

842R11
DC58
PRIX : 1 franc.
F. RABELAIS
LOUIS-MICHAUD
EDITEUR
168 Bd St GERMAIN . PARIS
GEO. DORIVAL

RABELAIS

OUVRAGES DE CHARLES SIMOND

COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD

LES PROSATEURS ILLUSTRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, A 1 FR.

Stendhal, 1 vol. illustré.
J.-J. Rousseau, 1 vol. illustré.
Sterne, 1 vol. illustré.
Walter Scott, 1 vol. illustré.
Eugène Sue, 1 vol. illustré.
Crébillon fils, 1 vol. illustré.
Brantome, 1 vol. illustré.
Mme de Girardin, 1 vol. illustré.
Hoffmann, 1 vol. illustré.
Marivaux, 1 vol. illustré.
Swift, 1 vol. illustré.
Charles Nodier, 1 vol. illustré.
Montaigne, 1 vol. illustré.
Pétrone, 1 vol. illustré.
Machiavel, 1 vol. illustré.
Paul-Louis Courier, 1 vol. illustré.
Rabelais, 1 vol. illustré.
Cyrano de Bergerac, 1 vol. illustré.

ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTREE

L'Inde, 1 vol. illustré.
La Grèce, 1 vol. illustré.
La Norvège littéraire, 1 vol. illustré.
La Perse littéraire, 1 vol. illustré.
Les Poètes latins, 1 vol. illustré.
Le Théatre français, 1 vol. illustré.

SOUS PRESSE:

Le Roman allemand, 1 vol. illustré.
Les Prosateurs latins, 1 vol. illustré.
La Littérature provençale, 1 vol. illustré.



FRANCOIS RABELAIS DOCTEVR EN MEDECINE
CVREE DE MEVDON LEZ PARIS

LES PROSATEURS ILLUSTRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

RABELAIS

GARGANTUA -- PANTAGRUEL

LE TIERS LIVRE : RAMINAGROBIS -- COMMENT FRÈRE JEAN CONSEILLE PANURGE -- LE QUART LIVRE -- CINQUIÈME LIVRE : L'ISLE SONNANTE -- LE TEMPLE DE LA BOUTEILLE -- COMMENT PANURGE INTERPRÈTE LE MOT DE LA BOUTEILLE

Biographie, Bibliographie, Pages choisies

par

CHARLES SIMOND

Lauréat de l'Académie française

Avec portraits et autographe de Rabelais



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS



RABELAIS

SUR RABELAIS

I. — L'Homme

C'EST *en Touraine, à Chinon, « ville insigne, ville noble, ville antique, voire première ville du monde », que naquit le plus grand des maîtres railleurs, François Rabelais. En* 1490 ? *en* 1495 ? *on ne sait trop et sur ce point important on n'a fait encore que des conjectures. On l'avait dit fils d'un apothicaire : un petit fait a démontré qu'il n'en saurait être ainsi. A la Faculté de Montpellier, où nous le trouverons par la suite, les fils de maîtres médecins ou de maîtres apothicaires ne payaient point de droit d'inscription; or, l'on a retrouvé dans les archives le reçu de la consignation faite par Rabelais. La seconde tradition, qui le dit fils d'un aubergiste, est plus admissible, d'autant que la légende a conservé l'enseigne du cabaret que tenait son père,* A la

Lamproie. *Il eut des frères dont nous ne savons rien. Quant à lui, destiné à l'état ecclésiastique, il fut mis en pension dans les environs, à l'abbaye de Seuillé. Plus tard il devint novice au couvent de la Baumette près d'Angers, où il connut Geoffroy d'Estissac et les frères du Bellay qui devaient jouer un rôle si important dans l'histoire et la littérature du* XVIe *siècle.*

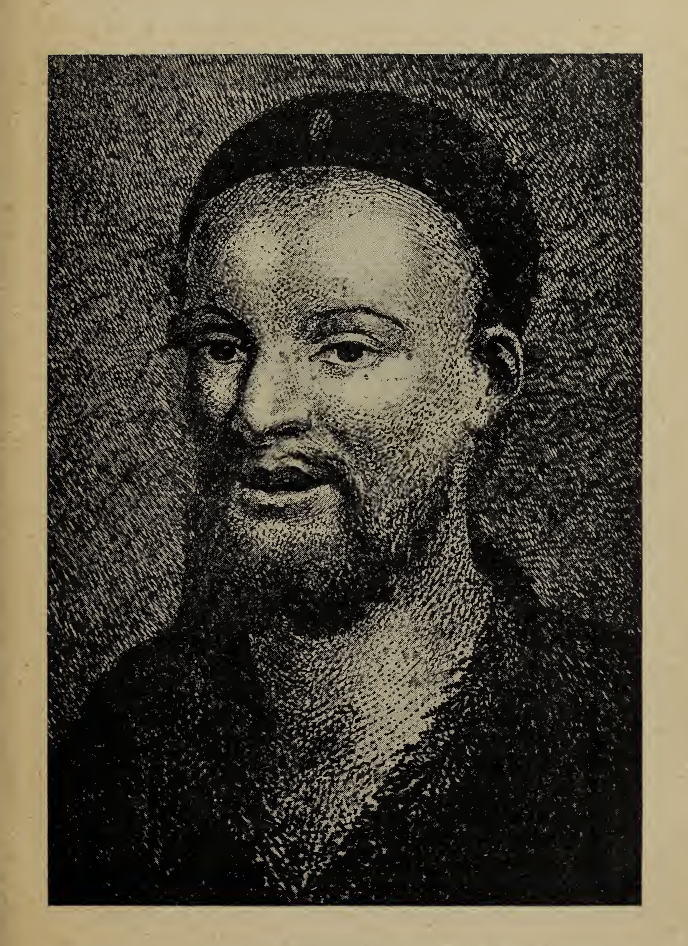
En 1508, *il arriva chez les Cordeliers de Fontenay-le-Comte et y gravit tous les degrés du sacerdoce: il reçut la prêtrise vers* 1520.

Nous possédons une preuve patente de son séjour à Fontenay-le-Comte. C'est un acte d'achat de propriété et parmi les signatures de douze cordeliers figure celle de Rabelais, ce qui prouve qu'alors il n'était déjà plus un simple moinaillon.

On n'était guère adonné à l'étude dans ce couvent et un moine savant était chose monstrueuse, l'ordre tirant gloire de son ignorance. La tolérance non plus n'y était point pratiquée. Soixante-dix ans auparavant, un moine prêcheur, Philippe Bertin y avait été brûlé vif comme fauteur d'hérésie. Il est peu probable que Rabelais, lors des premières années de son séjour, malgré son vif désir d'apprendre, ait eu le loisir et la possibilité d'étudier. Ce fut probablement après avoir reçu la prêtrise que, devenu plus libre, il put se plonger dans le grec et l'hébreu. La connaissance de ces deux langues lui fut facilitée par Pierre Lamy, autre moine savant de Fontenay-le-Comte. Bientôt, grâce à lui, il entre en relations avec Guillaume Budé, célèbre helléniste et André Tiraqueau, juge, auteur d'un livre sur la question, alors fort débattue, du mérite des femmes, tous deux protégés par le jeune évêque Geoffroy d'Estissac.

Tiraqueau ne ménage pas son admiration pour la science de Rabelais que, dans une lettre, il désigne comme « un homme d'une habileté consommée dans les langues latine et grecque et dans toutes les sciences au delà de ce qu'on attendrait de son âge et en dehors des habitudes de son ordre ». Ces sciences, c'étaient le droit romain et la médecine.

Ce moine décidément en savait trop au regard de ses frères qui ne connaissaient que le latin de leur bréviaire.



RABELAIS

Savoir le grec « sentait de loin l'hérésie »; tout le moyen âge l'avait ignoré se contentant de la dédaigneuse formule, Graecum est, non legitur. *Une perquisition eut lieu dans la cellule des deux moines et les livres furent confisqués. Pierre Lamy se réfugia à Bâle, auprès d'Erasme et Rabelais chez son protecteur Geoffroy d'Estissac, l'évêque de Maillezais. Par lui il obtint, en* 1524, *un indult du pape Clément VII, l'autorisant à passer de l'ordre des Cordelier dans celui de Saint-Benoît.*

Ces faits nous montrent donc en Rabelais un homme de savoir et de travail, ce qui permet de rejeter dans le domaine de la légende les farces d'un goût douteux qu'on lui attribue avec tant de facilité. Le rôle de Panurge concorde assez mal avec ce que nous savons de la dignité de sa vie: disons une fois pour toutes que si lui-même a pratiqué le pantégruélisme qui est « certain mépris des choses fortuites » et que s'il a envisagé avec gaîté les avatars dont sa vie abonde, rien ne permet d'en faire le joyeux curé de Meudon cher au peuple, ni l'ivrogne « de la panse duquel naquit une vigne », calomnie gratuite de Ronsard.

Il est probable que Rabelais mît à profit le temps qu'il resta auprès de Geoffroy d'Estissac, en poussant plus avant ses nouvelles études de botanique et de médecine, pour lesquelles il se passionnait. Cette soif de savoir le détermina même, au bout d'un temps assez court, à quitter cette résidence aimable, où il ne trouvait pas les éléments propres à satisfaire sa curiosité intellectuelle.

La renommée dont jouissait la Faculté de Médecine de Montpellier lui fit quitter l'ordre et l'habit de Saint-Benoît pour prendre celui de prêtre séculier. Il passe par Paris et arrive à Lyon. A quelle date précise, on ne sait.

Mais ce qui est absolument certain, c'est qu'il fût immatriculé à la Faculté de Montpellier, le 17 *septembre* 1530. *On a même établi que, n'ayant pas dans sa poche un écu d'or, prix exigé, au moment où il s'inscrivit, il donna un acompte de 3 livres et rapporta le soir même l'argent nécessaire pour parfaire la somme.*

La légende a embelli son arrivée dans cette ville: on s'est plu à raconter que Rabelais, entrant dans la salle où se discutait une thèse de botanique, frappé de l'ignorance du

candidat, aurait pris la parole à sa place et fait un tel étalage d'érudition qu'on l'aurait proclamé docteur sur-le-champ.

Tout ceci doit être réduit à la faveur qu'obtint le nouvel inscrit de passer son baccalauréat de médecin au bout de deux mois et demi, au lieu des trois années de cours exigées. Il avait déjà su, d'ailleurs, se signaler à l'attention de ses maîtres. Car, suivant la coutume qui voulait que les étudiants fissent devant leurs professeurs des cours publics, il avait, s'appuyant sur un manuscrit grec en sa possession, rectifié certaines erreurs contenues dans les Aphorismes *d'Hippocrate en latin. Le texte ainsi corrigé fut, par ses soins, publié ensuite chez le fameux éditeur Sébastien Gryphe, de Lyon.*

Notons un voyage qu'il fit à Hyères, on ne sait au juste en quelle année, et un autre à Narbonne en 1531, *en vue de la pratique médicale, exigée de tout bachelier de médecine d'après les statuts.*

L'année suivante, il revient à Lyon, où il obtient le titre de médecin de l'hôpital du Rhône, aux appointements de 40 *livres par an.*

Alors commence vraiment sa vie littéraire.

En dehors des Aphorismes *d'Hippocrate et de l'*Ars parva *de Galien, il rédige la* Pantagrueline Prognostication, *parodie des prédictions sur l'année nouvelle qui remplissaient les almanachs. Rabelais en publiera pendant dix-sept ans. En même temps il donne son fameux roman de* Gargantua *et* Pantagruel. *Nous parlerons plus loin de la question si controversée de leur publication.*

*Rabelais, on l'a déjà vu, avait une existence fort vagabonde et soit curiosité, soit esprit de mobilité, toute sa vie se passe à courir de ville en ville et de pays en pays. Aussi ne faut-il point s'étonner de le voir quitter Lyon, où certainement il devait s'être fait une situation enviable et comme auteur et comme médecin, pour suivre l'évêque de Paris, Jean du Bellay, dans un voyage à Rome. Celui-ci allait plaider la cause d'Henri VIII d'Angleterre qui, répudiant Jeanne d'Aragon, désirait une nouvelle union avec Anne de Boleyn; il fallait obtenir du pape la rupture du mariage et empêcher, chose grave pour la politique de François I*er*, une rupture de l'Angleterre avec Rome. Du*

Bellay ne réussit pas dans sa mission: rappelé par le roi, il revint en France et Rabelais retourna à Lyon.

Il n'y fut pas plus sédentaire; il s'absenta encore, alla, suppose-t-on, à Grenoble, mais quand il revint, les recteurs de l'hôpital, irrités contre ce médecin si peu assidu à son poste, le remplacèrent. Rabelais fut rayé de l'hôpital du Rhône, le 5 *mars* 1534.

L'année suivante, Jean du Bellay, ayant été élevé au cardinalat, se rendit une seconde fois à Rome, emmenant avec lui Rabelais. C'est l'époque où Charles-Quint devant le consistoire tenu par le pape prononça un insolent discours contre François Ier, discours que du Bellay se hâta d'aller répéter au roi. Quant à Rabelais, il s'occupe d'archéologie, continuant les fouilles entreprises lors du premier voyage, se lie avec Philibert de Lorme, le fameux architecte du Louvre, fréquente des Grecs et des Levantins possesseurs de manuscrits précieux, étudie l'arabe avec l'évêque de Caramith, et envoie en France des graines rares. En même temps, désirant régulariser sa situation, il obtient du pape absolution pleine et entière et le droit de reprendre l'habit de Saint-Benoît. Enfin il revint à Paris où l'avait précédé du Bellay. Nous le voyons en 1537, *avec Budé et Clément Marot, assister à un banquet donné à Dolet pour fêter une grâce obtenue à la suite d'une mauvaise affaire que celui-ci avait eue à Lyon.*

Enfin il revient à Montpellier, passe sa licence en avril 1537, *et, en mai, est reçu docteur; il professe dès lors à la Faculté, non en qualité de professeur royal, mais en qualité de professeur ordinaire. Comme toujours, nous voyons son génie incessamment en éveil et passionné pour les sciences et les nouveautés. C'est ainsi que les registres de Montpellier portent le reçu d'un écu d'or que Rabelais obtint pour avoir fait une leçon d'anatomie; bien avant Vésale, il disséqua en effet sur un cadavre, ainsi que nous l'apprend une poésie de Dolet, dans laquelle un pendu se félicite d'avoir servi après sa mort à l'instruction générale. Un document nous dit aussi qu'il « se rendait de bon matin sur la place, vêtu de sa robe de chambre, se mêlait aux ouvriers venus sur la place pour se louer, les provoquait avec des quolibets et des plaisanteries pour leur*

entendre dire des sottises et des ridiculités semblables à celles dont il s'est servi dans ses ouvrages ». Le savant se doublait de l'observateur.

Dans tout cela, il n'était pas redevenu moine ainsi qu'il s'y était engagé envers le pape — bien plus nous savons par une poésie latine qu'à Lyon il avait eu un enfant qui ne vécut pas. Aussi adresse-t-il une nouvelle supplique, car, l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés dont son protecteur et ami du Bellay était abbé et où il désirait entrer ayant été érigée en collégiale, il allait se trouver chanoine et non moine. Rabelais voulait éviter toute contestation à ce sujet.

En 1539, *il passe au service de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, frère de Jean du Bellay et vice-roi du Piémont. Rabelais part donc pour Turin. Il en revient en* 1543, *accompagnant le seigneur de Langey, de retour en France: mais ce dernier, épuisé par ses campagnes, meurt en route, à demi ruiné par les achats de blé qu'il a faits de sa poche pour le Piémont affamé.*

Un an avant, en 1542, *lors d'une réimpression de* Gargantua *et du premier livre de* Pantagruel, *il s'était cru obligé d'expurger ses livres. Les persécutions, résultats de la querelle de l'Eglise et de la Réforme, commençaient alors, François Ier allait se jeter à corps perdu dans le catholicisme.*

Quelle ne sera pas la colère de Rabelais contre Dolet quand ce dernier réédita, en 1545, *l'édition princeps.*

Mais Rabelais, en homme avisé, redoutant le sort de Dolet, et repoussant la fuite comme Clément Marot, hardiment va se mettre sous la protection royale. Il obtient de François Ier un privilège pour son Tiers Livre, *qu'il donne en* 1546, *malgré les colères de la Sorbonne; l'année suivante, à Grenoble, paraissent les premiers chapitres du* Quart Livre.

Nous retrouvons Rabelais à Metz. A quelle date exactement? En 1546, *d'après les hypothèses les plus vraisemblables, un an avant l'avènement au trône de Henri II. Ainsi ce n'est pas lorsque le roi qui l'avait protégé fut mort* (1547), *et lorsque les du Bellay virent leur étoile politique pâlir devant celle des Guises, que Rabelais s'enfuit à Metz. Il quitta la ville, où il était médecin stipendié et*

revint à Paris en 1547 *alors que François Ier venait de mourir. Il ne fit qu'y passer et partit encore une fois pour Rome. Il y rejoignit le cardinal du Bellay qui, cherchant à rentrer en grâce, donna une fête splendide en l'honneur de la naissance de Louis d'Orléans, fils de Henri II. Rabelais nous en a laissé un compte rendu dans la* Sciomachie, *relation qui fut envoyée au duc de Guise.*

Pendant son absence, ses ennemis agissaient. Un moine de Fontevrault, Gabriel de Puits-Herbaut, le dénonça à la vindicte catholique. Rabelais y est représenté comme un ivrogne: « Tous les jours, dit-on, il ne fait que boire et manger comme un glouton, il vit à la grecque... c'est un homme impie et un railleur tyrannique. » Calomnie qui a fait son chemin. Déjà, en 1550, *Calvin l'accusait de profaner l'Evangile. Il faut reconnaître néanmoins que ces attaques restèrent alors vaines. Non seulement Rabelais ne craignit pas de rentrer en France, mais de plus il obtint un privilège royal pour le* Quart Livre, *qu'il dédia au cardinal Odet de Châtillon, et fut nommé à la cure de Meudon, terre et château que les Guise venaient d'acheter. Il y rencontra Ronsard, et, suivant un contemporain, de suite « ils se picotèrent ».*

Il est probable qu'il n'exerça pas, se contentant de toucher les revenus; bientôt même il résigna sa cure.

Le Quart Livre *plus osé que les trois autres allait paraître et, suivant M. Moland, une résiliation de son bénéfice lui fut imposée ou même conseillée par ses protecteurs.*

En effet, le livre paru, la publication en fut suspendue par un arrêt du Parlement (1552), *arrêt qui fut levé bientôt par Henri II revenant de la prise de Metz.*

Peu après, Rabelais meurt, suivant les conjectures les plus probables, à Paris, sur la paroisse Saint-Paul, dans le cimetière de laquelle il fut enterré (1553).

Le Cinquième Livre *fut édité partiellement neuf ans après sa mort et intégralement onze ans plus tard.*

C'est une grosse question que celle de l'authenticité du cinquième livre. Les uns, se basant sur ce qu'il y est fait mention d'un ouvrage de Scaliger, postérieur à la mort de Rabelais, et que le livre accuse des tendances calvinistes, alors que l'écrivain était en lutte avec elles, supposent un

faussaire qui aurait su s'approprier la façon d'écrire de Rabelais.

En effet, il y a de la lourdeur dans ce cinquième livre, et la plaisanterie y est dure et amère. A cela on peut objecter qu'il serait l'œuvre de Rabelais déjà âgé (soixante-trois ans environ). Outre que la phrase est embarrassée, souvent on a remarqué aussi que le caractère des personnages est faussé: frère Jean devient extatique et Pantagruel, toujours si chaste, apparaît ivrogne et obscène. Mais il faut bien reconnaître qu'il y a de nombreuses parties grasses qui sont bien de Rabelais et auxquelles les rabelaisiens ne se trompent pas. Puis, qui aurait pu, même dans l'état où nous possédons le cinquième livre, s'identifier à ce point avec un écrivain aussi original, aussi personnel que Rabelais? Quel auteur, au XVIe *siècle, même parmi les meilleurs, aurait pu le suivre... même de loin?*

Aussi nombre de critiques pensent-ils qu'il mourut, laissant le dernier livre inachevé, livre qui fut alors complété, retouché par une main étrangère.

CHARLES SIMOND.

II. — L'Œuvre

Il semble bien que la légende de Gargantua soit antérieure au livre de Rabelais; d'abord il y a des allusions géographiques: gravier de Gargantua, qui lui blessait le pied, butte de Gargantua, formée de la boue des sabots de son cheval. Gargantua serait, a-t-on dit, le mythe celtique Gurgunt, Hercule gaulois, personnifiant peut-être le soleil et qui, comme l'Hercule grec, serait devenu un dieu glouton après avoir été un génie tutélaire.

Ce qui est certain, c'est qu'il est fait mention de Gargantua comme d'un héros des contes populaires au commencement du XVIe *siècle.*

Comment Rabelais fut-il amené à s'emparer de cette légende? C'est ici qu'est soulevée la question fort débattue de l'antériorité du livre II sur le livre I, de Pantagruel *sur* Gargantua, *question que rend possible ce fait, que nous ne possédons pas les éditions princeps des deux ouvrages, tout au moins de* Gargantua.

Certains critiques (entre autres M. Stapfer), croient que Rabelais, en 1532, *revit et arrangea pour le commerce les vieilles* Chroniques gargantuaises. *En voyant leur succès, il leur donna une suite avec* Pantagruel (1533) *et jugeant ensuite que l'ébauche informe des* Chroniques *faisait un bien triste prologue à son* Pantagruel, *il refit* Gargantua, *ce qui explique que nous n'ayons de lui qu'une édition de* 1535. *On allègue comme preuve à l'appui que, dans le prologue et le Chapitre I de* Gargantua, *il est fait allusion à* Pantagruel, *que les inventions puériles tiennent plus de place dans celui-ci que dans celui-là, que des ébauches (par exemple: les guerres de Pantagruel et de Gargantua) ne sont vraiment achevées que dans le* Gargantua. *A cela, les adversaires de l'ordre naturel de succession de* Gargantua

et de Pantagruel *objectent que* Panurge, *créé dans le deuxième livre, disparaîtrait pendant le premier, ce qui est invraisemblable, puis qu'il est impossible que du style lourd et plat de la* Chronique *il se soit élevé tout à coup à la satire géniale de* Pantagruel.

A vrai dire les arguments pour et contre ont leur valeur, mais aucun d'eux n'est péremptoirement probant; la seule chose certaine, c'est que nous n'avons de Gargantua *qu'une édition postérieure à* Pantagruel.

AUTOGRAPHE DE RABELAIS

Rabelais offre le singulier spectacle d'un homme de la Renaissance affranchi d'idées et libre d'allure, mais que retient encore par bien des côtés la cangue moyenâgeuse. Comme Vinci, Brunelleschi, Michel-Ange, Rabelais connaît toute science; il est médecin, jurisconsulte, théologien, grammairien, linguiste, botaniste, archéologue; avant Vésale il a disséqué. Et pourtant il lui manque peut-être, ce qui fut le propre de la Renaissance, la mesure et l'harmonie. Si tel épisode en lui-même offre un tableau achevé, il n'en reste pas moins vrai que ses cinq livres dans leur ensemble sont remplis de longueurs et de fastidieuses énumérations; vingt fois il se répète et la richesse

2

de sa langue confine parfois à l'ennui. La femme fut l'idole de la Renaissance: elle régna en Italie, elle domina en France jusque sur les marches du trône et la Pléiade s'occupa de la chanter; Rabelais, lui, a pour elle le dédain d'un moine gothique : « Quand je dis femme, je dis un sexe tant fragile, tant variable, tant muable, tant inconstant et imparfait que nature me semble s'être esgarée de ce bon sens, etc. »

Ce savant, cet érudit, qui cite ses sources avec une sûreté imperturbable, qui connut l'antiquité grecque et latine mieux que quiconque, fut aussi un des esprits les plus libres du XVI*e* *siècle. Alors que Machiavel croit encore à l'influence des astres, que Luther jette son encrier à la tête du diable, qu'Erasme affirme que le malin brûla une ville d'Allemagne, le jeudi saint* 1533, *lui se moque de l'astrologie, et se gausse des faiseurs de sortilège « abuseurs de simple et crédule peuple ».*

Ainsi Rabelais, dans une langue nullement châtiée, riche de toute la prodigieuse sève populaire du moyen âge, sous la forme chère aux siècles des romans de chevalerie dont il emprunte le cadre, écrivit, dans l'esprit de la Renaissance et peut-être avec les tendances de la Réforme, l'ouvrage le plus hardi de son siècle et de bien d'autres. Mais ce à quoi il faut bien prendre garde quand on le lit, c'est dans sa satire l'absence complète de fiel. Swift, dans son atroce tableau de l'humanité, ravale et dégrade l'homme au niveau de la bête (1), *par plaisir, par joie de salir ce que l'homme a de plus précieux et de plus noble. Tout autre est Rabelais: faire rire, voilà un des buts de son livre; et, au contraire de l'écrivain anglais, de la lecture de son œuvre on sort meilleur et prêt au pardon. Et voilà ce que Sainte-Beuve et tant d'autres ont bien vu, oubliant en revanche que Rabelais n'est pas seulement un Homère bouffon. Du droit qu'il a pris d'ériger le pantagruélisme « en mépris des choses fortuites » il ne s'ensuit pas que ce lumineux esprit n'ait pas, à chaque page de son livre, sacrifié au savoir comme nous l'avons vu faire chaque jour dans sa*

(1) V. le Swift de notre collection.

laborieuse vie; il ne s'ensuit pas que sous la gaîté ne se cachent pas une philosophie pratique, une érudition prodigieuse et une critique de l'humanité:

« Brisons l'os et sugçons la substantifique mouelle », pour se servir de son pittoresque langage et passons en revue la société qui fournit le prétexte à ses attaques et à ses moqueries.

Comme base philosophique, reconnaissons en Rabelais un théiste, non un déiste, car il rejette toute révélation écrite: par le « souverain plasmateur Dieu » il a liquidé d'un coup tout l'embarras métaphysique et mis sa conscience en repos. Par la négation du péché originel faite à Thélème, l'homme étant originairement bon, il bouleverse le fondement de la religion chrétienne, d'un seul mot supprime sa raison d'être et donne la main aux philosophes du XVIIIe *siècle, à Rousseau. Mais vraiment eut-il une telle intention? En tous cas la prudence l'empêcha d'insister sur ce point. Ce qu'il jette à bas, en revanche, c'est ce qu'on a joliment appelé « la mécanique scolastique ». A Thélème, pas de murs, pas de règle, « la plus grande resverie du monde estant soy gouverner au son d'une cloche ». Et comme l'état monacal rejette le mariage et impose la séparation des sexes, il prend plaisir à les réunir. Parce que les moines font vœu de pauvreté, les Thélémistes vivront dans les plaisirs du corps et de l'esprit; tandis que le cloître impose un règlement sévère, lui ne suppose qu'une seule obligation: « Fais ce que veux! » L'antithèse est complète. Pourtant, prenons-y garde, Rabelais moine a vu en moine. Qui nourrira ces Thélémistes absorbés dans l'occupation des belles choses? Que font ces égoïstes, si ce n'est de s'occuper d'eux seuls dans cette utopique société?*

Puisque nous sommes sur le terrain religieux, disons quelques mots du protestantisme de Rabelais. Comme C. Marot, et plus que Marot qui mourut réformé, il embrassa à une certaine époque les idées nouvelles. Les traces en sont nombreuses dans le Gargantua *et le premier livre de* Pantagruel. *Non seulement Pantagruel lit en grec le* Nouveau Testament *et l'*Ancien *en hébreu, et, aux jours de pluie, va « ouyr les plaidoyers des prescheurs évangéliques », mais il promet de faire prêcher l'*Evangile *pure-*

ment et que « les abus d'un tas de papelars seront exterminés ». Sur la porte de Thélème on lisait:

Cy, entrez, vous, qui le sainct Evangile
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde.

Mais au fond Rabelais était avant tout un ennemi de l'intolérance; quand, sur ce point, le protestantisme n'eut plus rien à envier au catholicisme, il se sépara des « démoniacles Calvins, imposteurs de Genève »; au Tiers Livre toute tendance protestante a disparu. D'ailleurs il a trouvé bon accueil à Rome et, disons-le, il ne se sentait pas comme Dolet capable de risquer le bûcher. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne conserva pas sa libre critique envers la papauté. Gallican, il attaque le règlement d'Annates qui, tous les ans, tirait 40.000 *écus « de France en Rome », il ne ménage pas les* Décrétales *et Homenaz apparaît hypocrite et nigaud à souhaits. La satire de l'Unique au cinquième livre complétera le tableau. Pour les odieux moines, il est encore bien plus sévère. Que ne leur reproche-t-il pas? leur ignorance, leur gourmandise, leur inutilité sociale, leur avidité au chevet du lit de mort de Raminagrobis et quelques mots doucement ironiques sur les « béats pères tant dévots, gras et joyeux », ne font pas oublier le mépris profond où il les tient. Un seul obtint grâce à ses yeux, c'est frère Jean des Entommeures qui n'attire pas à les injures et malédictions du monde. Bien loin de là, Frère Jean « n'est point bigot, il est honnête, joyeux, délibéré, bon compagnon; il travaille, il laboure, il défend les opprimés, il conforte les affligés. En un mot, frère Jean est homme d'action, ce qu'apprécie surtout Rabelais.*

Le manque d'action, le confinement dans la routine, voilà encore ce qu'il reproche aux Chiquanous, aux gens de lois. Leur justice vaut celle de Bridoie qui rendait ses arrêts au sort des dés; Chiquanous (huissiers et sergents) tirent leurs subsides des coups qu'ils empochent, les Chats-Fourrés (gens de justice) « bêtes moult horribles et espouvantables qui mangent les petits enfants et paissent sur des pierres de marbre » vivent de corruption. Aussi méprisables les uns que les autres, Rabelais ne les épargnera pas.

C'est à dessein que nous avons repéré par des lettres les divers paragraphes des chapitres de Gargantua *ayant trait à l'éducation. En les rapprochant, on se rendra compte de l'immense progrès accompli entre la creuse pédagogie du moyen âge et celle prêchée par un homme qui s'attache au fond, dédaignant la forme.*

Alors qu'Eudemon savait exprimer ses idées clairement et avec méthode, Gargantua ne sut « que se cacher le visaige de son bonnet et de pleurer comme une vache ».

Mais du jour où son père eut renvoyé à tous les diables le vieux tousseux de sorboniste, il fut mis en telle discipline qu'il ne perdait heure du jour. Jadis il se levait entre huit et neuf heures et se peignait des quatre doigts et le pouce. Son nouveau précepteur le fit déhucher à quatre heures du matin, puis était peigné, testonné, accoutré et parfumé. Ensuite,au lieu d'ouïr vingt-cinq ou trente messes et d'éplucher son chapelet, on lui lisait la divine Ecriture clairement et avec prononciation compétente. Au lieu de bauffrer comme jadis, les mets servis à table étaient matières à instruction. De même pour les jeux. Enfin, en place d'aller voir prendre des « connils » aux filets, de boire et de dormir, il étudiait les sciences mathématiques, géométrie, astronomie et la musique — ce dernier trait est plus protestant que catholique. Quant aux exercices gymnastiques propres à développer la force musculaire, ils occupent la place importante que l'on peut attendre d'un médecin avisé; il en est de même pour l'hygiène. Tel est ce programme d'éducation qui fit l'admiration de Guizot et de Sainte-Beuve,où tant d'idées mériteraient encore aujourd'hui d'être mises en pratique. Le vieil ordre de choses laissé par le moyen âge et devenu caduc s'évanouissait devant l'initiative hardie des hommes du XVIe *siècle; ainsi, à l'époque où Béda représentait à François Ier le grec et l'hébreu comme un langage hérétique, Gargantua apprenait à lire le texte même dans la langue où il avait été écrit et à l'instar de son maître Rabelais à Montpellier, il sera capable de corriger lui-même les erreurs de la traduction latine des* Aphorismes *d'Hippocrate. A la place des sophismes, des paraboles, des homélies, il nourrira son esprit par la méthode expérimentale. Le moyen âge avait raisonné sur*

les formes, s'épuisant dans des discussions grotesques comme celle de savoir, par exemple, « si un porc qui est mené au marché est tenu par l'homme ou par la corde (1) *». L'élève de Rabelais raisonnera au contraire sur le fond, et n'aura que dédain pour l'Essence, type éternel du genre et de l'espèce qui avait réduit à des abstractions les formes d'Aristote.*

Nous n'avons examiné que les traits les plus marquants de cette œuvre touffue qu'est Gargantua *et* Pantagruel. *Vouloir en extraire toutes les idées, en tirer toutes les déductions, dépasserait les bornes d'une simple étude. Que de sages considérations sur la guerre, sur le pont d'or à faire à l'ennemi pour l'empêcher d'entrer en désespoir! Et le mariage! Avec quelle belle colère Rabelais ne s'élève-t-il pas contre ces prêtres, ces « saulpeniers » qui se servent du Droit Canon pour marier les filles en dépit de leurs parents et avoir part à la dot! Quelles grandes leçons d'humanité ne donne-t-il pas à tous, princes comme guerriers, car Rabelais a aimé l'humanité d'un amour véritable et c'est un trait de plus qui permet de le ranger parmi les écrivains français les plus éminents si son admirable langue seule n'y suffisait pas. C'est à la recherche du bonheur, et non pas seulement pour savoir si Panurge se doit ou non marier, que les vaisseaux de Pantagruel vont à travers tant de pays merveilleux. Ce mot* Tiink, *chacun l'entendra selon son tempérament, son esprit, son élévation sociale et l'entendra à bien, l'homme étant originairement bon. Par ce mot* bon, *les esprit supérieurs conçoivent la science et la fin de l'antagonisme entre le corps et l'esprit: l'homme épris de beauté travaillera pour l'esprit humain, sans sacrifier néanmoins les passions qui sont le ressort de l'âme et des belles actions.*

L'œuvre de Rabelais a été l'objet d'attaques violentes de la part des moralistes. Il est certain qu'on ne peut la considérer en plusieurs de ses chapitres comme une école de vertu et La Bruyère a eu raison de le juger avec la

---

(1) *Utrum porcus qui ad Venalitium agitur, ab homine aut funicula teneatur ?*

sévérité que l'on sait. Cependant il ne faut pas perdre de vue que Rabelais est de son temps et que son époque ne se distingue point par le choix de l'expression. Le peuple d'alors est essentiellement libre dans ses propos : il se plaît aux grivoiseries, aux scènes gauloises. Ce siècle est encore celui des Fableaux : il en a gardé la verdeur et la crudité dans les termes et les tableaux. Le XVIe *siècle de Rabelais ne diffère guère du* XIVe *de Chaucer et Rabelais n'est pas le seul à rester dans son milieu. La reine de Navarre est tout aussi risquée que lui. Vouloir faire à Rabelais un procès de morale puritaine, c'est le transporter dans un âge qui n'est pas le sien et le condamner au nom d'une pruderie qui l'aurait bien fait rire.*

C. S.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

Premier livre de *Pantagruel*, Lyon 1533. — *Gargantua*, Lyon, 1535. — Le Tiers livre, Paris, 1546. — Le Quart livre (incomplet, Lyon, 1548), Paris, 1552. — Cinquième livre, 1562 et 1564.

Edit. Burgaud-Desmarets et Rathery, 1870-73. — Marty-Laveaux; Lemerre; Moland (chez Garnier).

OUVRAGES A CONSULTER:

GEBHART, *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, 1877. — STAPFER, *Rabelais*, 1891. — R. MILLET, *Rabelais*, 1892. — NOEL, *Rabelais et son œuvre*, 1872. — ABEL, *Rabelais, médecin de Metz*, 1870. — VALLOUX, *Rabelais à Lyon*, 1873. — LITTRÉ, *Aristophane et Rabelais*, dans *Littérature et Histoire*, 1875. — FLEURY, *Rabelais*, 2 vol., 1877. — BRUNETIÈRE, *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1877. — LIGIER, *Politique de Rabelais*, 1880. — HEULHARD, *Rabelais, ses voyages*, 1891. — DUBOUCHET, *Rabelais à Montpellier*. — BERTRAND, *Rabelais à Lyon, Nouvelle Revue*, T. 78. — AUDIGER, *Rabelais à Fontenay-le-Comte*. — JANET, *Rabelais au point de vue maçonnique*. — MARTY-LAVEAUX, *Rabelais*, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises*, T. III. — GAUTHIEZ, *Etudes sur le* XVIe *siècle*, 1893. — FAGUET, *Etudes sur le* XVIe *siècle*. — SCHNEEGANS, *Rabelais Stellung zur Reformation*, dans *Beitræge zur allgemeine Zeitung*, 1898, n° 128. — LE DOUBLE, *Rabelais anatomiste*, 1899. — MOLAND, *Vie de Rabelais* (en tête de l'édit. Garnier). — A. LEFRANC, *Le Tiers Livre; Rabelais à Metz; Le Cinquième Livre*. — TILLEY, *The litterature of french Renaissance*. Consulter aussi la collection de la *Revue Rabelaisienne* et le *Manuel bibliographique de la littérature française au* XVIe *siècle* par G. LANSON (1909), qui donne une liste complète des principaux ouvrages parus sur Rabelais.

CHOIX DES ŒUVRES

LIVRE PREMIER. — GARGANTUA

COMMENT GARGANTUA FUT UNZE MOIS PORTÉ AU VENTRE DE SA MERE

Grandgousier estoit bon raillard (1) en son temps, aimant à boire net autant que homme qui pour lors fust au monde, et mangeoit voluntiers salé. A ceste fin, avoit ordinairement bonne munition de jambons de Magence et de Bayonne, force langues de bœuf fumées, abundance d'andouilles en la saison, et bœuf salé à la moustarde; renfort de boutargues, provision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit ly boucon (1) de Lombard), mais de Bigorre, de Lonquaulnay, de la Brêne et de Rouargue. En son eage virile espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos, belle gouge (3) et de bonne troigne. Et faisoient eux deux souvent ensemble la beste à deux dos, joyeusement se frottans leur lard, tant qu'elle engroissa d'un beau filz, et le porta jusques à l'unziesme mois.

Car autant, voire davantage, peuvent les femmes ventre porter, mesmement quand c'est quelque chef d'œuvre, et personnage qui doibve en son temps faire grandes prouesses. Comme dit Homere que l'enfant, duquel Neptune engroissa la nymphe, nasquit l'an aprés revolu, ce fut le douziesme mois. Car, comme dit Aulus Gellius, lib. III) ce long temps convenoit à la majesté de Neptune, afin qu'en iceluy l'enfant fust formé à perfection. A pareille raison Jupiter fit durer quarante huit heures la nuyt qu'il coucha avec Alcmene. Car en moins de temps n'eust il peu forger Hercules, qui nettoya le monde de monstres et tyrans.

Messieurs les anciens Pantagruelistes ont conformé ce que je dis, et ont declairé non seulement possible, mais aussi legitime, l'enfant né de femme l'unziesme mois aprés la mort de son mary.

---

(1) Joyeux compère.
(2) Poison.
(3) Fille.

COMMENT GARGAMELLE, ESTANT GROSSE DE GARGANTUA, MANGEA GRAND PLANTÉ DE TRIPES

L'occasion et maniere comment Gargamelle enfanta fut telle : et si ne le croyez, le fondement vous escappe ! Le fondement luy escappoit une aprés disnée, le troisiesme jour de febvrier, par trop avoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux sont grasses tripes de coiraux. Coiraux sont bœufz engressez à la creche et prez guimaux. Prez guimaux sont qui portent herbe deux fois l'an. D'iceux gras bœufz avoient faict tuer trois cens soixante sept mille et quatorze, pour estre à mardy gras salés, afin qu'en la prime vere (1) ils eussent bœuf de saison à tas, pour au commencement des repas faire commemoration de saleures, et mieulx entrer en vin.

Les tripes furent copieuses, comme entendez, et tant friandes estoient que chascun en leichoit ses doigts. Mais la grande diablerie à quatre personnaiges estoient bien en ce que possible n'estoit longuement les reserver, car elles feussent pourries, ce qui sembloit indecent : dont fut conclud qu'ilz les bauffreroient (2) sans rien y perdre. A ce faire convièrent tous les citadins de Sainnais, de Suillé, de la Roche Clermaud, de Vaugaudray, sans laisser arrière le Coudray, Montpensier, le Gué de Vede, et aultres voisins, tous bons beuveurs, bons compaignons et beaux joueurs de quille là. Le bon homme Grandgousier y prenoit plaisir bien grand, et commandoit que tout allast par escuelles. Disoit toutesfoys à sa femme qu'elle en mangeast le moins, veu qu'elle approchoit de son terme, et que ceste tripaille n'estoit viande moult louable. « Celluy, disoit-il, a grande envie de mascher merde, qui d'icelle le sac mange. » Nonobstant ces remonstrances, elle en mangea seize muiz, deux bussars et six tupins. O belle matière fécale qui devoit boursoufler en elle !

Aprés disner, tous allèrent pelle-melle à la Saulsaie, et là, sus l'herbe drue, dancèrent au son des joyeux flageollets et doulces cornemuses, tant baudement (3) que c'estoit passetemps céleste les voir ainsi soy rigoller.

(1) Printemps.
(2) Manger.
(3) Joyeusement.

LE PROPOS DES BEUVEURS

Puis entrerent en propos de reciner on propre lieu.

Lors flaccons d'aller, jambons de trotter, goubelets de voler, breusses (1) de tinter. « Tire, baille, tourne, brouille. — Boutte à moy sans eau : ainsi, mon amy. — Fouette moy ce verre galentement. — Produis moy du clairet, verre pleurant. — Treves de soif. — Ha, fause fievre, ne t'en iras tu pas? — Par ma fy, ma commere, je ne peux entrer en bette (2). — Vous estes morfondue, m'amie? — Voire. — Ventre sainct Quenet, parlons de boire. — Je ne boy qu'a mes heures, comme la mule du pape. — Je ne boy qu'en mon breviaire, comme un beau père guardian. — Qui fut premier, soif ou beuverie? — Soif, car qui eust beu sans soif durant le temps d'innocence? — Beuverie, car *privation præsupponit habitum.* Je suis clerc : *Fœcundi calices quem non fecere disertum?* — Nous aultres innocens ne beuvons que trop sans soif. — Non moy, pecheur, sans soif; et, si non presente, pour le moins future, la prevenant comme entendez. Je boy pour la soif advenir. Je boy eternellement. Ce m'est éternité de beuverie, et beuverie d'éternité. Chantons, beuvons; un motet entonnons. Où est mon entonnoir? Quoy! je ne boy que par procuration.

— Mouillez vous pour sécher, ou vous séchez pour mouiller? — Je n'entends poinct la théoricque; de la praticque je me aide quelque peu. — Haste! Je mouille, je humecte, je boy; et tout de peur de mourir.

— Beuvez tousjours, vous ne mourrez jamais. — Si je ne boy, je suis à sec, me voilà mort. Mon ame s'enfuira en quelque grenouillère. En sec jamais l'ame ne habite. Sommeliers, o créateurs de nouvelles formes, rendez moi de nan beuvant beuvant. Perannité (3) d'arrosement par ces nerveux et secs boyaux. Pour néant boit qui ne s'en sent. Cestuy entre dedans les veines, la pissotière n'y aura rien. — Je laverois voluntiers les tripes de ce veau que

---

(1) Tasses.
(2) Se mettre en train.
(3) Eternité.

j'ay ce matin habillé. — J'ay bien saburré (1) mon stomach. Si le papier de mes schedules (2) beuvoit aussi bien que je fais, mes crediteurs auroient bien leur vin quand on viendroit à la formule de exhiber. — Ceste main vous gaste le nez. — O quants aultres y entreront, avant que cestuy cy en sorte ! Boire à si petit gué, c'est pour rompre son poitrail. Cecy s'appelle pipée à flaccons. — Quelle difference est entre bouteille et flaccon ? — Grande : car bouteille est fermée à bouchon, et flaccon à viz. — De belles ! Nos pères beurent bien et vidèrent les potz. — C'est bien chié chanté, beuvons ! — Voulez vous rien mander à la rivière ? Cestuy cy va laver les tripes. — Je ne boy en plus qu'une esponge. — Je boy comme un templier. — Et je *tanquam sponsus.* — Et moi *sicut terra sine aqua.* — Un synonyme de jambon ? — C'est un compulsoire de beuvettes, c'est un poulain. Par le poulain on descend le vin en cave ; par le jambon, en l'estomac. — Or çà à boire, boire çà ! — Il n'y a poinct charge. *Respice personam, pone pro duo : bus non est in usu.* — Si je montois aussi bien comme j'avalle, je fusse pieçà hault en l'air.

Ainsi se fist Jacques Cueur riche,
Ainsi profitent bois en friche ;
Ainsi conquesta Bacchus l'Inde ;
Ainsi philosophie Melinde.

— Petite pluye abat grand vent : longues beuvettes rompent le tonnoire. — Mais, si ma couille pissoit telle urine, la voudriez-vous bien sucer ? — Je retiens aprés. — Page, baille : je t'insinue ma nomination en mon tour.

.....Hume, Guillot,
Encores y en a il on pot.

— Je me porte pour appellant de soif, comme d'abus. Page, relève mon appel en forme. — Ceste roigneure ! Je soulois jadis boire tout, maintenant je n'y laisse rien. — Ne nous hastons pas et amassons bien tout.

— Voicy tripes de jeu et gaudebillaux d'envy. De ce

(1) Lesté.
(2) Billets.

fauveau (1) à la raye noire. O, pour Dieu, estrillons le à profit de mesnage. — Beuvez, ou je vous... Non, non, beuvez, je vous en prie. — Les passereaux ne mangent sinon qu'on leur tappe les queues. Je ne boy sinon qu'on me flatte.

— *Lagona edatera!* Il n'y a raboulliere (2) et tout mon corps où cestuy vin ne furette la soif. — Cestuy cy me la fouette bien. — Cestuy cy me la bannira du tout. — Cornons icy, à son de flaccons et bouteilles, que quiconques aura perdu la soif n'ait à la chercher céans. Longs clysteres de beuverie l'ont fait vuider hors le logis. — Le grand Dieu fit les planètes, et nous faisons les platz netz. — J'ay la parole de Dieu en bouche : *Sitio.* La pierre dite « abestos » n'est plus inextinguible que la soif de ma paternité. — L'appétit vient en mangeant, disoit Angeston ; mais la soif s'en va en beuvant. — Remede contre la soif ? — Il est contraire à celuy qui est contre morsure de chien : courez tousjours aprés le chien, jamais ne vous mordra ; beuvez tousjours avant la soif, et jamais ne vous adviendra. — Je vous y prends, je vous resveille. Sommelier éternel, garde nous de somme. Argus avoit cent yeulx pour voir : cent mains fault à un sommelier, comme avoir Briareus, pour infatigablement verser. — Mouillons, hay, il faut beau seicher. — Du blanc, verse tout, verse, de par le diable ! verse deçà, tout plein. La langue me pelle. — Lans, tringue : à toy compaing (3), de hait, de hait (4). — La, la, la, c'est morfiaillé (5) cela. *O lacryma Christi!* c'est de la Deviniere : c'est vin pineau. — O le gentil vin blanc ! et, par mon ame, ce n'est que vin de taffetas. — Hen, hen, il est à une oreille, bien drappé et de bonne laine. — Mon compaignon, couraige ! Pour ce jeu, nous ne volerons pas, car j'ay faict un levé. *Ex hoc in hoc.* Il n'y a poinct d'enchantement : chascun de vous l'a veu. Je y suis maistre passé. A brum, à brum, je suis prestre Macé. — O les beuveurs ! O les alterés ! Paige,

(1) Animal à poil noir.
(2) Trou.
(3) Compagnon.
(4) De bon cœur.
(5) Manger.

mon amy, emplis icy et couronne le vin, je te prie. A la cardinale *Natura abhorret vacuum.* Diriez vous qu'une mousche y eust beu? — A la mode de Bretaigne. — Net, net, à ce piot. Avallez, ce sont herbes. »

COMMENT GARGANTUA NASQUIT EN FAÇON BIEN ESTRANGE

Eux tenans ces menus propos de beuverie, Gargamelle commença se porter mal du bas; dont Grandgousier se leva dessus l'herbe, et la reconfortoit honnestement, pensant que ce fust mal d'enfant, et luy disant qu'elle s'estoit là herbée sous la saulsaye, et qu'en bref elle feroit piedz neufz (1), par ce, luy convenoit prendre courage nouveau, au nouvel advenement de son poupon; et, encores que la douleur luy fust quelque peu en facherie, toutesfois que icelle seroit brève; et la joye, qui tost succéderoit, lui tolliroit (2) cest ennuy: en sorte que seulement ne luy en resteroit la souvenance. « Je le prouve, disoit-il; nostre Saulveur dit en l'Evangile *Joannis*, XVI: La femme qui est à l'heure de son enfantement a tristesse; mais, lorsqu'elle a enfanté, elle n'a souvenir aucun de son angoisse. — Ha, dist elle, vous dictes bien, et aime beaucoup mieulx ouir tels propos de l'Evangile, et beaucoup mieulx m'en trouve que de ouir la vie de saincte Marguarite ou quelque autre capharderie (3).

— Courage de brebis, disoit-il, despeschez vous de cestuy cy, et bien tost en faisons un aultre. — Ha, dist elle, tant vous parlez à vostre aise, vous aultres hommes! Bien, de par Dieu, je me parforceray, puisqu'il vous plaist. Mais pleust à Dieu que vous l'eussiez coupé! — Quoy? dist Grandgousier. — Ha, dist elle, que vous estes bon homme! vous l'entendez bien. — Mon membre? dist il. Sang de les cabres (4)! si bon vous semble, faictes apporter un cousteau.

— Ha, dist elle, ja Dieu ne plaise! Dieu me le pardonne!

---

(1) Accoucher.
(2) Enlèverait.
(3) Hypocrisie.
(4) Sang des chèvres! Juron gascon.

je ne le dis de bon cœur, et, pour ma parole, n'en faites ni pys ni moins. Mais j'auray prou d'affaires aujourd'huy, si Dieu ne me aide, et tout par vostre membre, que vous fussiez bien aise !

— Couraige, couraige ! dist il ; ne vous souciez au reste, et laissez faire aux quatre bœuf de devant. Je m'en vais boire encores quelque veguade (1). Si ce pendant vous survenoit quelque mal, je me tiendray prés (non loin) : huschant en paulme (2), je me rendray à vous. »

Peu de temps après elle commença à soupirer, lamenter et crier. Soudain vinrent à tas sages femmes de tous costés. Et, la tastans par le bas, trouvèrent quelques pellauderies (3) assez de mauvais goût, et pensoient que ce fust l'enfant ; mais c'estoit le fondement qui luy escappoit, à la mollification du droit intestin, lequel vous appelez le boyau cullier, par trop avoir mangé des tripes, comme avons déclaré cy dessus.

Dont une horde vieille de la compagnie, laquelle avoit reputation d'estre grande medicine, et là estoit venue de Brisepaille, d'auprés Sainct Genou, devant soixante ans, luy fit un restinctif si horrible que tous ses larrys (4) tant furent oppilés et reserrés qu'à grand peine avec les dents vous les eussiez élargis, qui est chose bien horrible à penser, mesmement que le diable, à la messe de sainct Martin, escrivant le caquet de deux gualoises (5), à belles dents alongea son parchemin.

Par cet inconvénient furent au dessus relaschés les cotyledons de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant, et entra en la veine creuse ; et gravant (6) par le diaphragme jusques au-dessus des épaules, où ladite veine se part en deux, prit son chemin à gauche, et sortit par l'oreille senestre. Soudain qu'il fut né, ne cria, comme les aultres enfans : *Mies, mies, mies;* mais, à haulte voix, s'escrioit : « A boire, à boire, à boire ! » comme invitant tout le

(1) Boire encore quelques coups.
(2) Crier en se servant de la main comme porte-voix.
(3) Peau.
(4) Membranes.
(5) Filles.
(6) Montant.

monde à boire, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibarois.

Je me doute que vous ne croyez assurément ceste étrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie, mais un homme de bien, un homme de bon sens croit tousjours ce qu'on luy dit, et qu'il trouve par escrit. Ne dit Salomon, *Proverbiorum* XIV*: Innocens credit omni verbo*, etc.? et sainct Paul, *prim. Corinthior.* XIII*: Charitas omnia credit?* Pourquoy ne le croiriez vous? Pour ce, dictes vous, qu'il n'y a nulle apparence. Je vous dis que, pour ceste seule cause, vous le devez croire, en foy parfaicte. Car les sorbonistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence.

Est-ce contre notre loy, notre foy, contre raison, contre la sainte Escriture? De ma part, je ne trouve rien escrit es Bibles sainctes qui soit contre cela. Mais si le vouloir de Dieu tel eut esté, diriez vous qu'il ne l'eut pu faire? Ha, pour grace, n'emburelucoquez (1) jamais vos esprits de ces vaines pensées. Car je vous dis que à Dieu rien n'est impossible. Et, s'il vouloit, les femmes auroient dorénavant ainsi leurs enfants par l'oreille.

Bacchus ne fut-il pas engendré par la cuisse de Jupiter?
Rocquetaillade naquit-il pas du talon de sa mère?
Crocquemouche, de la pantoufle de sa nourrice?
Minerve nasquit-elle pas du cerveau par l'oreille de Jupiter?
Adonis, par l'escorce d'un arbre de mirrhe?
Castor et Pollux, de la coque d'un œuf pont et esclos par Léda ?

Mais vous seriez bien davantage ébahis et étonnés si je vous exposois présentement tout le chapitre de Pline, auquel il est parlé des enfantements étranges et contre nature. Et toutesfois je ne suis point menteur tant assuré comme il a esté. Lisez le septième de sa *Naturelle Histoire*, chap. III, et ne m'en tabustez plus l'entendement.

COMMENT LE NOM FUT IMPOSÉ A GARGANTUA, ET COMMENT IL HUMOIT LE PIOT

Le bon homme Grandgousier, beuvant et se rigollant avec les aultres, entendit le cry horrible que son filz avoit faict

(1) S'embarrasser.

entrant en lumière de ce monde, quand il brasmoit demandant : A boire, à boire, à boire ! dont il dist : « QUE GRAND TU AS le gousier. » Ce que oyant les assistants dirent que vraiement il devait avoir, par ce, le nom GARGANTUA, puisque telle avoit esté la première parole de son père à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hébreux. A quoy fut condescendu par iceluy, et plut très bien à sa mere. Et, pour l'appaiser, luy donnèrent à boire à tirelarigot, et fut porté sur les fonts, et là baptisé, comme est la coustume des bons chretiens.

Et luy furent ordonnées dix et sept mille neuf cens treize vaches de Pautille et de Brehemond, pour l'alaiter ordinairement : car, de trouver nourrice suffisante n'estoit possible en tout le pays, consideré la grande quantité de laict requis pour iceluy alimenter, combien qu'aucuns docteurs scotistes aient affermé que sa mère l'alaita, et qu'elle pouvoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune fois. Ce qui n'est vraisemblable. Et a esté la proposition declarée par Sorbonne mammalement scandaleuse, de pitoyables oreilles, offensive, et sentant de loin hérésie.

En cet estat passa jusques à un an et dix mois ; auquel temps, par le conseil des médecins, on commença le porter, et fut faicte une belle charrette à bœufs par l'invention de Jean Denyau. Dedans icelle on le promenoit par cy par là, joyeusement : et le faisoit bon voir, car il portoit bonne troigne et avoit presque dix et huit mentons, et ne crioit que bien peu ; mais il se conchioit à toutes heures : car il estoit merveilleusement phlegmatique des fesses, tant de sa complexion naturelle que de la disposition accidentale qui luy estoit advenue par trop humer de purée septembrale (1). Et n'en humoit goutte sans cause : car, s'il advenoit qu'il fust dépit, courroussé, fasché ou marry ; s'il trépignoit, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boire, l'on le remettoit en nature, et soudain demeuroit coy et joyeux.

Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa foi, que de ce faire il estoit tant coustumier qu'au seul son des pinthes et flaccons il entroit en extase, comme s'il goutoit les joies

(1) Le vin qu.on recueille en septembre.

de paradis. En sorte qu'elles, considerans cette complexion divine, pour le réjouir au matin, faisoient devant luy sonner des verres avec un couteau, ou des flacons avec leur toupon (1), ou des pinthes avec leur couvercle. Auquel son il s'égayoit, il tressailloit, et luy mesmes se bressoit (2) en dodelinant de la teste (3), monochordisant (4) des doigts, et baritonant du cul.

DE L'ADOLESCENCE DE GARGANTUA

Gargantua, depuis les trois jusques à cinq ans, fut nourry et institué en toute discipline convenente, par le commandement de son père; et celuy temps passa comme les petits enfants du pays, c'est à savoir: à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger.

Tousjours se vaultroit par les fanges, se mascaroit (5) le nez, se chaffourroit (6) le visage, éculoit ses souliers, bayait souvent aux mouches, et couroit voluntiers aprés les parpaillons, desquelz son père tenoit l'empire. Il pissoit sus ses souliers, il chioit en sa chemise, il se mouchoit à ses manches, il morvoit dedans sa soupe, et patrouilloit par tout lieu, et buvoit en sa pantoufle, et se frottoit ordinairement le ventre d'un panier. Ses dents aiguisoit d'un sabot, ses mains lavoit de potaige, se pégnoit d'un gobelet, s'asséyait entre deux selles le cul à terre, se couvroit d'un sac mouillé, beuvoit en mangeant sa soupe, mangeoit sa fouace (7) sans pain, mordoit en riant, rioit en mordant, souvent crachoit au bassin, petoit de graisse, pissoit contre le soleil, se cachoit en l'eau pour la pluye, battoit à froid, songeoit creux, faisoit le succré, escorchoit le renard (8), disoit le patenostre du cinge (9),

(1) Bouchon.
(2) Se bercer.
(3) Remuer doucement la tête.
(4) C'est promener ses doigts comme lorsqu'on joue du violon par exemple.
(5) Barbouiller.
(6) Egratigner.
(7) Gâteau.
(8) Vomir.
(9) Murmurer.

retournait à ses moutons, tournoit les truies au foin (1), battoit le chien devant le lion, mettoit la charrette devant les bœufz, se gratoit où ne luy demangeoit poinct, tirait les vers du nez, trop embrassoit et peu estraignoit, mangeoit son pain blanc le premier, ferroit les cigalles (2), se chatouilloit pour se faire rire, ruoit très bien en cuisine, faisoit gerbe de feurre (paille) aux dieux, faisoit chanter *Magnificat* à matines et le trouvoit bien à propos, mangeoit choux et chioit pourrée, cognoissoit mousches en laict, faisoit perdre les pieds aux mouches, ratissoit le papier (3), chaffourroit le parchemin, guaignoit au pied (4), tiroit au chevrotin (5), comptoit sans son hoste, battoit les buissons sans prendre les oizillons, croyoit que nues fussent poêles d'airain, et que vessies fussent lanternes, tiroit d'un sac deux moustures, faisoit de l'asne pour avoir du bren, de son poing faisoit un maillet, prenoit les grues du premier sault, ne vouloit que maille à maille on fist les haubergeons (6), de cheval donné tousjours regardoit en la gueulle, saultoit du coq à l'asne, mettoit entre deux verdes une mure, faisoit de la terre le fossé, gardoit la lune des loups. Si les nues tomboient, esperoit prendre les alouettes toutes rousties; faisoit de nécessité vertu, faisoit de tel pain soupe, se soucioit aussi peu des raiz (rasés) comme des tonduz. Tous les matins escorchoit le renard. Les petits chiens de son père mangeoient en son escuelle, luy de mesmes mangeoit avec eux. Il leur mordoit les oreilles, ils luy graphinoient le nez; il leur souffloit au cul, ils luy leschoient les badigoinces (7).

Et sabez quey, hillots? Que mau de pire vous bire! ce petit paillard tousjours tastonnoit ses gouvernantes cen dessus dessous, cen devant derrière, harry bourriquet, et desja commençoit exercer sa braguette, laquelle un chascun jour ses gouvernantes ornoient de beaux bouquets, de beaux rubans, de belles fleurs, de beaux flocquars; et

(1) Détourner la conversation.
(2) Perdre son temps.
(3) Barbouiller.
(4) S'enfuir.
(5) Boire.
(6) Cotte de mailles.
(7) Lèvres.

passoient leur temps à la faire revenir entre leurs mains, comme un magdaléon d'entrait (1). Puis s'esclaffoient de rire quand elle levoit les oreilles, comme si le jeu leur eut plu. L'une la nommait ma petite dille, l'aultre ma pine, l'aultre ma branche de corail, l'aultre mon bondon, mon bouchon, mon vilbrequin, mon possouer (2), ma tarière, ma pendilloche, mon rude ebat roide et bas, mon dressouoir, ma petite andoille vermeille, ma petite couille bredouille. « Elle est à moy, disoit l'une. — C'est la mienne, disoit l'aultre. — Moy, disoit l'aultre, n'y auray je rien? Par ma foy, je la couperay doncques. — Ha couper! disoit l'aultre, vous luy feriez mal, madame; coupez vous la chose aux enfans? Il seroit Monsieur sans queue. »

Et pour s'esbattre comme les petits enfans du pays, luy firent un beau virollet (3) des aisles d'un moulin à vent de Mirebalays.

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR UN THÉOLOGIEN EN LETTRES LATINES

De faict, on luy enseigna un grand docteur en théologie, nommé maistre Thubal Holoferne, qui luy apprit sa charte (4), si bien qu'il la disoit par cœur au rebours: et y fut cinq ans et trois mois; puis luy lut le Donat, le Facet, Théodolet, et Alanus in Parabolis (5), et y fut treize ans six mois et deux semaines.

Mais notez que, ce pendant, il lui apprenoit à écrire gothiquement, et ecrivoit tous ses livres: car l'art d'impression n'estoit encore en usage.

Et portoit ordinairement un gros écritoire, pesant plus de sept mille quintaulz, duquel le galimart estoit aussi gros et grand que les gros pilliers d'Enya; et le cornet y pendoit à grosses chaines de fer, à la capacité d'un tonneau de marchandise.

---

(1) L'idée est obscène.
(2) Instrument servant à pousser.
(3) Moulin à vent.
(4) Abécédaire.
(5) Livres d'éducation alors en usage.

Puy luy leut *de Modis significandi,* avec les commens (*taires*) de Hurtebise, de Fasquin, de Tropditeux, de Gualehaul, de Jehan le Veau, de Billonio, Brelingandus, et un tas d'autres : et y fut plus de dix-huit ans et onze mois. Et le sceut si bien qu'au coupelaud (1) il le rendoit par cœur à revers. Et prouvoit sus ses doigts, à sa mère, que *de modis significandi non erat scientia.*

Puis luy leut le *Compost* (2), où il fut bien seize ans et deux mois, lors que son dit précepteur mourut :

Et fut (3) l'an mil quatre cens vingt,
De la vérole qui luy vint.

Aprés, eut un autre vieux tousseux, nommé maistre Jobelin Bridé, qui luy lut Hugutio, Hebrard Grecisme, le Doctrinal, les Pars, le *Quid est,* le *Supplementum,* Marmotret, *de Moribus in mensa servandis; Seneca, de Quatuor Virtutibus cardinalibus; Passavantus cum commento,* et *Dormi secure,* pour les festes ; et quelques aultres de semblable farine; à la lecture desquelz il devint aussi saige qu'onques puis ne fourneasmes nous (4).

Mais sous des maîtres aussi ineptes, Gargantua avait beau étudier, il n'apprenait pas.

Un soir, un ami de son père, des Marais, présenta à celui-ci un page nommé Eudémon, élevé suivant les nouvelles méthodes.

Ayant obtenu la parole, il parla avec élégance et facilité tandis que Gargantua ne sut que « pleurer comme une vache ».

Le tout par iceluy proféré avec gestes tant propres, prononciation tant distincte, voix tant éloquente, et langage tant orné et bien latin, que mieux ressembloit (-*il à*) un Gracchus, un Cicéron ou un Emilius du temps passé qu'un jouvenceau de ce siècle. Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache, et se cachoit le visaige de son bonnet, et ne fut possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un pet d'un asne mort.

(1) A l'épreuve.
(2) Calendrier.
(3) Mourut.
(4) Que nous n'en mîmes jamais au four.

Dont son père fut tant courroucé qu'il voulut occire maistre Jobelin. Mais ledict des Marays l'en garda par belle remonstrance qu'il luy fit, en manière que fut son ire (1) moderée. Puis commanda qu'il fust payé de ses gages, et qu'on le fist bien chopiner (2) théologalement; ce faict, qu'il allat à tous les diables. « Au moins, disoit-il, pour aujourd'huy ne coustera il gueres à son hoste, si d'adventure il mouroit ainsi soul comme un Anglois. »

Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier avec le viceroy quel précepteur on lui pourroit bailler, et fut advisé entre eux qu'à cest office seroit mis Ponocrates, pédagogue de Eudemon; et que tous ensemble iroient à Paris pour cognoistre quel estoit l'estude des jouvenceaux de France pour iceluy temps.

Venu à Paris pour étudier, Gargantua après avoir « compissé » les Parisiens du haut des tours Notre-Dame, décrocha une des cloches pour en faire une sonnette à sa jument. Gros émoi! comment ravoir la cloche?

Aprés avoir bien ergoté *pro et contra*, fut conclu en *baralipton* (3) que l'on enverroit le plus vieux et suffisant de la faculté théologale vers Gargantua, pour luy remonstrer l'horrible inconvénient de la perte d'icelles cloches. Et, nonobstant la remontrance d'aulcuns de l'Université, qui alléguoient que ceste charge mieulx compétoit à un orateur qu'à un théologien, fut à cest affaire élu nostre maistre Janotus de Bragmardo.

COMMENT JANOTUS DE BRAGMARDO FUT ENVOYÉ POUR RECOUVRER DE GARGANTUA LES GROSSES CLOCHES

Maistre Janotus, tondu à la cesarine, vestu de son lyripipion (4) théologal, et bien antidoté (*muni*) l'estomac de coudignac de four et eau beniste de cave (5), se transporta au logis de Gargantua, touchant (*poussant*) davant soy trois

(1) Colère.
(2) Boire.
(3) Figures de logique ; on en trouve encore dans les chap. suivants.
(4) Capuchon.
(5) De pain et de vin.

bedeaux à rouge muzeau, et traînant aprés cinq ou six maistres inertes, bien crottés à profit de ménage. A l'entrée les rencontra Ponocrates, et eut frayeur en soy, les voyant ainsi desguisés, et pensoit que fussent quelques masques hors du sens. Puis s'enquesta à quelqu'un desdicts maistres inertes de la bande que queroit ceste mommerie? Il luy fut respondu qu'ilz demandoient les cloches leur estre rendues.

Subdain ce propos entendu, Ponocrates courut dire les nouvelles à Gargantua, afin qu'il fust prest de la réponse, et délibérat sur le champ ce que estoit de faire. Gargantua, admonesté du cas, appela à part Ponocrates son précepteur, Philotomie son maistre d'hostel, Gymnaste son escuyer, et Eudemon; et sommairement conféra avec eux sur ce qui estoit tant à faire que à respondre. Tous furent d'avis qu'on les menast au retraict du goubelet (1), et là on les fist boire théologalement; et, afin que ce tousseux n'entrat en vaine gloire pour à sa requeste avoir rendu les cloches, l'on mandat, ce pendant qu'il chopineroit, quérir le prevost de la ville, le recteur de la faculté et le vicaire de l'église, auxquelz, davant que le théologien eust proposé sa commission, l'on délivreroit les cloches. Aprés ce, iceux présens, l'on oyroit sa belle harangue. Ce qui fut faict: et, les susdicts arrivés, le théologien fut en pleine salle introduit, et commença ainsi que s'ensuit, en toussant.

LA HARANGUE DE MAISTRE JANOTUS DE BRAGMARDO
FAITE A GARGANTUA POUR RECOUVRER LES CLOCHES

« Ehen, hen hen! *Mna dies*, monsieur, *Mna dies* (2). Et *vobis*, messieurs. Ce ne seroit que bon que vous rendissiez nos cloches, car elles nous font bien besoin. Hen, hen, hasch! Nous en avions bien aultrefois refusé de bon argent de ceux de Londres en Cahors, sy avions nous de ceux de Bourdeaux en Brye, qui les vouloient acheter, pour la substantifique qualité de la complexion élémentaire qui est

(1) Salle pour les buveurs.
(2) *Bona dies!* Bonjour.

intronificquée en la terresterité de leur nature quidditative (1),pour extraneizer (2) les halotz (3) et les turgines (4) sur nos vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy auprés. Car, si nous perdons le piot, nous perdons tout, et sens et loy.

« Si vous nous les rendez à ma requeste, j'y guaigneray dix pans de saucisses, et une bonne paire de chausses, qui me feront grand bien à mes jambes ; ou ilz ne me tiendront pas promesse. Ho, par Dieu, *Domine*, une paire de chausses est bon,*et vir sapiens non abhorrebit eam* (5). Ha, ha, il n'a pas paire de chausses qui veult. Je le sçay bien, quand est de moy. Advisez, *Domine* : il y a dix-huit jours que je suis à matagraboliser (6) ceste belle harangue. *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. Ibi jacet lepus* (7). Par ma foy, *Domine*, si vous voulez souper avec moi *in camera*, par le corps Dieu, *charitatis, nos faciemus bonum cherubin. Ego occidi unum porcum, et ego habet bon vino* (8). Mais de bon vin on ne peut faire maulvais latin. Or sus, *de parte Dei, date nobis clochas nostras* (9). Tenez, je vous donne, de par la Faculté, un *sermones de Utino*, que *utinam* vous nous baillez *nos* cloches. *Vultis etiam pardonos? Per diem vos habebitis, et nihil payabitis* (10).

« O monsieur ! *Domine, clochi, dona minor nobis.* Dea ! *est bonum urbis* (11). Tout le monde s'en sert. Si vostre jument s'en trouve bien, aussi faict nostre Faculté, *quæ comparata est jumentis insipientibus, et similis facta est eis, Psalmo nescio quo* (12) si l'avois je bien quotté en mon

(1) Qui est introduite dans la qualité terrestre de leur nature essentielle.
(2) Chasser.
(3) Entendez : la pluie.
(4) Trombes.
(5) *L'homme sage ne les détestera pas.*
(6) Se donner du mal.
(7) *Rendez à César ce qui appartient à César. Là gît le lièvre.*
(8) *Nous ferons une bonne vie de chérubin. J'ai tué un porc et j'ai du bon vin.*
(9) *Au nom de Dieu donnez-nous nos cloches.*
(10) *Voulez-vous que nous pardonnions. Par le jour, vous l'aurez et ne payerez rien.*
(11) *Seigneur, rendez-nous nos cloches, c'est le bien de la ville.*
(12) *Qui est comparable à une jument désobéissante et lui ressemble, je ne sais en quel psaume.* — Paperat : mes paperasses.

paperat; et est *unum bonum Achilles.* Hen, hen, ehen, hasch ! Ça, je vous prouve que me les devez bailler. *Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis in clochlerio clochando clochans clochativo clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc* (1). Ha, ha, ha, c'est parlé, cela. Il est *in tertion primœ* en *Darii, ou ailleurs.* Par mon ame, j'ay veu le temps que je faisois diables de arguer. Mais à présent je ne fais plus que rêver, et ne me faut plus dorénavant que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table, et ecuelle bien profonde. Hay, *Domine,* je vous prie, *in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, amen,* que vous rendiez nos cloches : et Dieu vous garde de mal et Nostre Dame de santé, *qui vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.* Hen hasch, hen hasch, grenhasch !

« *Verum enim vero, quando quidem, dubio procul, Edepol, quoniam, ita, certe, meus deus filius,* une ville sans cloches est comme un aveugle sans baton, un ane sans croupiere, et une vache sans cymbales. Jusques à ce que nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier aprés vous comme un aveugle qui a perdu son baton, de braisler comme un ane sans croupiere, et de bramer comme une vache sans cymbales. Un quidam latinisateur, demeurant prés l'hostel Dieu, dist une fois, alléguant l'autorité d'un Taponnus, je faux, c'estoit Pontanus poète séculier, qu'il désiroit que les cloches fussent de plume, et le butail (*battant*), fut d'une queue de renard, parce qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerveau, quand il composoit ses vers carminiformes. Mais nac petetin petetac, ticque, torche lorgne, il fut déclaré hérétique : nous les faisons comme de cire. Et plus n'en dit le déposant. *Valete et plaudite. Calepinus recensui.* »

COMMENT LE THÉOLOGIEN EMPORTA SON DRAP, ET COMMENT IL EUT PROCÈS CONTRE LES SORBONISTES

Le théologien n'eust si tot achevé que Ponocrates et Eudemon s'esclafferent de rire tant profondement que en

(1) Tout cela est naturellement intraduisible et fait pour amuser l'oreille. De même plus bas, *Verum enim...* Bragmardo émaille son discours de latin de cuisine ou même de mots sans suite.

cuidèrent rendre l'ame à Dieu, ni plus ni moins que Crassus, voyant un âne couillart qui mangeoit des chardons, et comme Philémon, voyant un asne qui mangeoit des figues qu'on avoit aprètées pour le disner, mourut à force de rire. Ensemble (*avec*) eux, commença rire maistre Janotus, à qui mieulx mieulx, tant que les larmes leur venoient aux yeulx, par la véhémente concution de la substance du cerveau, à laquelle furent exprimées ces humidités lachrymales, et transcoullées jusque aux nerfs optiques. En quoy, par eux, estoit Democrite heraclitizant (1), et Heraclite democritizant (2) représenté.

Ces rires du tout sedés (3) consulta Gargantua avec ses gens sur ce qu'estoit de faire. Là fut Ponocrates d'advis qu'on fist reboire ce bel orateur, et, vu qu'il leur avait donné du passetemps, et plus fait rire que n'eut fait Songecreux, qu'on lui baillat les dix pans de saucisse mentionnés en la joyeuse harangue, avec une paire de chausses, trois cens de gros bois de moulle, vingt et cinq muiz de vin, un lit à triple couche de plume anserine, et une écuelle bien capable et profonde : lesquelles disoit estre à sa vieillesse nécessaires.

Le tout fut faict ainsi qu'avoit esté déliberé : excepté que Gargantua, doutant qu'on ne trouvast à l'heure chausses commodes pour ses jambes, doutant aussi de quelle façon mieulx duiroient (4) audict orateur, ou à la martingale, qui est un pont levis de cul, pour plus aisement fianter ; ou à la marinière, pour mieulx soulaiger les roignons ; ou à la suisse, pour tenir chaude la bedondaine ; ou à queue de merlus, de peur d'eschauffer les reins, lui fit livrer sept aulnes de drap noir, et trois de blanchet pour la doublure. Le bois fut porté par les gaingnedeniers ; les maistres es arts portèrent les saulcisses et escuelle. Maistre Janot voulut porter le drap. Un desdicts maistres, nommé maistre Jousse Bandouille, lui remonstroit que ce n'estoit honneste ny decent à l'estat théologal, et qu'il le baillast à quelqu'un d'entre eux. « Ha, dist Janotus, baudet, bau-

(1) Pleurant.
(2) Riant.
(3) Apaisés.
(4) *Serait convenable.*

det, tu ne concluds poinct *in modo et figura.* Voilà de quoy servent les suppositions et *parva logicalia. Pannus pro quo supponit? — Confuse,* dist Bandouille, *et distributive.* — Je ne te demande pas, dist Janotus, baudet, *quomodo supponit,* mais *pro quo:* c'est, baudet, *pro tibiis meis.* Et pour ce le porteray je *egomet, sicut suppositum portat adpositum* (1). » Ainsi l'emporta en tapinois, comme fit Patelin son drap. Le bon fut quand le tousseux, glorieusement, en plein acte de Sorbone, requist ses chausses et saulcisses. Car péremptoirement lui furent déniées, par autant qu'il les avoit eues de Gargantua, selon les information sus ce faictes. Il leur remonstra que ce avait esté de *gratis,* et de sa liberalité, par laquelle ils n'estoient mie absouds de leurs promesses. Ce nonobstant, lui fut respondu qu'il se contentast de raison, et que autre bribe n'en auroit. « Raison? dist Janotus; nous n'en usons poinct céans. Traistres malheureux, vous ne valez rien. La terre ne porte gens plus mechans que vous estes. Je le scay bien: ne clochez pas devant les boiteux. J'ay exercé la meschanceté avec vous. Par la rate Dieu, j'advertiray le roy des énormes abus qui sont forgés céans, et par vos mains et menées. Et que je sois ladre, s'il ne vous fait tous vifs brûler comme bougres, traistres, héretiques et séducteurs, ennemis de Dieu et de vertu. »

A ces mots, prirent articles contre luy; luy, de l'autre costé, les fit adjourner. Somme, le procès fut retenu par la court, et y est encores. Les sorbonicoles, sur ce point, firent veu de ne soy descroter, maistre Janot avec ses adhérens fit veu de ne se mouscher, jusques à ce qu'en fust dict par arrest definitif.

Par ces veux, sont jusques à présent demourés et crotteux et morveux: car la court n'a encores bien grabelé toutes les pièces. L'arrest sera donné es prochaines calendes grecques, c'est à dire jamais. Car vous sçavez qu'ilz font plus que nature, et contre leurs articles propres. Les articles de Paris chantent que Dieu seul peut faire choses

---

(1) ... *Et la petite logique. Pour qui le drap est-il là?... Distribuez.* — ... *Comment est-il... Comme le dessus porte le dessous. Mais pour qui... pour mes jambes... je la porterai moi-même...*

infinies. Nature rien ne faict immortel: car elle met fin et periode à toutes choses par elle produictes, car *omnia orta cadunt,* etc.

Mais ces avalleurs de frimars font les procés devant eux pendans, et infinis, et immortelz. Ce que faisans, ont donné lieu et verifié le dict de Chilon Lacedemonien, consacré en Delphes, disant misere estre compaigne de proces, et gens plaidoyans miserables. Car plus tost ont fin de leur vie que de leur droict pretendu.

L'ESTUDE ET DIETTE DE GARGANTUA SELON LA DISCIPLINE DE SES PROFESSEURS SORBONAGRES

Avant de voir comment Gargantua étudiait avec ses nouveaux maistres, Rabelais va nous dire à quelle mauvaise éducation l'avaient contraint les vieux « tousseux » d'autrefois.

Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discretion de Ponocrates. Mais iceluy, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa maniere accoustumée, afin d'entendre par quel moyen, en si long temps, ses antiques precepteurs l'avoient rendu tant fat, niays et ignorant. *A.* Il dispensait donc son temps en telle façon que, ordinairement, il s'esveilloit entre huit et neuf heures, fust jour ou non: ainsi l'avoient ordonné ses regens théologiques allegans ce que dit David: *Vanum est vobis ante lucem surgere* (1).

Puis se gambayoit, penadoit (2), et paillardoit parmy le lict quelque temps, pour mieulx esbaudir ses esprits animaux; et se habilloit selon la saison, mais volontiers portoit il une grande et longue robe de grosse frise, fourrée de renards; aprés se peignoit du peigne de Almain, c'estoit des quatre doigts et le poulce. *C.* Car ses precepteurs disoient que soy aultrement peigner, laver et nettoyer, estoit perdre temps en ce monde.

Puis fiantoit, pissoit, rendoit sa gorge, rotoit, petoit,

(1) C'est folie que de se lever avant le soleil.
(2) Piaffer.

baisloit, crachoit, toussoit, sangloutoit, esternuoit, et se morvoit en archidiacre; et desjeunoit, pour abatre la rosée et maulvais air: belles tripes frites, belles carbonnades, beaux jambons, belles cabirotades, et force soupes de prime. Ponocrates luy remonstroit que tant soudain ne devoit repaistre au partir du lict, sans avoir premierement faict quelque exercice. Gargantua respondit: « Quoy? N'ay-je faict suffisant l'exercice? Je me suis vaultré six ou sept tours parmi le lict, davant que me lever. N'est-ce assez? Le pape Alexandre ainsi faisoit par le conseil de son medecin juif, et vesquit jusques à la mort, en despit des envieux. Mes premiers maistres m'y ont accoustumé, disans que le desjeuner faisoit bonne memoire; pour tant y beuvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien, et n'en disne pas mieulx. Et me disoit maistre Tubal, qui fut premier de sa licence à Paris, que ce n'est tout l'advantage de courir bien tost, mais bien de partir de bonne heure: aussi n'est-ce la santé totale de nostre humanité boire à tas, à tas, comme canes, mais ouy bien de boire matin: *unde versus*

Lever matin n'est poinct bon heur;
Boire matin est le meilleur. »

B. Aprés avoir bien à poinct desjeuné, alloit à l'eglise, et luy portoit-on, dedans un grand panier, un gros bréviaire, pesant, tant en gresse (1) qu'en fermoirs et parchemin, poy plus poy (2) moins, onze quintaulx six livres. Là oyoit vingt et six ou trente messes: cependant venoit son diseur d'heures en place, empaletocqué comme une duppe (3), et tres bien antidoté son haleine à force sirop vignolat (4). Avec iceluy marmonoit toutes ses kyrielles, et tant curieusement les espluschoit qu'il n'en tomboit un seul grain en terre. Au partir de l'eglise, on lui amenoit, sur une traine à bœufz, un faratz (5) de patenostres (6) de Sainct Claude, aussi grosses chascune qu'est le

(1) Valeur.
(2) Poids.
(3) Huppe.
(4) De vin.
(5) Tas.
(6) Chapelets.

moulle d'un bonnet; et, se pourmenant par les cloistres, galeries, ou jardin, en disoit plus que seize hermites.

Puis estudioit quelque meschante demie heure, les yeulx assis dessus son livre; mais, comme dit le Comique, son ame estoit en la cuisine.

D. Pissant donc plein urinal, s'asséoit à table. Et parce qu'il estoit naturellement phlegmatique commençoit son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles, et telz autres avant-coureurs de vin. Cependant quatre de ses gens luy jettoient en la bouche, l'un aprés l'autre continuement, moustarde à pleines palerées; puis beuvoit un horrifique traict de vin blanc pour luy soulaiger les roignons. Aprés, mangeoit, selon la saison, viandes à son appetit, et lors cessoit de manger quand le ventre luy tiroit. A boire n'avoit poinct fin ni canon. Car il disoit que les metes (1) et bornes de boire estoient quand la personne beuvant, le liege de ses pantoufles enfloit en hault d'un demy pied.

E. Puis, tout lourdement grignotant d'un transon de graces, se lavoit les mains de vin frais, s'escuroit les dents avec un pied de porc, et devisoit joyeusement avec ses gens. Puis, le verd estendu, l'on desployoit force chartes, force dés, et renfort de tabliers.

F. Aprés avoir bien joué, sassé (2),passé, et beluté temps, il convenoit boire quelque peu : c'estoient onze peguadz (3) pour homme; et soudain aprés, bancqueter, c'estoit, sus un beau banc, ou en beau plein lict, s'estendre et dormir deux ou trois heures, sans mal penser ny mal dire. Luy, esveillé, secouoit un peu les oreilles : cependant estoit apporté vin frais; là beuvoit mieulx que jamais. Ponocrates lui remonstroit que c'estoit maulvaise diete ainsi boire aprés dormir. « C'était, respondit Gargantua, la vraye vie des Peres. Car de ma nature je dors sallé, et le dormir m'a valu autant de jambon. »

Puis commençoit estudier quelque peu, et patenostres en avant; pour lesquelles mieulx en forme expedier, montoit

(1) Limites.
(2) Passé au sas.
(3) Pas.

sus une vieille mulle, laquelle avoit servy neuf rois : ainsi marmotant de la bouche, et dodelinant de la teste alloit voir prendre quelque connil (1) aux fillets.

Au retour, se transportoit en la cuisine pour sçavoir quel roust estoit en broche. Et souppoit tres bien, par ma conscience, et voluntiers convioit quelques beuveurs de ses voisins, avec lesquelz beuvant d'autant, comptoient des vieux jusques es nouveaulx.

Entre aultres, avoir pour domestiques les seigneurs du Fou, de Gourville, de Grignault, et de Marigny, Aprés souper, venoient en place les beaux evangiles de bois (2), c'est à dire force tabliers, ou le beau flux, un, deux, trois, ou à toutes restes pour abreger, ou bien alloient voir les garses d'entour, et petits banquets parmy, collations, et arriere collations. Puis dormoit sans desbrider jusques au lendemain huit heures.

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR PONOCRATES EN TELLE DISCIPLINE QU'IL NE PERDOIT HEURE DU JOUR (3)

Quand Ponocrates cogneut la vicieuse maniere de vivre de Gargantua, delibera aultrement l'instituer en lettres; mais, pour les premiers jours, le tolera, considerant que nature n'endure mutations soudaines sans grande violence.

Pour donc mieulx son œuvre commencer, supplia un savant medecin de celuy temps, nommé maistre Théodore, à ce qu'il considérat si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purga canoniquement avec elébore de Anticyre, et, par ce médicament, luy nettoya toute l'alteration et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocrates luy fit oublier tout ce qu'il avoit appris sous ses antiques précepteurs, comme faisoit Timothée à ses disciples, qui avoient été instruicts sous aultres musiciens.

Pour mieulx ce faire, l'introduisoit es compagnies des

(1) Lapin.
(2) Tables à jouer.
(3) Comparer ce programme d'étude avec celui de Montaigne dans notre collection.

gens sçavants qui là estoient, à l'émulation desquelz luy creust l'esprit et le desir d'estudier aultrement, et se faire valoir.

Aprés, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconques du jour: ainsi tout son temps consommoit en lettres et honneste savoir. *A.* S'esveilloit donc Gargantua environ quatre heures du matin. Cependant qu'on le frottoit, luy estoit leue quelque page de la divine Ecriture, haultement et clairement, avec prononciation compétente à la matière; et à ce estoit commis un jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. *B.* Selon le propos et argument de ceste leçon, souventes fois s'adonnoit à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monstroit la majesté et jugemens merveilleux.

Puis alloit es lieux secrets, faire excrétion des digestions naturelles (1). Là son precepteur repetoit ce que avoit esté leu, lui exposant les poincts plus obscurs et dificiles. Eux, retornans, considéroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoient noté au soir précédent: et quelz signes entroit le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

C. Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné (2) acoustré et parfumé, durant lequel temps on luy répétoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur, et y fondoit quelques cas practiques et concernens l'estat humain; lesquelz ilz estendoient aucunes fois jusques deux ou trois heures; mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit de tout (3) habillé. Puis, par trois bonnes heures, lui estoit faite lecture.

Ce faict, issolent (4) hors, tousjours conferens des propos de la lecture, et se desportoient en Bracque (5), ou es prés, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile (6) trigone, galantement s'exercens les corps, comme ils avoient les ames auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté: car ils laissoient la partie quand leur plai-

---

(1) Il paraît que c'est, suivant la tradition, le moment où les idées sont le plus claires.

(2) Frisé.

(3) Entièrement.

(4) Sortir.

(5) Place de l'Estrapade, à Paris.

(6) Javelot.

soit ; et cessoient ordinairement lors que suaient parmy le corps, ou estoient aultrement las. Adonc estoient tres bien essuyés et frottés, changeoient de chemise, et, doucement se promenans, alloient voir si le disner estoit prest. Là attendans, recitoient clairement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant monsieur appetit venoit, et, par bonne opportunité, s'asséyoient à table. Au commencement du repas, estoit lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. *D.* Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture ou commenceoient à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers moys, de la vertu, proprieté, efficace et nature de tout ce que leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant, apprint en peu de temps tous les passages à ce competens en Pline, Athenée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Elian, et aultres. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurés, apporter les livres susdicts à table. Et si bien et entierement retint en sa mémoire les choses dictes que, pour lors, n'estoit medecin qui en sceust à la moitié tant comme il faisoit. Aprés, devisoient des leçons lues au matin, et, parachevans leur repas par quelque confection de cotoniat (1), s'escuroit les dents avec un trou (2) de lentisce, se lavoit les mains et les yeulx de belle eau fraische, et rendoient graces à Dieu par quelques beaux cantiques faicts à la louange de la munificence et benignité divine.

E. Ce faict,on apportoit des chartes, non pour jouer,mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes issoient de arithmétique. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numérale, et, tous les jours aprés disner et souper, y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit (3) en dez ou es chartes. A tant sut d'icelle et théorique et practique, si bien que

(1) Confiture de coing.
(2) Trognons.
(3) Avait coutume.

Tunstal, Anglois, qui en avoit amplement escript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoit que le hault alemant.

Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique. Car, attendans la concoction et digestion de son past (1), ilz faisoient mille joyeux instrumens et figures géométriques, et de mesmes pratiquoient les canons astronomiques. Aprés, s'esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un theme, à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musique, il apprint jouer du luth, de l'espinette, de la harpe, de la flutte d'alemant et à neuf trous, de la viole et de la sacqueboutte.

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeoit des excrements naturels; puis se remettoit à son estude principal par trois heures ou davantage : tant à répéter la lecture matutinale qu'à poursuivre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire et former les antiques et romaines lettres.

F. Ce faict, issoient hors leur hostel, avec eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste, lequel luy montroit l'art de chevalerie. Changeant donc de vestemens, montoit sur un coursier, sus un roussin, sus un genet, sus un cheval barbe, cheval legier; et luy donnoit cent quarrieres; le faisoit voltiger en l'air, franchir le fossé, saulter le palais, court tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoit, non la lance, car c'est la plus grande resverie du monde de dire : « J'ay rompu dix lances en tournoy, ou en bataille; » un charpentier le feroit bien; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc assurée, verde, et roide, rompoit un huis, enfonçoit un harnois, aculoit une arbre, enclavoit un anneau, enlevoit une selle d'armes, un aubert, un gantelet. Le tout faisoit, armé de pied en cap.

Au regard de fanfarer (2) et faire les petits popismes (3)

---

(1) Repas.
(2) Parades.
(3) Gentillesses.

sur un cheval, nul ne le fit mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un singe en comparaison. Singulièrement estoit appris à saulter hastivement d'un cheval sur l'aultre sans prendre terre, et nommoit on ces chevaux desultoires; et, de chascun costé, la lance au poing, monter sans estriers; et, sans bride, guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire.

Un aultre jour, s'exerceoit à la hasche, laquelle tant bien croulloit (1), tant verdement de tous pics reserroit, tant soupplement avalloit en taille ronde, qu'il fut passé chevalier d'armes en campagne, et en tous essays.

Puis branslot la picque, sacquoit de l'espée (2) à deux mains, de l'espée bastarde, de l'espagnole, de la dague, et du poignard; armé, non armé, au boucler, à la cappe, à la rondelle.

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisant, l'otarde. Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'air, autant du pied que du poing.

Lutoit, couroit, sautoit, non à trois pas un sault, non à cloche pied, non au saut d'alemant, car, disoit Gymnaste, tels sauts sont inutiles, et de nul bien en guerre; mais d'un saut perçoit un fossé, volloit sur une haye, montoit six pas encontre une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre de la haulteur d'une lance.

Nageoit en parfonde (3) eau, à l'endroit, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre, transpassoit toute la rivière de Seine sans iceluy mouiller, et tirant par les dents son manteau, comme faisoit Jules Cesar; puis d'une main entroit par grande force en un basteau, d'iceluy se jettoit derechef en l'eau la teste première; sondoit le parfond, creusoit les rochiers, plongeoit es abysmes et gouffres. Puis celuy basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine

---

(1) Secouer.
(2) Dégainer.
(3) Profonde.

escluse, d'une main le guidoit, de l'autre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit le vele (1), montoit au mat par les traicts, couroit sur les branquars, adjustoit la boussole, contreventoit les boulines, bendoit le gouvernail.

Issant de l'eau, roidement montoit encontre la montaigne, et devalloit aussi franchement, gravoit (2) es arbres comme un chat, sautoit de l'une en l'autre comme un ecurieux, abatoit les gros rameaux comme un autre Milon; avec deux poignards asserés et deux poinçons eprouvés montoit au hault d'une maison comme un rat, descendoit puis du hault en bas en telle composition des membres que de la cheute n'estoit auculnement grevé. Jectoit le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la halebarde, enfonçoit l'arc, bandoit es reins les fortes arbalestes de passe, visoit de l'arquebuse à l'œil, affutoit le canon, tiroit à la butte, au papeguay du bas en mont, d'amont en val, de costé, en arriere, comme les Parthes.

On lui attachoit un cable en quelque haulte tour, pendant en terre: par iceluy avec deux mains montoit, puis devaloit si roidement et si asseurement que plus ne pourriez parmy un pré bien égallé. On lui mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres; à icelle se penchoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds rien toucher, qu'à grande course on ne l'eust peu concevoir.

Et pour s'exercer le thorax et poulmons, crioit comme tous les diables. Je l'ouy une fois appelant Eudemon, depuis la porte Sainct-Victor jusques à Montmartre. Stentor n'eut onques telle voix à la bataille de Troye.

Et, pour gualentir (3) les nerfs, on lui avoit fait deux grosses saulmones de plomb, chascune du pois de huit mille sept cens quintaux, lesquelles il nommoit alteres. Icelles prenoit de terre en chascune main, et les eslevoit en l'air au dessus de la teste; les tenoit ainsi sans soy remuer trois quarts d'heure et davantage, que estoit une force inimitable.

Jouoit aux barres avec les plus forts. Et, quand le

(1) Voile.
(2) Monter.
(3) Fortifier.

poinct advenoit, se tenoit sur ses pieds tant roidement qu'il s'abandonnoit es plus adventureux, en cas qu'ils le fissent mouvoir de la place, comme jadis faisoit Milon. A l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main et la donnoit à qui lui pourroit oster.

Le temps ainsi employé, lui frotté, nettoyé, et refraischy d'habillements, tout doucement s'en retournoient, et passans par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conferens avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galien; et en emportoit leurs pleines mains au logis; desquelles avoit la charge un jeune paige nommé Rhizotome, ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, beches, tranches, et aultres instrumens requis à bien arborizer.

Eux arrivés au logis, cependant qu'on apretoit le souper, répétoient quelques passages de ce qu'avoit esté lu, et s'assoyoient à table. Notez icy que son disner estoit sobre et frugal: car tant seulement mangeoit pour refrener les aboys de l'estomac; mais le souper estoit copieux et large. Car tant en prenoit qui lui estoit de besoing à soy entretenir et nourrir. Ce que est la vraye diete, prescrite par l'art de bonne et sure medecine, quoy qu'un tas de badaux medecins, harcelés en l'officine des Arabes, conseillent le contraire.

Durant iceluy repas estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit: le reste estoit consommé en bons propos, tous lettrés et utiles. Aprés graces rendues, s'adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petits passetemps qu'on faict es chartes, es dés et guobelets: et là demeuroient faisans grand chere, s'esbaudissans aucunesfois jusques à l'heure de dormir; quelquefois alloient visiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens qui eussent vu pays estranges.

En pleine nuit, avant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert voir la face du ciel; et là notoient les comètes si aucunes estoient (1). les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres.

(1) S'il y en avait.

Puis, avec son précepteur, recapituloit briefvement, à la mode des Pythagoriques, tout ce qu'il avoit lu, vu, su, faict et entendu, au decours de toute la journée.

Si (1) prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, lui rendans grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repos

---

COMMENT GARGANTUA EMPLOYOIT LE TEMPS, QUAND L'AIR ESTOIT PLUVIEUX

S'il advenoit que l'air fut pluvieux et intemperé, tout le temps davant disner estoit employé comme de coustume, excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais, aprés disner, en lieu des exercitations, ils demouroient en la maison, et par maniere d'apotherapie (2), s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes en la grange. Puis estudioient en l'art de peincture et sculpture; ou revocquoient (3) en usage l'antique jeu des tales (4), ainsi qu'en a écrit Leonicus, et comme y joue nostre bon amy Lascaris.

En y jouant, recoloient les passaiges des auteurs anciens auxquelz est faicte mention ou prise quelque metaphore sur iceluy jeu. Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les metaux, ou comment on fondoit l'artillerie; ou alloient voir les lapidaires, orfevres et tailleurs de pierreries; ou les alchymistes et monnoyeurs; ou les haultelissiers, les tissotiers, les veloutiers, les horologiers, miralliers, imprimeurs, organistes, taincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, et, par tout donnans le vin, apprenoient et consideroient l'industrie et invention des mestiers.

Alloient ouir les leçons publiques, les actes solennelz,

---

(1) Puis.
(2) Délassement.
(3) Rappeler.
(4) Osselets.

les repetitions. les declamations, les plaidoiez des gentils advocats, les concions (1) des precheurs évangéliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime : et là, contre les maistres, essayoit de tous bastons, et leur monstroit par evidence qu'autant, voire plus, en sçavoit q'iceux.

Et, au lieu d'arboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers et apothycaires, et soigneusement considéroient les fruicts, racines, feuilles, gommes, semences, axunges peregrines (2), ensemble aussi comment on les adulteroit (3). Alloit voir les basteleurs, et theriacleurs (4), et consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs soubressaults et beau parler : singulièrement de ceux de Chaunys en Picardie, car ilz sont de nature grands jaseurs, et beaux bailleurs de ballivernes en matiere de cinges verds (5).

Eux, retournés pour souper, mangeoient plus sobrement qu'aux aultres jours, et viandes plus desiccatives et extenuantes, afin que l'intemperie humide de l'air, communiquée au corps par necessaire confinité, fust par ce moyen corrigée, et ne leur fust incommode pas ne soy estre exercités comme avoient de coustume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce proces de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme selon son aage, de bon sens, en tel exercice ainsi continué. Lequel, combien que semblat pour le commencement difficile, en la continuation tant doux fut, legier et delectable, que mieulx ressembloit un passe temps de roy que l'estude d'un escolier. Toutesfois, Ponocrates, pour le sejourner (6) de ceste vehemente intention des esprits, advisoit une fois le mois quelque jour bien clair et serain ; auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient ou à Gentilly, ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou au pont de Charanton, ou à Vanves, ou à Sainct-Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grande

(1) Sermons.
(2) Substances étrangères.
(3) Falsifier.
(4) Charlatans.
(5) De choses fantastiques.
(6) Repos.

chere dont ilz se pouvoient adviser : raillans, gaudissans, beuvans d'autant ; jouans, chantans, se vautrans en quelque beau pré, denichans des passeraux, prenans des cailles, pêchans aux grenouilles et escrevisses.

Mais, encores qu'icelle journée fust passé sans livres et lectures, poinct elle n'estoit passée sans profit. Car, en beau pré, ilz recoloient par cœur quelques plaisans vers de l'Agriculture de Virgile, de Hesiode, du Rustique de Politian ; descripvoient quelques plaisans épigrammes en latin, puis les mettoient par rondeaux et ballades en langue françoise. En banquetant, du vin aisgué (1) separoient l'eau, comme l'enseigne Caton, *de Re rust.*, et Pline, avec un guobelet de lierre ; lavoient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiroient avec un embut ; faisoient aller l'eau d'un verre en aultre, batissoient plusieurs petits engins automates, c'est à dire soy mouvens eux mesmes.

Mais Gargantua fut soudain rappelé par son père Grangousier, son voisin Picrochole lui ayant déclaré la guerre pour quelques fouaces (*gâteaux*) *enlevées.*

La page qui suit est une des études psychologiques les plus fines de Rabelais.

COMMENT CERTAINS GOUVERNEURS DE PICROCHOLE, PAR CONSEIL PRÉCIPITÉ, LE MIRENT AU DERNIER PÉRIL

Les fouaces détroussées, comparurent devant Picrochole les ducs de Menuail, comte Spadassin et capitaine Merdaille, et luy dirent : « Sire, aujourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus chevaleureux prince qui onques fust depuis la mort d'Alexandre Macedo (*de Macédoine*). — Couvrez, couvrez vous, dist Picrochole. — Grand mercy, dirent ils, sire ; nous sommes à nostre devoir. Le moyen est tel. Vous laisserez ici quelque capitaine en garnison, avec petite bande de gens, pour garder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature que par les rempars faicts à vostre invention. Vostre armée partirez (2) en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une

(1) Mêlé d'eau.
(2) Diviserez.

partie ira ruer sur ce Grandgousier et ses gens. Par icelle sera de prime abordée facilement déconfit. Là recouvrerez argent à tas, car le vilain en a du content. Vilain, disons nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thesaurizer est faict de vilain.

« L'aultre partie ce pendant tirera vers Aunis, Saintonge, Angoumois, et Gascoigne: ensemble Perigor, Medoc, et Elanes (1). Sans résistence prendront villes, chasteaux, et forteresses. A Bayonne, à sainct Jean de Luc, et Fontarabie, saisirez toutes les naufz (2), et, costoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, jusques à Lisbone, où aurez renfort de tout equipage requis à un conquerent. Par le corbieu ! Espaigne se rendra, car ce ne sont que madourrés (3). Vous passerez par l'estroict (*le détroit*) de Sibyle, et là erigerez deux colonnes plus magnifiques que celles de Hercules, à perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

« Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave. — Je, dist Picrochole, le prendray à mercy. — Voire, dirent ilz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez (4) les royaumes de Tunic, de Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Maiorque, Minorque, Sardaine, Corsicque, et aultres isles de la mer Ligusticque et Baléare. Costoyant à gauche, dominerez toute la Gaule Narbonique, Provence, et Allobroges, Genes, Florence, Luques, et à Dieu seas Rome. Le pauvre monsieur du pape meurt desjà de peur. — Par ma foy, dist Picrochole, je ne luy baiseray ja sa pantoufle.

— Prise Italie, voylà Naples, Calabre, Apoule, et Sicile toutes à sac, et Malte avec. Je voudrois bien que les plaisans chevaliers jadis Rhodiens vous resistassent, pour voir de leur urine ! — J'irois, dist Picrochole, voluntiers à Lorette. — Rien, rien, dirent ilz ce sera au retour. De là, prendrons Candie, Cypre, Rhodes, et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan,

---

(1) Les Landes.
(2) Navires.
(3) Malotrus.
(4) Attaquer.

Dieu gard Jerusalem ! car le soudan (*sultan*) n'est pas comparable à vostre puissance. — Je, dist il, feray donc bastir le temple de Salomon ? — Non, dirent ilz, encores : attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain à vos entreprises.

« Sçavez vous que disoit Octavian Auguste ? *Festina lente* (1). Il vous convient premièrement avoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphile, Celicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagarie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates. — Verrons nous, dist Picrochole, Babylone et le mont Sinay ? — Il n'est, dirent ilz, ja besoing pour ceste heure. N'est ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevauché les deux Armenies et les trois Arabies ?

— Par ma foy, dist-il, nous sommes affolés. Ha, pauvres gens ! — Quoy ? dirent ilz. — Que boirons nous par ces déserts ? Car Julian Auguste et tout son ost (2) y moururent de soif, comme l'on dit. — Nous, dirent ilz, avons ja donné ordre à tout. Par la mer Siriace, vous avez neuf mille quatorze grandes naufz, chargées des meilleurs vins du monde ; elles arrivent à Japhes. Là se sont trouvés vingt et deux cens mille chameaux, et seize cens éléphans, lesquelz avez pris à une chasse environ Sigeilmes, lorsque entrastes en Libye, et d'abondant eustes toute la garavanne de la Mecque. Ne vous fourniront ilz de vin à suffisance ? — Voire, mais, dist il, nous ne beusmes poinct frais. — Par la vertu, dirent ilz, non d'un petit poisson, un preux, un conquerent, un pretendant et aspirant à l'empire univers ne peut tousjours avoir ses aises. Dieu soit loué qu'estes venu, vous et vos gens saufs et entiers jusques au fleuve du Tigre.

— Mais, dist il, que faict ce pendant la part de nostre armée qui desconfit ce villain humeux Grandgousier ? — Ilz ne chomment pas, dirent ilz ; nous les rencontrerons tantost. Ilz vous ont prins Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande : ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Suisses et Lansquenets, et part d'entre eux ont dompté Luxembourg, Lor-

(1) *Hâte-toi lentement.*
(2) Armée.

raine, la Champaigne, Savoye jusques à Lyon : auquel lieu ont trouvé vos garnisons retournans des conquestes navales de la mer Méditerranée. Et se sont réassemblés en Bohême, après avoir mis à sac Souabe, Wurtemberg, Bavieres, Austriche, Moravie, et Stirie. Puis ont donné fierement ensemble sus Lubek, Norwège, Sweden Rich, Dace, Gotthie, Engroneland, les Estrelins, jusques à la mer Glaciale. Ce faict, conquesterent les isles Orchades, et subjuguerent Escosse, Angleterre et Irlande. De là, navigans par la mer sabuleuse (1) et par les Sarmates, ont vaincu et dompté Prussie, Polonie, Lithuanie Russie, Valachie, la Transsilvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinople. — Allons nous, dist Picrochole, rendre à eux le plus tost, car je veulx estre aussi empereur de Trebizonde.

« Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumetistes? — Que diable, dirent ilz, ferons nous donc? Et donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servy honnestement. — La raison, dist il, le veut, c'est équité. Je vous donne la Carmaigne, Surie, et toute la Palestine. — Ha, dirent ilz, sire, c'est du bien de vous, grand mercy. Dieu vous fasce bien tousjours prospérer. »

Là present estoit un vieux gentilhomme, éprouvé en divers hazars, et vray routier de guerre, nommé Echepron, lequel, oyant ces propos, dist : « J'ai grand peur que toute ceste entreprinse sera semblable à la farce du pot au laict, duquel un cordouanier (2) se faisoit riche par resverie; puis le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que prétendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaux et traverses? — Ce sera, dist Picrochole, que nous, retournés, reposerons à nos aises. » Dont dist Echepron : « Et si par cas jamais n'en retournez? Car le voyage est long et perilleux. N'est ce pas mieulx que des maintenant nous reposons, sans nous mettre en ces hazars? — O ! dist Spadassin, par Dieu, voicy un beau resveux; mais allons nous cacher au coing de la cheminée; et là passons avec les dames nostre vie et nostre temps à enfiler des

(1) Sablonneuse.
(2) Cordoue, où l'on faisait des cuirs célèbres, d'où cordouanier, cordonnier.

perles, ou à filer comme Sardanapalus. Qui ne s'adventure n'a cheval ny mule, ce dist Salomon. — Qui trop, dist Echepron, s'adventure — perd cheval et mule, respondit Malcon.

— Baste, dist Picrochole, passons oultre. Je ne crains que ces diables de legions de Grandgousier : ce pendant que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoient sus la queue, quel remede ? — Tres bon, dist Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous enverrez aux Mosocovites, vous mettra en camp pour un moment quatre cens cinquante mille combattans d'élite. O si vous m'y faites vostre lieutenant, je tuerois un pigne pour un mercier ! Je mors, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie. — Sus, sus, dist Picrochole, qu'on despesche tout, et qui m'aime me suive. »

L'affaire en effet n'alla pas toute seule, bien avant d'être en Mésopotamie et même d'avoir quitté la France, les légions de Grandgousier « donnèrent sur la queue » de l'armée de Picrochole. Il fut défait. Un moine, frère Jean des Entommeures, se signala par sa valeur et devint l'ami de Grandgousier et de Gargantua qui pour lui firent bâtir la fameuse abbaye de Thélème où n'entraient :

............hypocrites, bigots,
Vieux matagots, marmiteux borsouflés
Haires, cagots, cafars empantouflés.

COMMENT ESTOIENT REIGLÉS LES THÉLÉMITES A LEUR MANIÈRE DE VIVRE

Toute leur vie estoit employée, non par lois, statuts ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le désir leur venoit. Nul ne les éveilloit, nul ne les forçoit ny à boire, ny à manger, ni à faire chose aultre quelconque. Ainsi l'avoit estably Gargantua. En leur reigne n'estoit que ceste clause :

FAIS CE QUE VOUDRAS,

parce que gens liberes, bien nés, bien instruicts, conversans en compaignies honnestes, ont par nature un instinct

et aiguillon qui tousjours les pousse à faicts vertueux, et retire de vice : lequel ilz nommoient honneur. Iceux, quand par vile subjection et contraincte sont deprimés et asservis, detournent la noble affection par laquelle à vertu franchement tendoient, à deposer et enfraindre ce joug de servitude. Car nous entreprenons tousjours choses defendues, et convoitons ce que nous est denié.

Par ceste liberté, entrèrent en louable émulation de faire tous ce qu'à un seul voyoient plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disoit : « Beuvons », tous beuvoient. Si disoit : « Jouons », tous jouoient. Si disoit : « Allons à l'esbat aux champs », tous y alloient. Si c'estoit pour voller où chasser, les dames, montées sus belles haquenées, avec leur palefroy guerrier, sus le poing mignonnement engantelé portoient chascune ou un esparvier, ou un laneret, ou un esmerillon ; les hommes portoient les aultres oiseaux.

Tant noblement estoient apprins qu'il n'estoit entre eux celuy ny celle qui ne sceust lire, escrire, chanter, jouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq à six langages, et en iceux composer, tant en carme qu'en oraison solue. Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant gallans, tant dextres à pied et à cheval, plus verds, mieulx remuans, mieulx manians tous bastons, que là estoient. Jamais ne furent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à l'aguille, à tout acte muliebre honneste et libre, que là estoient. Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aucun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parens, ou pour aultre cause, voulut issir hors, avec soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son devot ; et estoient ensemble mariés. Et, si bien avoient vescu à Theleme en devotion et amitié, encore mieulx la continuoient ils en mariaige ; d'autant s'entre-aimoient ils à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs noces.

LIVRE II — PANTAGRUEL

La noble Badebec, femme de Gargantua, mourut en donnant le jour à Pantagruel.

DU DUEIL QUE MENA GARGANTUA DE LA MORT DE SA FEMME BADEBEC

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien esbahy et perplex? Ce fut Gargantua son père: car, voyant d'un coste sa femme Badebec morte, et de l'aultre son fils Pantagruel né, tant beau et grand, il ne sçavoit que dire ny que faire. Et le double qui troubloit son entendement estoit assavoir s'il devoit pleurer pour le dueil de sa femme, ou rire pour la joie de son fils. D'un costé et d'aultre, il avoit arguments sophistiques qui le suffoquoient, car il les faisoit tres bien *in modo et figura*, mais il ne les pouvoit résoudre. Et, par ce moyen, demeuroit empestré comme la souris empeignée, ou un milan prins au lacet.

« Pleureray je? disoit-il; ouy, car, pourquoy? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela qui fust au monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle: ce m'est une perte inestimable! O mon Dieu, que t'avois je faict pour ainsi me punir? Que ne m'envoyas tu la mort à moy premier qu'à elle? car vivre sans elle ne m'est que languir. Ha, Badebec, ma mignonne, m'amie, mon petit con (toutesfois elle en avait bien trois arpens et deux sexterées), ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verray. Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mere, ta douce nourrice, ta dame très aimée. Ha, fausse mort, tant tu m'es malivole, tant tu m'es oultrageuse, de me tollir (1) celle à laquelle immortalité appartenoit de droit. »

Et, ce disant, pleuroit comme une vache, mais tout soudain, rioit comme un veau, quand Pantagruel luy venoit en memoire. « Ho, mon petit fils, disoit-il, mon coillon, mon

---

(1) Enlever.

peton, que tu es joly! Et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joly. Ho, ho, ho, ho, que je suis aise! beuvons ho! laissons toute melancholie; apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume ceste chandelle, ferme ceste porte, taille ces soupes, envoye ces pauvres, baille leur ce qu'ils demandent; tiens ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieulx festoyer les commères. »

Ce disant, ouyt la letanie et les mementos des pretres qui portoient sa femme en terre; dont laissa son propos, et tout soubdain fut ravi ailleurs, disant: « Seigneur Dieu, faut il que je me contriste encore? Cela me fasche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux; je pourray prendre quelque fievre: me voy là affolé. Foy de gentilhomme, il vault mieulx pleurer moins, et boire davantaige. Ma femme est morte, et bien, par Dieu (*da jurandi*), je ne la resusciteray pas par mes pleurs: elle est en paradis pour le moins, si mieux n'est: elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos miseres et calamités. Autant nous en pend à l'œil. Dieu gard le demourant! Il me fault penser d'en trouver une aultre.

« Mais voicy que vous ferez, dist il aux sages femmes (où sont elles? Bonnes gens, je ne vous peux voir): allez à l'enterrement d'elle, et ce pendant je berceray icy mon fils, car je me sens bien fort alteré, et serois en danger de tomber malade ;mais beuvez quelque bon traict devant: car vous vous en trouverez bien, et m'en croyez sus mon honneur. » A quoy obtemperans, allerent à l'enterrement et funerailles, et le pauvre Gargantua demeura à l'hostel. Et ce pendant fit l'epitaphe pour estre engravé en la manière que s'ensuit:

Elle en mourut, la noble Badebec,
Du mal d'enfant, qui tant me sembloit nice:
Car elle avoit visaige de rebec (1),
Corps d'Espagnole, et ventre de Souisse.

(1) On gravait des figures sur les violons de ce nom.

Priez à Dieu qu'à elle soit propice,
Luy pardonnant, s'en riens oultrepassa
Cy gist son corps, lequel vesquit sans vice,
Et mourut l'an et jour que trespassa.

Pantagruel, venu à Paris pour y étudier, fit connaissance de Panurge « lequel il aima toute sa vie ».

Avant de lire les mœurs et conditions de ce dernier, écoutons en tout bien tout honneur une histoire rabelaisienne fortement épicée.

LE LION, LE RENARD ET LA VIEILLE

« Au temps que les betes parloient (il n'y a pas trois jours) un pauvre lyon, par la foret de Bievre se promenant et disant ses menus suffrages, passa par dessous un arbre, auquel estoit monté un villain charbonnier pour abatre du bois. Lequel, voyant le lyon, luy jetta sa cognée, et le blessa enormement en une cuisse. Dont le lyon, cloppant tant courut et tracassa par la forest, pour trouver aide, qu'il rencontra un charpentier lequel volontiers regarda sa playe, la nettoya le mieulx qu'il put, et l'emplit de mousse, luy disant qu'il esmouchast bien sa playe, que les mousches n'y fissent ordure, attendant qu'il iroit chercher de l'herbe au charpentier. Ainsi le lyon, guery, se pourmenoit par la foret, à quelle heure une vieille sempiterneuse ebuschetoit, et amassoit du bois par ladicte foret; laquelle, voyant le lyon venir, tomba de peur à la renverse en telle façon que le vent luy renversa sa robe, cotte et chemise, jusques au dessus des espaules. Ce que voyant, le lyon accourut de pitié, voir si elle s'estoit faict aucun mal, et, considerant son comment a nom, dist: « O pau-
« vre femme, qui t'a ainsi blessée? » et, ce disant, apperceut un renard, lequel il appella, disant: « Compere re-
« nard, hau cza, cza, et pour cause. »

« Quand le renard fut venu, il luy dist: « Compere,
« mon amy, l'on a blessé ceste bonne femme icy entre les
« jambes bien villainement, et y a solution de continuité
« manifeste; regarde que la playe est grande, depuis le

« cul jusques au nombril; mesure quatre, mais bien cinq « empans et demy. C'est un coup de cognée; je me doubte « que la playe soit vieille. Pourtant, afin que les mous« ches n'y prennent, esmouche la bien fort, je t'en prie, « et dedans et dehors: tu as bonne queue et longue; es« mouche, mon amy, esmouche, je t'en supplie, et cepen« dant je vais querir de la mousse pour y mettre. Car « ainsi nous fault il secourir et aider l'un l'aultre, Dieu « le commande. Esmouche fort, ainsi, mon amy, esmouche « bien: car ceste playe veult estre esmouchée souvent, « aultrement la personne ne peut estre à son aise. Or « esmouche bien, mon petit compere, esmouche; Dieu t'a « bien pourveu de queue, tu l'as grande et grosse à l'ad« venant, esmouche fort, et ne t'ennuye point. Un bon « esmoucheteur qui, en esmouchetant continuellement, es« mouche de son mouschet, par mousches jamais esmouché « ne sera. Esmouche,couillaud,esmouche, mon petit bedeau, « je n'arresteray guères. »

Puis va chercher force mousse, et quand il fut quelque peu loing, il s'escria, parlant au renard: « Esmouche bien « tousjours, compere, esmouche, et ne te fasche jamais de « bien esmoucher; par Dieu, mon petit compere, je te « feray estre à gages esmoucheteur de la reyne Marie ou « bien de don Pietro de Castille. Esmouche seulement, es« mouche, et rien de plus. » Le pauvre renard esmouchait fort bien et deçà et de là, et dedans et dehors; mais la fausse vieille vesnoit et vessoit puant comme cent diables. Le pauvre renard estoit bien mal à son aise, car il ne sçavoit de quel costé se virer pour évader le parfum des vesses de la vieille; et, ainsi qu'il se tournoit, il vit que au derriere estoit encores un aultre pertuis, non si grand que celuy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant et infect. Le lyon finablement retourne, portant de mousse plus que n'en tiendroient dix et huit balles, et commença en mettre dedans la playe, avec un baston qu'il apporta, et y en avoit ja bien mis seize balles et demie, et s'esbahyssoit: « Que diable! ceste playe est parfonde: « il y entreroit de mousse plus de deux charretées; et « bien... puis que Dieu le veut. » Et tousjours fourroit dedans; mais le renard l'advisa: « O compere lyon, mon

« amy, je te prie, ne mets icy toute la mousse, gardes en « quelque peu, car il y a encores icy dessous un aultre « petit pertuis, qui put comme cinq çens diables : j'en suis « empoisonné de l'odeur, tant il est punais. »

DES MŒURS ET CONDITIONS DE PANURGE

Panurge estoit de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit, et avoit le nez un peu aquilin, fait à manche de rasoir, et pour lors estoit de l'aage de trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard et subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps là

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

Toutesfois, il avoit soixante et trois manières d'en trouver tousjours à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict. Malfaisant, pipeur, beuveur, bateur de pavés, ribleur (1), s'il en estoit en Paris ;

Au demourant, le meilleur fils du monde.

Et toujours machinoit quelque chose contre les sergens et contre le guet.

A l'une fois, il assembloit trois ou quatre bons rustres, les faisoit boire comme templiers sur le soir ; aprés les menoit au dessous de Saincte Geneviefve, ou auprés du college de Navarre, et, à l'heure que le guet montoit par là (ce que il cognoissoit en mettant son espée sus le pavé, et l'oreille auprés, et lorsqu'il oyoit son espée bransler, c'estoit signe infaillible que le guet estoit prés), à l'heure donc, luy et ses compaignons prenoient un tombereau, et luy bailloient le bransle, le ruant de grande force contre la vallée, et ainsi mettoient tout le pauvre guet par terre,

(1) Coureur.

comme porcs, puis s'enfuyoient de l'aultre costé : car, en moins de deux jours, il sceut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris, comme son *Deus det.*

A l'aultre fois faisoit, en quelque belle place, par où ledict guet debvoit passer, une trainée de poudre de canon, et, à l'heure que passoit, mettoit le feu dedans, et puis prenoit son passe temps à voir la bonne grace qu'ils avoient en fuyant, pensans que le feu Sainct Antoine les tint aux jambes.

Et, au regard des pauvres maistres es ars et théologiens, il les persecutoit sur tous aultres. Quand il rencontroit quelqu'un d'entre eux par la rue, jamais ne failloit de leur faire quelque mal, maintenant leur mettant un estronc dedans leurs chaperons à bourlet, maintenant leur attachant de petites queues de renard ou des oreilles de lievres par derriere, ou quelque aultre mal.

Un jour, que l'on avoit assigné à tous les théologiens de se trouver en Sorbone pour grabeler (1) les articles de la foy, il fit une tartre bourdonnoise, composée de force de ails, de *galbanum*, de *assa fœtida*, de *castoreum*, d'estroncs tous chaux, et la destrempit en sanie de bosses chancreuses ; et, de fort bon matin, en gressa et oignit théologalement tout le treillis de Sorbone, en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et tous ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde, comme s'ils eussent escorché le renard, et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent ladres (2), dix et huit en furent pouacres (3), et plus de vingt et sept en eurent la verole ; mais il ne s'en soucioit mie.

Et portoit ordinairement un fouet sous sa robe, duquel il fouettoit sans remission les pages qu'il trouvoit portans du vin à leurs maistres, pour les avanger d'aller.

En son saye avoit plus de vingt et six petites bougettes et fasques (4), toujours pleines, l'une d'un petit d'eau de plomb, et d'un petit cousteau affilé comme une aiguille

---

(1) Examiner.
(2) Lépreux.
(3) Plein d'ulcères.
(4) Pochettes.

de peletier, dont il coupoit les bourses; l'aultre, de aigrest (1) qu'il jettoit aux yeulx de ceux qu'il trouvoit; l'aultre, de glaterons empennés (2) de petites plumes d'oisons, ou de chappons, qu'il jettoit sur les robes et bonnets des bonnes gens et souvent leur en faisoit de belles cornes, qu'ilz portoient par toute la ville, aucunes fois toute leur vie

En l'aultre, un tas de cornetz tous pleins de pulces et de poux, qu'il empruntoit des guenaux de Sainct Innocent, et les jettoit, avec belles petites cannes ou plumes dont on escrit, sur les collets des plus sucrées damoiselles qu'il trouvoit, et mesmement en l'eglise: car jamais ne se mettoit au cœur au haut, mais toujours demouroit en la nef entre les femmes, tant à la messe, à vespres, comme au sermon.

En l'autre, force provision de haims (3) et claveaux (4), dont il accouploit souvent les hommes et les femmes, en compaignies où ils estoient serrés, et mesmement celles qui portoient robes de tafetas armoisy; et, à l'heure qu'elles se vouloient departir, elles rompoient toutes leurs robes.

En l'aultre, un fouzil (5) garny d'esmorche, d'allumettes, de pierre à feu, et tout aultre appareil à ce requis.

En l'autre, deux ou troys mirouers ardens dont il faisoit enrager aucunes fois les hommes et les femmes, et leur faisoit perdre contenance à l'eglise: car il disoit qu'il n'y avoit qu'un antistrophe entre Femme Folle à la Messe et Femme Molle à la Fesse.

En l'aultre, avoit provision de fil et d'aiguilles, dont il faisoit mille petites diableries.

Une fois, à l'issue du palais, à la grand salle, lorsqu'un cordelier disoit la messe de Messieurs, il luy aida à soy habiller et revestir; mais en l'accoustrant, il luy cousit l'aulbe avec sa robe et chemise, et puis se retira quand Messieurs de la court vindrent s'asseoir pour ouir icelle

---

(1) Verjus...
(2) Grateron (plante, garni de).
(3) Hameçons.
(4) Clous recourbés.
(5) Briquet.

messe. Mais, quand ce fust l'*ite missa est*, que le pauvre frater voulut se desvestir son aulbe, il emporta ensemble et habit, et chemise, qui estoient bien cousuz ensemble; et se rebrassa jusques aux espaules, monstrant son callibistris à tout le monde, qui n'estoit pas petit sans doubte. Et le frater tousjours tiroit; mais tant plus se descouvroit il, jusques à ce qu'un de Messieurs de la court dist: « Et quoy, ce beau pere nous veult il icy faire l'offrande et baiser son cul? le feu Sainct Antoine le baise! » Dès lors fut ordonné que les pauvres beaux peres ne se despouilleroient plus devant le monde, mais en leur sacristie, mesmement (1) en presence des femmes: car ce leur seroit occasion du peché d'envie.

Et le monde demandoit pourquoy est ce que ces fratres avoient la couille si longue. Ledict Panurge solut tres bien le problesme, disant: « Ce qui fait les oreilles des asnes si grandes, c'est parce que leurs meres ne leur mettoient point de beguin en la teste: comme dit *D'Alliaco* en ses *Suppositions*. A pareille raison, ce qui fait la couille des pauvres beaux peres si longue, c'est qu'ilz ne portent point de chausses foncées, et leur pauvre membre s'estend en liberté à bride avallée, et leur va ainsi triballant sur les genoux, comme font les patenostres aux femmes. Mais la cause pourquoy ils l'avoient gros à l'equipolent, c'est qu'en ce triballement les humeurs du corps descendent audict membre: car, selon les légistes, agitation et motion continuelle est cause d'attraction.

Item, il avoit une aultre poche pleine de alun de plume, dont il jettoit dedans le dos des femmes qu'il voyoit les plus acrestées (2), et les faisoit despouiller devant tout le monde; les aultres danser comme jau (3) sus breze, ou bille sur tabour; les aultres courir les rues, et luy aprés couroit, et, à celles qui se despouilloient il mettoit sa cappe sur le dos, comme homme courtois et gracieux.

Item, en une aultre, il avoit une petite guedoufle (4) pleine de vieille huille, et, quand il trouvoit ou femme

(1) Particulièrement.
(2) Pimpantes.
(3) Coq.
(4) Bouteille.

ou homme qui eust quelque belle robe, il leur engraissoit et gastoit tous les plus beaux endroits, sous le semblant de les toucher et dire : « Voicy de bon drap, voicy bon satin, bon tafetas, madame ; Dieu vous doint ce que vostre noble cœur desire : vous avez robe neufve, nouvel amy ; Dieu vous y maintienne ! » Ce disant, leur mettoit la main sur le collet, ensemble le male tache y demouroit perpetuellement,

Si enormement engravée
En l'ame, en corps, et renommée,
Que le diable ne l'eust ostée.

Puis à la fin leur disoit : « Madame, donnez vous garde de tomber, car il y a icy un grand et salle trou devant vous. »

En une aultre, il avoit tout plein de euphorbe pulverisé bien subtilement, et là dedans mettoit un mouschenez beau et bien ouvré, qu'il avoit desrobé à la belle lingere du Palais, en luy ostant un poul dessus son sein, lequel toustesfois il y avoit mis. Et, quand il se trouvoit en compaignie de quelques bonnes dames, il leur mettoit sus le propos de lingerie, et leur mettoit la main au sein, demandant : « Et cet ouvrage, est il de Flandres, ou de Haynault ? » Et puis tiroit son mouschenez, disant : « Tenez, tenez, voyez en cy de l'ouvraige ; elle est de Foutignan ou de Foutarabie. » Et le secouoit bien fort à leurs nez, et les fesoit esternuer quatre heures sans repos. Cependant il petoit comme un roussin, et les femmes se rioient, luy disans : « Comment, vous petez, Panurge ? — Non fais, disoit-il, madame ; mais je accorde au contrepoint de la musique que vous sonnez du nez. »

En l'aultre, un daviet (1), un pellican (2), un crochet, et quelques aultres ferremens, dont il n'y avoit porte ny coffre qu'il ne crochetast.

En l'aultre, tout plein de petits gobelets, dont il jouoit fort artificiellement : car il avoit les doigts faicts à la main comme Minerve, ou Arachné, et avoit aultrefois crié

(1) Pince.
(2) Instrument de dentiste

le theriacle. Et quand il changeoit un teston ou quelque aultre piece, le changeur eust esté plus fin que maistre Mouche si Panurge n'eust faict esvanouir à chascune fois cinq ou six grands blancs, visiblement, appertement, manifestement, sans faire lesion ne blessure aucune, dont le changeur n'en eust senty que le vent.

COMMENT PANTAGRUEL PARTIT DE PARIS, OYANT NOUVELLES QUE LES DIPSODES ENVAHISSOIENT LE PAYS DES AMAUROTES, ET LA CAUSE POURQUOY LES LIEUES SONT TANT PETITES EN FRANCE

Peu de temps aprés, Pantagruel ouit nouvelles que son pere Gargantua avoit esté translaté au pays des Phées par Morgue, comme fut jadis Ogier et Artus; ensemble que, le bruit de sa translation entendu, les Dipsodes estoient issuz de leurs limites, et avoient gasté un grand pays de l'Utopie, et tenoient pour lors la grande ville des Amaurotes assiégée. Dont partit de Paris sans dire à Dieu à nully, car l'affaire requeroit diligence, et vint à Rouen.

Or, en cheminant, voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop, au regard des aultres pays, en demanda la cause et raison à Panurge, lequel luy dist une histoire que met *Marotus* du Lac, *monachus*, es gestes des roys de Canarre, disant que :

« D'ancienneté, les pays n'estoient distincts par lieues, miliaires, stades, ny parasanges, jusques à ce que le roy Pharamond les distingua, ce qui fut faict en la maniere que s'ensuit : car il print dedans Paris cent beaux jeunes et gallans compaignons bien deliberés, et cent belles garses picardes, et les fit bien traicter, et bien panser par huit jours, puis les appella ; et à chascun bailla sa garse, avec force argent pour les despens, leur faisant commandement qu'ils allassent en divers lieux par cy et par là. Et, à tous les passaiges qu'ils biscoteroient leurs garses, qu'ils missent une pierre, et ce seroit une lieue. Ainsi les compaignons joyeusement partirent, et, pour ce qu'ilz estoient frais et de sejour, ilz fanfreluchoient à chasque bout de

champ, et voylà pourquoy les lieues de France sont tant petites.

« Mais quand ilz eurent long chemin parfaict, et estoient ja las comme pauvres diables, et n'y avoit plus d'olif en ly caleil (1), ils ne belinoient si souvent, et se contentoient bien (j'entends quant aux hommes) de quelque meschante et paillarde fois le jour. Et voylà qui faict les lieues de Bretaigne, des Lanes (2), d'Allemaigne, et aultres pays plus esloignés, si grandes. Les aultres mettent d'aultres raisons; mais celle là me semble la meilleure.

A quoy consentit voluntiers Pantagruel.

Partans de Rouen, arriverent à Hommefleur, où se mirent sur mer Pantagruel, Panurge, Epistemon, Eusthenes, et Carpalim.

Pantagruel eut aisément raison de ses ennemis les géants. Ceci fut cause d'une singulière aventure qui arriva à Epistemon.

COMMENT EPISTEMON, QUI AVOIT LA COUPPE TESTÉE (3), FUT GUERY HABILEMENT PAR PANURGE ET DES NOUVELLES DES DIABLES ET DES DAMNÉS

Ceste desconfite gigantale parachevée, Pantagruel se retira au lieu des flaccons, et appela Panurge et les aultres, lesquelz se rendirent à luy sains et saulves, excepté Eusthenes, lequel un des géans avoit egraphigné quelque peu au visaige, ainsi qu'il l'esgorgetoit, et Epistemon, qui ne comparoit point. Dont Pantagruel fut si dolent qu'il se voulut tuer soy mesmes, mais Panurge luy dist: « Dea, seigneur, attendez un peu, et nous le chercherons entre les morts, et voirons la vérité du tout. »

Ainsi donc comme ils cherchoient, ils le trouverent tout roide mort, et sa teste entre ses bras toute sanglante. Lors Eusthenes s'écria: « Ha! male mort, nous as tu tollu le plus parfaict des hommes! » A laquelle voix se leva Pantagruel, au plus grand dueil qu'on vit jamais au monde.

---

(1) D'huile dans la lampe.
(2) Landes.
(3) La tête coupée.

Mais Panurge dist : « Enfans, ne pleurez goutte, il est encores tout chault, je vous le gueriray aussi sain qu'il fut jamais. »

Ce disant print la teste, et la tint sur sa braguette chauldement, afin qu'elle ne print vent. Eusthenes et Carpalim porterent le corps au lieu où ils avoient banqueté, non par espoir que jamais guerit, mais afin que Pantagruel le vist. Toutesfois, Panurge les reconfortoit, disant : « Si je ne le guerys, je veulx perdre la teste (qui est le gage d'un fol) ; laissez ces pleurs et me aidez. Adonc, nettoya tres bien de beau vin blanc le col, et puis la teste, et y synapisa de pouldre de diamerdis, qu'il portoit tousjours en une de ses fasques (1) ; aprés les oignit de je ne sçay quel oignement : et les ajusta justement vene contre vene, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, afin qu'il ne fust torty colly, car telles gens il haissoit de mort. Ce faict, luy fit à l'entour quinze ou seize points d'aguille, afin qu'elle ne tombast de rechief ; puis mit à l'entour un peu d'un unguent qu'il appeloit resuscitatif.

Soudain Epistemon commença respirer, puis ouvrir les yeulx, puis baisler, puis esternuer, puis fit un gros pet de mesnage. Dont dist Panurge : « A ceste heure il est guery asseurement. » Et luy bailla à boire un verre d'un grand villain vin blanc, avec une roustie sucrée. En ceste façon fut Epistemon guery habilement, excepté qu'il fut enroué plus de trois semaines, et eut une toux seiche, dont il ne peult onques guerir, sinon à force de boire.

Et là commença à parler, disant qu'il avoit veu les diables, avoit parlé à Lucifer familierement, et fait grand chere en enfer, et par les champs Elysées. Et asseuroit devant tous que les diables estoient bons compaignons. Au regard des damnés, il dist qu'il estoit bien marry de ce que Panurge l'avoit si tost revocqué en vie : « Car je prenois, dist-il, un singulier passetemps à les voir. — Comment ? dist Pantagruel. — L'on ne les traicte, dist Epistemon, si mal que vous penseriez : mais leur estat est changé en estrange façon. Car je vis Alexandre le Grand qui repetassoit de vieilles chausses, et ainsi gaignoit sa pauvre vie.

(1) Pochettes.

Xerces crioit la moustarde.
Romulus estoit saunier (1).
Numa, cloutier.
Tarquin, tacquin.
Piso, paisant.
Sylla, riveran (2).
Cyre estoit vacher.
Themistocles, verrier.
Epaminondas, myraillier (3).
Brute et Cassie, agrimenteurs (4).
Demosthenes, vigneron.
Ciceron, atizefeu.
Fabie, enfileur de patenostres.
Artaxerces, cordier.
Enéas, meunier.
Achilles, teigneux.
Agamemnon, lichecasse (5).
Ulysses, fauscheur.
Nestor, harpailleur (6).
Darie, cureur de retraictz.
Ancus Martius, gallefretier (7).
Camillus, gallocher.
Marcellus, esgousseur de febves.
Drusus, trinquamelle (8).
Scipion Africain crioit la lye en un sabot.
Asdrubal estoit lanternier.
Hannibal, cocquassier (9).
Priam vendoit les vieux drapeaulx.
Lancelot du Lac estoit escorcheur de chevaux mors.

« Tous les chevaliers de la Table Ronde estoient pauvres gaignedeniers, tirans la rame pour passer les rivieres de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron et Lethé, quand mes-

(1) Marchand de sel.
(2) Batelier.
(3) Miroitier.
(4) Arpenteur.
(5) Marmiton.
(6) Voleur.
(7) Goudronneur.
(8) Fanfaron.
(9) Cuisinier.

sieurs les diables se veulent esbattre sur l'eau, comme sont les bastelieres de Lyon et gondoliers de Venise. Mais, pour chascune passade, ilz n'en ont qu'une nazarde, et, sus le soir, quelque morceau de pain chaumeny (1).

« Les douxe pers de France sont là et ne font rien que je aye veu, mais ilz gaignent leur vie à endurer force plameuses, chinquenaudes, alouettes et grans coups de poing sur les dents.

Trajan estoit pecheur de grenoilles.
Antonin, lacquais.
Commode, gayetier (2).
Pertinax, eschalleur de noix.
Luculle, grillotier (3).
Justinian, bimbelotier.
Hector estoit fripesaulce.
Paris estoit pauvre loqueteux.
Achilles, boteleur de foin.
Cambyses, mulletier.
Artaxes, escumeur de potz.

Neron estoit vielleux, et Fiérabras, son varlet; mais il luy faisoit mille maulx, et luy faisoit manger le pain bis, et boire vin poulsé; et luy mangeoit et beuvoit du meilleur.

Jules Cesar et Pompée estoient goudronneurs de navires.

Valentin et Orson servoient aux estuves d'enfer, et estoient racletoretz (4).

Giglan et Gauvain estoient pauvres porchiers.
Geoffroy à la grand dent estoit allumetier.
Godefroy de Billon, dominotier.
Baudoin estoit manillier.
Don Pietro de Castille, porteur de rogatons.
Morgant, brasseur de bière.
Huon de Bordeaux estoit relieux de tonneaulx.
Pyrrhus, souillart de cuisine (5).

(1) Moisi.
(2) Ouvrier en jais.
(3) Rôtisseur.
(4) Masseurs.
(5) Laveur de vaisselle.

Antioche estoit ramonneur de cheminées.
Romule estoit rataconneur de bobelins.
Octavian, ratisseur de papier.
Nerva, houssepaillier (1).
Le pape Jules, crieur de petits patés; mais il ne portoit plus sa grande et bougrisque barbe.
Jean de Paris estoit gresseur de bottes.
Artus de Bretaigne, degresseur de bonnets.
Perceforest porteur de côtrets.
Boniface pape huitiesme estoit escumeur de marmites.
Nicolas pape tiers estoit papetier.
Le pape Alexandre estoit preneur de ratz.
Le pape Sixte, gresseur de verole

— Comment! dist Pantagruel, y a il des verolés de par de là?

— Certes, dist Epistemon, je n'en vis onques tant; il y en a plus de cent millions. Car croyez que ceux qui n'ont eu la verole en ce monde cy l'ont en l'autre.

— Cor Dieu, dist Panurge, j'en suis donc quitte. Car je y ai esté jusques au trou de Gilbathar, et remply les bondes de Hercules, et ay abatu des plus mures!

Ogier le Dannois estoit fourbisseur de harnois.
Le roy Tigranes estoit recouvreur.
Galien Restaure, preneur de taulpes.
Les quatre filz Aymon, arracheurs de dents.
Le pape Calixte estoit barbier de maujoinct.
Le pape Urbain, croquelardon.
Melusine estoit souillarde de cuisine.
Matabrune, lavandiere de buées
Cléopatra, revenderesse d'oignons.
Helene, courratiere de chambrieres (2).
Semiramis, espouilleresse de belistres.
Dido vendoit des mousserons.
Penthasilée estoit cressoniere.
Lucresse, hospitaliere.

(1) Marmiton.
(2) Revendeuse.

Hortensia, filandiere.
Livie, racleresse de verdet.

« En ceste façon, ceux qui avoient esté gros seigneurs en ce monde icy, gaignoient leur pauvre meschante et paillarde vie là bas. Au contraire, les philosophes, et ceux qui avoient esté indigens en ce monde, de par de là estoient gros seigneurs en leur tour. Je vis Diogenes qui se prelassoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre, et un sceptre en sa dextre; et faisoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien repetassé ses chausses, et le payoit en grands coups de baston. Je vis Epictete vestu galantement à la françoise, sous une belle ramée, avec force damoiselles, se rigollant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grand chere, et auprés de luy force escus au soleil. Au dessus de la treille estoient pour sa devise ces vers escrits :

Saulter, danser, faire les tours,
Et boire vin blanc et vermeil :
Et ne faire rien tous les jours
Que compter escus au soleil.

« Lors qu'il me vit, il me invita à boire avec luy courtoisement, ce que je fis voluntiers, et choppinasmes théologalement. Cependant vint Cyrus luy demander un denier en l'honneur de Mercure, pour acheter un peu d'oignons pour son souper. « Rien, rien, dist Epictete, je ne « donne point deniers. Tiens, marault, voylà un escu, sois « homme de bien. » Cyrus fut bien aise d'avoir rencontré tel butin. Mais les aultres coquins de rois qui sont là bas, comme Alexandre, Darie, et aultres, le desroberent la nuyt. Je vis Pathelin, thesorier de Rhadamanthe, qui marchandoit des petits pastés que crioit le pape Jules, et luy demanda combien la douzaine : « Trois blancs, dist le pape. — Mais, dist Pathelin, trois coups de barre ! Baille icy, villain, baille, et en va querir d'aultres. » Et le pauvre pape s'en alloit pleurant; quand il fut devant son maistre patissier, luy dist qu'on luy avoit osté ses pastés. Adonc

le patissier luy bailla l'anguillade (1), si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuses (2).

« Je vis maistre Jehan le Maire, qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres rois et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds ; et, en faisant du grobis (3), leur donnoit sa benediction, disant : « Gaignez les pardons, co-« quins, gaignez, ilz sont à bon marché. Je vous absous « de pain et de soupe, et vous dispense de ne valoir ja-« mais rien. » Et appella Caillette et Triboulet, disant : « Messieurs les cardinaux, depeschez leurs bulles, à chas-« cun un coup de pau sus les reins. » Ce que fut faict incontinent.

(1) Fouetter avec des lanières.
(2) On a voulu voir là une satire de la vente des indulgences.
(3) L'important.

LE TIERS LIVRE

Tout le Tiers Livre, un des meilleurs de Rabelais, roule sur cette importante question: à savoir si Panurge se doit marier ou non et s'il sera exposé un jour à souffrir quant à la conduite de sa femme.

COMMENT PANURGE SE CONSEILLE A PANTAGRUEL POUR SAVOIR S'IL SE DOIT MARIER

Pantagruel rien ne replicquant, continua Panurge, et dist avec un profond souspir : « Seigneur, vous avez ma deliberation entendue, qui est me marier, si, de malencontre, n'estoient tous les trous fermés, clous et bouclés : je vous supplie, par l'amour que si long temps m'avez porté, dictes m'en vostre advis.

— Puis, respondit Pantagruel qu'une fois en avez jetté le dez, et ainsi l'avez decreté et prins en ferme deliberation, plus parler n'en fault; reste seulement la mettre à execution. — Voire (1) mais, dist Panurge, je ne la voudrois exécuter sans vostre conseil et bon advis. — J'en suis, respondit Pantagruel, d'advis et le vous conseille.

— Mais, dist Panurge, si vous cognaissiez que mon meilleur fut, tel que je puis demeurer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aimerois mieulx ne me marier poinct. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel. — Voire mais, dist Panurge, voudriez vous qu'ainsi seulet je demeurasse toute ma vie, sans compaignie conjugale? Vous sçavez qu'il est escrit : *Vœ soli!* L'homme seul n'a jamais tel soulas (2) qu'on voit entre gens mariés. — Mariez vous donc, de par Dieu, respondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, ma femme me faisoit coqu, comme vous sçavez qu'il en est grande année, ce seroit assez pour me faire trespasser hors les gonds de patience. J'aime bien les coqus, et me semblent gens de bien et les hante voluntiers ; mais, pour mourir, je ne le voudrois estre.

(1) Vraiment.
(2) Contentement.

C'est un poinct qui trop me poingt. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel, car la sentence de Seneque est veritable hors toute exception : Ce qu'à aultruy tu auras faict, sois certain qu'aultruy te fera. — Dictes vous, demanda Panurge, cela sans exception ? — Sans exception, il le dit, respondit Pantagruel. — Ho ho, dist Panurge de par le petit diable, il entend en ce monde ou en l'aultre.

« Voire mais, puisque de femme ne me veux passer en plus qu'un aveugle de baston (car il fault que le virolet trotte, aultrement vivre ne sçaurois), n'est ce le mieulx que je m'associe quelque honneste et preude femme, qu'ainsi changer de jour en jour, avec continuel danger de quelque coup de baston, ou de la vérole pour le pire ? Car femme de bien onques ne me fut rien, et n'en desplaize à leurs mariz. — Mariez vous donc, de par Dieu, respondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, Dieu le vouloit, et advint que j'espousasse quelque femme de bien, et elle me battit, je serois plus que tiercelet de Job (1) si je n'enrageois pas tout vif. Car l'on m'a dict que ces tant femmes de bien ont communement mauvaise teste : aussi ont elles bon vinaigre en leur menage. Je l'aurois encore pire, et luy battrois tant et trestant sa petite oye (ce sont bras, jambes, teste, poulmon, foye et ratelle), tant luy deschiqueterois ses habillements à bastons rompus, que le grand diole (2) en attendroit l'ame damnée à la porte. De ces tabus je me passerois bien pour ceste année, et content serois n'y entrer poinct. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel.

— Voire, mais, dist Panurge, estant en estat tel que je suis, quitte, et non marié. Notez que je dis quitte, en la male heure. Car, estant fort endeté, mes crediteurs ne seroient que trop soigneux de ma paternité. Mais, quitte et non marié, je n'ay personne qui tant de moy se souciast, et amour tel me portast qu'on dit estre amour conjugal. Et, si par cas tombois en maladie, traicté ne serois qu'au rebours. Le sage dit : Là où n'est femme, j'entends mere de familles et en mariage legitime, le malade est en grand

(1) Plus que parfaite créature.
(2) Diable.

estrif (1). J'en ay veu claire experience en papes, legats, cardinaux, evesques, abbés, prieurs, prestres et moines. Or là jamais ne m'auriez. — Mariez vous donc, de par Dieu, respondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, estant malade et impotent au devoir de mariage, ma femme, impatiente de ma langueur, à aultruy s'abandonnoit, et non seulement ne me secourust au besoing, mais aussi se mocquast de ma calamité, et (que pis est) me derobast, comme j'ay veu souvent advenir, ce seroit pour m'achever de peindre et courir les champs en pourpoinct. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel.

— Voire mais, dist Panurge, je n'aurois jamais aultrement filz ne filles legitimes, auxquels j'eusse espoir mon nom et armes perpetuer ; esquelz je puisse laisser mes heritages et acquestz (j'en feray de beaux un de ces matins, n'en doubtez, et d'abondant seray grand retireur de rentes) ; avec lesquelz je me puisse esbaudir, quand d'ailleurs serois meshaigné (2), comme je voy journellement votre tant benin et debonnaire pere faire avec vous, et font tous gens de bien en leur serail et privé. Car quitte estant, marié non estant, estant par accident fasché, au lieu de me consoler, advis m'est que de mon mal riez. — Mariez vous donc, de par Dieu, » respondit Pantagruel.

SŒUR FESSUE

Ne pouvant tirer une réponse de Pantagruel, dont les conseils « ressemblent à la chanson du Ricochet », Panurge, perplexe, se décide à explorer le destin « par sorts virgilianes », c'est-à-dire en raisonnant sur des vers de Virgile pris au hasard, puis par songes.

La sibylle de Panzourt, interrogée, n'ayant pas elle non plus donné de réponse suffisante, Panurge va consulter un muet de naissance.

Nous détachons de ce chapitre le petit conte rabelaisien de sœur Fessue.

(1) Peine.
(2) Affligé.

« Vous sçavez comment, à Brignoles, quand la nonnain sœur Fessue fut par le jeune briffaut dam Royddimet engroissée, et, la groisse (1) conue, appellée par l'abbesse en chapitre, et arguée (2) de inceste, elle s'excusoit, allegant que ce n'avoit esté de son consentement, ce avoit esté par violence, et par la force du frer Royddimet. L'abbesse repliquant, et disant : « Meschante, c'etoit au dortoir, pour-« quoy ne criois tu à la force ? Nous eussions couru à ton « aide. » Respondit qu'elle n'osoit crier au dortoir, pour ce qu'au dortoir y a silence sempiternelle. « Mais, dist « l'abbesse, meschante que tu es, pourquoy ne faisois tu « signe à tes voisines de chambre ? — Je, respondit la Fes-« sue, leurs faisois signes du cul tant que pouvois, mais « personne ne me secourut. — Mais, demanda l'abbesse, « meschante, pourquoy incontinent ne me le vins tu dire, « et l'accuser regulièrement ? Ainsi eusse je faict, si le cas « me fut advenu, pour demonstrer mon innocence. — « Pource, respondit la Fessue, que, craignant demeurer en « peché et estat de damnation, de peur que ne fusse de « mort soudaine prevenue, je me confessay à luy, avant « qu'il ne departist de la chambre ; et il me bailla en peni-« tence de non le dire ne déceler à personne. Trop énorme « eust esté le peché, révéler sa confession, et trop detes-« table davant Dieu et les anges. Par adventure, eust ce « esté cause que le feu du ciel eust ars (3) toute l'abbaye, « et toutes fussions tombées en abisme avec Dathan et « Abiron. »

COMMENT PANURGE PREND CONSEIL D'UN VIEIL POETE FRANÇOIS NOMMÉ RAMINAGROBIS

Sur l'heure fut par eux chemin pris, et, arrivans au logis poëticque, trouverent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte, et regard lumineux.

Panurge, le saluant, luy mit au doigt medical de la main gauche, en pur don, un anneau d'or, en la palle duquel

(1) Grossesse.
(2) Accusée.
(3) Brûlé.

estoit un saphyr oriental, beau et ample; puis, à l'imitation de Socrates, luy offrit un beau coq blanc, lequel, incontinent posé sur son lict, la teste elevée, en grande alaigresse, secoua son pennaige, puis chanta en bien hault ton. Cela faict, Panurge le requist courtoisement dire et exposer son jugement sus le doubte du mariage prétendu.

Le bon vieillard commanda luy estre apporté ancre, plume et papier. Le tout fut promptement livré. Adonc escrivit ce que s'ensuit :

Prenez la, ne la prenez pas.
Si vous la prenez, c'est bien faict.
Si ne la prenez en effect,
Ce sera œuvre par compas
Galloppez, mais allez le pas.
Recullez, entrez y de faict.
Prenez la, ne...
Jeunez, prenez double repas,
Defaictes ce qu'estoit refaict.
Refaictes ce qu'estoit defaict.
Souhaitez luy vie et trespas.
Prenez la, ne...

Puis leurs bailla en main, et leurs dist : « Allez, enfans, en la garde du grand Dieu des cieulx, et plus de cestuy affaire ne d'aultre que soit ne m'inquietez. J'ay, ce jourd'huy, qui est le dernier et de mai et de moy, hors ma maison, à grande fatigue et difficulté, chassé un tas de villaines, immondes et pestilentes bestes, noires guarres (1), fauves, blanches, cendrées, grivolées (2), lesquelles laisser ne me vouloient à mon aise mourir, et, par fraudulentes poinctures (3), gruppemens (4) harpiacques, importunités frélonnicques, toutes forgées en l'officine de ne sçay quelle insatiabilité, me evoquoient (5) du doux pensement onquel je acquiesçois (6), contemplant, voyant et

(1) Bizarre.
(2) Tacheté.
(3) Piqûre.
(4) Chercher à happer.
(5) Détourner.
(6) S'abandonner.

ja touchant et goustant le bien et felicité que le bon Dieu a preparé à ses fideles et eslus, en l'aultre vie et estat d'immortalité.

« Declinez de leur voye, ne soyez à elles semblables, plus ne me molestez, et me laissez en silence, je vous supplie. »

COMMENT PANURGE PATROCINE A L'ORDRE DES FRATRES MENDIANS

Issant de la chambre de Raminagrobis, Panurge comme tout effrayé dist : « Je croy, par la vertu Dieu, qu'il est heretique, ou je me donne au diable. Il mesdit des bons peres mendians cordeliers et jacobins, qui sont les deux hemispheres de la christienté, et par la gyrognomonyque circumbilivagination desquelz, comme par deux filopendules coelivages, tout l'autonomatic matagrabolisme de l'Eglise romaine, quand elle se sent emburelucoquée d'aucun baragouinage d'erreur ou d'heresie, homocentricalement se tremousse (1). Mais que par tous les diables luy ont faict les pauvres diables de capussins, et minimes ? Ne sont-ils assez meshaignés (2), les pauvres diables ? Ne sont-assez enfumés et perfumés de misere et de calamité, les pauvres haires, extraicts de ichthyophagie (3). Est il, frere Jean, par ta foy, en estat de salvation ? Il s'en va, par Dieu, damné comme une serpe à trente mille hottées de diables. Mesdire de ces bons et vaillans pilliers d'église ! Appelez vous cela fureur poëtique ? Je ne m'en peux contenter : il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suis fort scandalisé. — Je, dist frere Jean, ne m'en soucie d'un bouton. Ils mesdisent de tout le monde ; si tout le monde mesdit d'eux, je n'y pretends aucun interest. Voyons ce qu'il a escrit. »

Panurge lut attentivement l'escriture du bon vieillard,

---

(1) Voici l'explication de cette phrase d'après Moland : Par le circulaire tournoiement desquels, comme par deux contrepoids célestes, tout l'allégorique mécanisme de l'église romaine, quand elle se sent tourmentée d'aucun malaise d'erreur ou d'hérésie, se trémousse autour du même centre. »

(2) Importunés.

(3) Extraits de la contrée des mangeurs de poisson.

puis leur dist: « Il resve, le pauvre beuveur. Je l'excuse toutesfois. Je croy qu'il est prés de sa fin. Allons faire son epitaphe. Par la response qu'il nous donne, je suis aussi sage que onques puis ne fourneasmes nous (1). Escoute ça, Epistemon, mon bedon. Ne l'estimes tu pas bien resolu en ses responses? Il est, par Dieu, sophiste argut, ergoté et naïf. Je gaige qu'il est marrabais (2). Ventre boeuf, comment il se donne garde de mesprendre en ses paroles ! Il ne respond que par disjonctives.

« Il ne peut ne dire vray. Car à la verité d'icelles suffit l'une partie estre vraye. O quel patelineux ! Sainct Iago de Bressuire, en est il encores de l'eraige? (3). — Ainsi, respondit Epistemon, protestoit Tiresias, le grand vaticinateur, au commencement de toutes ses divinations, disant apertement à ceux qui de luy prenoient advis: Ce que je diray adviendra ou n'adviendra poinct. Et est le style des prudens pronosticqueurs. — Toutesfois, dist Panurge, Juno luy creva les deux yeulx. — Voire, respondit Epistemon, par despit de ce qu'il avoit mieux sententié qu'elle sus le doubte proposé par Jupiter.

— Mais, dist Panurge, quel diable possede ce maistre Raminagrobis, qui, ainsi, sans propos, sans raison, sans occasion, mesdit des pauvres beats jacobins, mineurs, et minimes? J'en suis grandement scandalisé, je vous affie, et ne m'en peux taire. Il a griefvement peché. Son asne s'en va à trente mille panerées (4) de diables.

— Je ne vous entends poinct, respondit Epistemon. Et me scandalisez vous mesmes grandement, interpretant perversement des *fratres* mendians ce que le bon poëte disoit des bestes noires, fauves et aultres. Il ne l'entend selon mon jugement, en telle sophistique et phantasticque allègorie. Il parle absolument et proprement des pusses, punaises, cirons, mousches, culices, et aultres telles bestes: lesquelles sont unes noires, aultres fauves, aultres cen-

---

(1) Terme de boulangerie, c. à. d. aussi bien cuit que jamais nous en mîmes au four.
(2) Maure.
(3) Race.
(4) Pleins paniers.

drées, aultres tannées et basanées; toutes importunes, tiranniques, et molestes, non es malades seulement, mais aussi à gens sains et vigoureux. Par adventure a-t-il des ascarides (1), lumbriques, et vermes dedans le cors. Par adventure patist il (comme est en Egypte et lieux confins de la mer Erythrée chose vulgaire et usitée) es bras ou jambes quelque poincture de draconneaulx grivolés (2), que les Arabes appellent *venes meden*. Vous faites mal aultrement exposant ses paroles. Et faites tort au bon poëte par detraction, et es dicts *fratres* par imputation de tel meshaing (3). Il faut tousjours de son presme (4) interpreter toutes choses à bien.

— Apprenez moy, dist Panurge, à cognoistre mousches en laict. Il est, par la vertu Dieu, heretique. Je dis heretique formé, heretique clavelé, heretique brulable comme une belle petite horloge. Son asne s'en va à trente mille charretées de diables. Sçavez vous où? Cor bieu, mon amy, droit dessous la scelle persée de Proserpine, dedans le propre bassin infernal, onquel elle rend l'operation fecale de ses clysteres, au costé gauche de la grande chaudiere, à trois toises prés les gryphes de Lucifer, tirant vers la chambre noire de Demiourgon. Ho le villain! »

Panurge ne pouvant résoudre la question du mariage et de coquage qui y est jointe, car « coquage est apanage de gens marriés », frère Jean des Entommeures lui donne aussi son conseil qui, lui, est basé sur l'histoire et l'expérience.

COMMENT FRÈRE JEAN JOYEUSEMENT CONSEILLE PANURGE

« Hans Carvel estoit homme docte, expert, studieux, homme de bien, de bon sens, de bon jugement, debonnaire, charistable, aumosnier (5), philosophe: joyeux au reste, bon compaignon, et raillard, si onques en fut; ventru quelque

(1) Vers.
(2) Dragons tachetés.
(3) Chagrin.
(4) D'abord.
(5) Faisant des aumônes.

peu, branslant de tête, et aucunement mal aisé de sa personne. Sus ses vieux jours, il espousa la fille du baillif Concordat, jeune, belle, frisque, galante, advenante, gratieuse par trop envers ses voisins et serviteurs. Dont advint, en succession de quelques hebdomades (1), qu'il en devint jaloux comme un tigre · et entra en soubson qu'elle se faisoit tabourer les fesses d'ailleurs. Pour à laquelle chose obvier, luy faisoit tout plein de beaux contes touchant les desolations advenues par adultere : luy lisoit souvent la legende des prudes femmes ; la preschoit de pudicité ; luy fit un livre des louanges de fidelité conjugale, detestant fort et ferme la meschanceté des ribauldes mariées ; et luy donna un beau carcan (2) tout couvert de saphyrs orientaux. Ce non obstant, il la voyoit tant deliberée et de bonne chere avec ses voisins que de plus en plus croissoit sa jalousie.

« Une nuit entre les aultres, estant avec elle couché en telles passions, songea qu'il parloit au diable, et qu'il lui contoit ses doléances. Le diable le reconfortoit, et luy mit un anneau au maitre doigt, disant : « Je te donne cestuy « anneau ; tandis que l'auras au doigt, ta femme ne sera « d'aultruy charnellement conue sans ton su et consen- « tement. — Grand mercy, dist Hans Carvel, monsieur le « diable. Je renie Mahomet, si jamais on me l'oste du « doigt. » Le diable disparut. Hans Carvel, tout joyeux, s'esveilla, et trouva qu'il avoit le doigt au comment a nom de sa femme. Je oubliois à conter comment sa femme, le sentant, reculoit le cul arriere comme disant : Ouy, nenny, ce n'est pas ce qu'il fault mettre ; et lors sembloit à Hans Carvel qu'on luy voulust desrober son anneau. N'est ce remede infaillible ? A cestuy exemple, fais, si me crois, que continuellement tu ayes l'anneau de ta femme au doigt. »

Icy fut fin et du propos et du chemin.

---

(1) Semaines.
(2) Collier.

COMMENT RONDIBILIS DECLAIRE COQUAGE ESTRE NATURELLEMENT DES APPENAGES DU MARIAGE

« Reste, dist Panurge continuant, un petit poinct à vuider. Vous avez autrefois vu, on confanon (1) de Rome, S. P. Q. R. (2) *Si Peu Que Rien.* Seray je poinct coqu? — Havre de grace! s'ecria Rondibilis, que me demandez vous? Si serez coqu? Mon amy, je suis marié; vous le serez par cy aprés. Mais escrivez ce mot en vostre cervelle, avec un style de fer, que tout homme marié est en dangier d'estre coqu. Coqüage est naturellement des appenages de mariage. L'ombre plus naturellement ne suit le corps que coqüage suit les gens mariés. Et, quand vous oirez dire de quelqu'un ces trois motz: Il est marié, si vous dictes: Il est donc, ou a esté, ou sera, ou peut estre coqu, vous ne serez dict imperit (3) architexte de consequences naturelles.

— Hypocondres de tous les diables! s'escria Panurge, que me dictes vous? — Mon amy, respondit Rondibilis, Hippocrates, allant un jour de Lango en Polystylo visiter Democritus le philosophe, écrivit unes lettres à Dionys son antique amy, par les quelles le prioit que, pendant son absence, il conduisit sa femme chez ses père et mère, lesquels estoient gens honorables et bien famés, ne voulant qu'elle seule demourast en son mesnage. Ce néanmoins qu'il veillast sur elle soigneusement, et espiat quelle part elle auroit avec sa mere, et quels gens la visiteroient chez ses parens. Non (escrivoit-il) que je me defie de sa vertu et pudicité, laquelle par le passé m'a esté explorée et conue, mais elle est femme. Voylà tout. Mon amy, le naturel des femmes nous est figuré par la lune, et en aultres choses, et en ceste qu'elles se mussent (4), elles se contraignent, et dissimulent en la vue et absence de leurs maris. Iceux absens, elles prennent leur advantage, se donnent du bon temps, vaguent, trottent, deposent leur hypocrisie, et se declairent, comme la lune, en conjonction du soleil, n'apparoist on ciel, ne en terre; mais en son opposition, estant au

(1) Bannière.
(2) La devise romaine était *Senatus populusque romanus.* Rabelais en donne une plaisante interprétation.
(3) Ignorant.
(4) Cacher.

plus du soleil esloignée, reluist en sa plenitude, et apparoist toute, notamment au temps de nuyt. Ainsi sont toutes femmes, femmes.

« Quand je dis femmes, je dis un sexe tant fragil, tant variable, tant muable, tant inconstant et imparfaict, que nature me semble (parlant en tout honneur et reverence) s'estre esgarée de ce bon sens par lequel elle avoit creé et formé toutes choses, quand elle a basty la femme. Et, y ayant pensé cinq cens fois, ne sçay à quoy m'en resouldre, sinon que, forgeant la femme, elle a eu égard à la sociale délectation de l'homme, et à la perpétuité de l'espèce humaine, beaucoup plus qu'à la perfection de l'individuale muliebreté. Certes Platon ne sçait en quel rang il les doit colloquer, ou des animaux raisonnables, ou des bestes brutes. Car nature leur a dedans le corps posé en lieu secret et intestin un animal, un membre, lequel n'est es hommes, auquel quelquefois sont engendrées certaines humeurs salses, nitreuses, bauracineuses, acres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amerement : par la poincture et fretillement douloureux desquelles (car ce membre est tout nerveux, et de vif sentement) tout le corps est en elles esbranlé, tous les sens ravis, toutes affections interimées, tous pensements confondus. De maniere que, si nature ne leur eust arrosé le front d'un peu de honte, vous les voiriez comme forcenées courir l'aiguillette, plus espovantablement que ne firent onques les Proetides, les Mimallonides, ni les Thyades bacchiques au jour de leurs bacchanales. Parce que cestuy terrible animal a colligence à toutes les parties principales du corps, comme est evident en l'anatomie.

COMMENT LES FEMMES ORDINAIREMENT APPETENT (1) CHOSES DEFENDUES

— Vrayment, dist Ponocrates, j'ay ouy conter que le pape Jean XXII, passant un jour par Fontevrault, fut requis de l'abbesse et des mères discretes leur conceder un indult moyennant lequel se pussent confesser les unes aux aultres, allégant que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrètes, lesquelles honte insuppor-

(1) Désirent.

table leur est déceler aux hommes confesseurs : plus librement, plus familièrement les diroient unes aux aultres, sous le sceau de confession. « Il n'y a rien, respondit le « pape, que voluntiers ne vous octroye, mais j'y voy un « inconvenient : c'est que la confession doibt estre tenue « secrete ; vous aultres femmes à poine la celeriez (1). — « Tres bien, dirent-elles, et plus que ne font les hommes. »

« Au jour propre, le Pere sainct leur bailla une boîte en garde, dedans laquelle il avoit faict mettre une petite linotte, les priant doucettement qu'elles la serrassent en quelque lieu sur et secret : leurs promettant, en foy de pape, octroyer ce que portoit leur requeste si elles la gardoient secrete : ce néanmoins leur faisant defense rigoureuse qu'elles n'eussent à l'ouvrir en façon quelconque, sus peine de censure ecclesiastique et d'excommunication eternelle. La defense ne fut si tost faicte qu'elles grislaient en leurs entendemens d'ardeur de voir qu'estoit dedans, et leurs tardoit que le pape ne fust ja hors la porte pour y vacquer. Le Pere sainct, avoir donné sa benediction sur elles, se retira en son logis. Il n'estoit encores trois pas hors l'abbaye, quand les bonnes dames toutes à la foule accoururent pour ouvrir la boîte defendue, et voir qu'estoit dedans. Au lendemain, le pape les visita, en intention (ce leur sembloit) de leur depescher l'indult. Mais, avant entrer en propos, commanda qu'on luy apportast sa boîte. Elle luy fut apportée ; mais l'oizillet n'y estoit plus. Adonc leurs remonstra que chose trop difficile leur seroit receler les confessions, vu que n'avoient si peu de temps tenu en secret la boîte tant recommandée.

— Monsieur nostre maistre, dit Panurge à Rondibilis, vous soyez le trés bien venu. J'ay prins moult grand plaisir vous oyant, et loue Dieu de tout. Je ne vous avois onques puis vu que jouastes (2) à Monspellier avec nos antiques amis Ant. Saporta, Guy Bourguier, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier, et François Rabelais, la morale comedie de celuy qui avoit espousé une femme

(1) La garderiez avec difficulté.

(2) Depuis que vous avez joué à Montpellier. Le fait est certain. Rabelais joua avec des étudiants et des professeurs dans une comédie de la *Femme Muette* dont il était peut-être l'auteur.

mute. — J'y estois, dist Epistemon. Le bon mary voulut qu'elle parlast. Elle parla par l'art du medicin et du chirurgien, qui luy coupperent un encyliglotte qu'elle avoit sous la langue. La parole recouverte, elle parla tant et tant que son mary retourna au medicin pour remede de la faire taire. Le medicin respondit en son art bien avoir remedes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire. Remede unique estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd, par ne sçay quels charmes qu'ils firent. Sa femme, voyant qu'il estoit sourd devenu, qu'elle parloit en vain, de luy n'estoit entendue, devint enragée. Puis, le medicin demandant son salaire, le mary respondit qu'il estoit vrayement sourd, et qu'il n'entendoit sa demande. Le medicin luy jetta au dos ne sçay quelle poudre par la vertu de laquelle il devint fol. Adonc le fol mary et la femme enragée se rallierent ensemble, et tant battirent les medicin et chirurgien qu'ils les laisserent à demy mors. Je ne ris onques tant que je fis à ce patelinage.

COMMENT TROUILLOGAN, PHILOSOPHE, TRAICTE LA DIFFICULTÉ DE MARIAGE

Ces paroles achevées, Pantagruel dist à Trouillogan le philosophe : « Nostre féal (1), de main en main vous est la lampe baillée. C'est à vous maintenant de respondre. Panurge se doit il marier, ou non ? — Tous les deux, respondit Trouillogan. — Que me dictes-vous ? demanda Panurge. — Ce que avez ouy, respondit Trouillogan. — Qu'ay je ouy ? demanda Panurge. — Ce que j'ay dict, respondit Trouillogan. — Ha, ha, en sommes nous là ? dist Panurge. Et donc me doibs je marier ou non ? — Ne l'un ne l'aultre, respondit Trouillogan. — Le diable m'emporte, dist Panurge, si je ne deviens rêveur ; et me puisse emporter, si je vous entends ! Attendez. Je mettray mes lunettes à ceste oreille gauche, pour vous ouir plus clair. »

(1) Ami loyal.

« Vous dictes d'orgues (1), respondit Panurge. Mais je croy que je suis descendu au puit tenebreux, auquel disoit Heraclitus estre verité cachée. Je ne voy goutte, je n'entends rien, je sens mes sens tous hebetés, et doute grandement que je soye charmé. Je parleray d'aultre style. Nostre féal, ne bougez. N'emboursez rien. Muons de chause, et parlons sans disjunctives. Ces membres mal joinctz vous faschent, à ce que je voy. Or ça, de par Dieu, me doibs je marier ?

TROUILLOGAN. — Il y a l'apparence.

PANURGE. — Et si je ne me marie poinct ?

TROUILLOGAN. — Je n'y voy inconvenient aucun.

PANURGE. — Vous n'y en voyez poinct ?

TROUILLOGAN. — Nul, ou la veue me deçoit.

PANURGE. — J'y en trouve plus de cinq cens.

TROUILLOGAN. — Comptez les.

PANURGE. — Je dis improprement parlant, et prenant nombre certain pour incertain ; déterminé pour indéterminé : c'est à dire beaucoup.

TROUILLOGAN. — J'écoute.

PANURGE. — Je ne peux me passer de femme, de par tous les diables.

TROUILLOGAN. — Otez ces villaines bestes.

PANURGE. — De par Dieu soit ! Car mes Salmigondinoys disent coucher seul ou sans femme estre vie brutale, et telle la disoit Didon en ses lamentations.

TROUILLOGAN. — A vostre commandement.

PANURGE. — Pé lé quau Dé, j'en suis bien. Donc me marieray-je ?

TROUILLOGAN. — Par adventure.

PANURGE. — M'en trouveray je bien ?

TROUILLOGAN. — Selon la rencontre.

PANURGE. — Aussi si je recontre bien, comme j'espere, seray je heureux ?

TROUILLOGAN. — Assez.

PANURGE. — Tournons à contre poil. Et si je rencontre mal ?

TROUILLOGAN. — Je m'en excuse.

---

(1) Vous parlez comme un oracle.

PANURGE. — Mais conseillez moy, de grace : que dois je faire ?

TROUILLOGAN. — Ce que vous vouldrez.

PANURGE. — Tarabin tarabas.

TROUILLOGAN. — Ne invocquez rien, je vous prie.

PANURGE. — Au nam de Dieu soit. Je ne veux sinon ce que me conseillerez. Que m'en conseillez vous ?

TROUILLOGAN. — Rien.

PANURGE. — Me marieray je ?

TROUILLOGAN. — Je n'y estois pas.

PANURGE. — Je ne me marieray donc poinct ?

TROUILLOGAN. — Je n'en peux mais.

PANURGE. — Si je ne suis marié, je ne seray jamais coqu.

TROUILLOGAN. — J'y pensois.

PANURGE. — Mettons le cas que je sois marié.

TROUILLOGAN. — Où le mettrons-nous ?

PANURGE. — Je dis, prenez le cas que marié je sois.

TROUILLOGAN. — Je suis d'ailleurs empesché.

PANURGE. — Merde en mon nez ; dea ! si j'osasse jurer quelque petit coup en cappe, cela me soulageroit d'autant. Or bien, patience ! Et donc, si je suis marié, je seray coqu ?

TROUILLOGAN. — On le diroit.

PANURGE. — Si ma femme est preude et chaste, je ne seray jamais coqu ?

TROUILLOGAN. — Vous me semblez parler correct.

PANURGE. — Escoutez.

TROUILLOGAN. — Tant que voudrez.

PANURGE. — Sera elle prude et chaste ? Reste seulement ce poinct.

TROUILLOGAN. — J'en doute.

PANURGE. — Vous ne la vistes jamais ?

TROUILLOGAN. — Que je sache.

PANURGE. — Pour quoy donc doubtez vous d'une chose que ne conoissez pas ?

TROUILLOGAN. — Pour cause.

PANURGE. — Et si la conoissiez ?

TROUILLOGAN. — Encore plus.

PANURGE. — Page, mon mignon, tiens icy mon bonnet :

je te le donne, sauve les lunettes, et va en la basse court jurer une petite demie heure pour moy. Je jurerais pour toy quand tu vouldras. Mais qui me fera coqu?

TROUILLOGAN. — Quelqu'un.

PANURGE. — Par le ventre bœuf de bois, je vous frotteray bien, monsieur le quelqu'un.

TROUILLOGAN. — Vous le dictes.

PANURGE. — Le diantre, celuy qui n'a point de blanc en l'œil, m'emporte donc ensemble, si je ne boucle ma femme à la Bergamasque (1) quand je partiray hors mon serrail.

TROUILLOGAN. — Discourez mieux.

PANURGE. — C'est bien chien chié chanté pour les discours. Faisons quelque résolution.

TROUILLOGAN. — Je n'y contredis.

PANURGE. — Attendez. Puisque de cestuy endroit ne peut sang de vous tirer, je vous saigneray d'aultre veine. Estes vous marié ou non?

TROUILLOGAN. — Ne l'un ne l'aultre, et tous les deux ensemble.

PANURGE. — Dieu nous soit en aide! Je sue, par la mort bœuf, d'ahan; et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrenes, metaphrenes et diaphragmes sont suspendus et tendus pour incornifistibuler en la gibbessiere de mon entendement ce que dictes et respondez.

TROUILLOGAN. — Je ne m'en empesche.

PANURGE. — Trut (2) avant, nostre féal, estes vous marié?

TROUILLOGAN. — Il me l'est advis.

PANURGE. — Vous l'aviez esté une aultre fois?

TROUILLOGAN. — Possible est.

PANURGE. — Vous en trouvastes vous bien la première fois?

TROUILLOGAN. — Il n'est pas impossible.

PANURGE. — A ceste seconde fois comment vous en trouvez vous?

TROUILLOGAN. — Comme porte mon sort fatal.

---

(1) Allusion à certaines ceintures employées au moyen âge.
(2) Passons outre.

PANURGE. — Mais quoi, à bon escient, vous en trouvez vous bien ?

TROUILLOGAN. — Il est vray semblable.

PANURGE. — Or ça, de par Dieu, j'aimerois, par le fardeau de sainct Cristofle, autant entreprendre tirer un pet d'un asne mort que de vous une resolution. Si vous auray je à ce coup. Notre féal, faisons honte au diable d'enfer, confessons vérité. Fustes vous jamais coqu ? Je dis vous qui estes icy, je ne dis pas vous qui estes là bas au jeu paume.

TROUILLOGAN. — Non, s'il n'estoit predestiné.

PANURGE. — Par la chair, je renie ; par le sang, je renague ; par le corps, je renonce. Il m'eschappe. »

SEIGNY JOAN LE FOL

Cet épisode détaché d'un chapitre est une véritable perle tombée de la plume de Rabelais tant par le style que par la justesse des expressions.

« A Paris, en la roustisserie du petit Chastelet, au devant de l'ouvroir (1) d'un roustisseur, un faquin mangeoit son pain à la fumée du rout, et le trouvoit ainsi parfumé, grandement savoureux. Le roustisseur le laissoit faire. En fin, quand tout le pain fut baufré, le roustisseur happe le faquin au collet, et vouloit qu'il lui payast la fumée de son roust. Le faquin disoit en rien n'avoir ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien pris, et rien ne luy estre debiteur.

« La fumée dont estoit question evaporoit par dehors, ainsi comme ainsi se perdoit elle ; jamais n'avoit esté ouy que, dans Paris, on eust vendu fumée de roust en rue. Le roustisseur repliquoit que, de fumée de son roust, n'estoit tenu nourrir les faquins, et renioit, en cas qu'il ne le payast, qu'il lui oteroit ses crochetz. Le faquin tire son tribart, et se mettoit en défense.

« L'altercation fut grande ; le badaut peuple de Paris

(1) Comptoir.

accourut au debat de toutes pars. Là se trouva à propos Seigny Joan le fol, citadin de Paris. L'ayant apperçu, le roustisseur demanda au faquin : « Veux tu sus nostre diffe-« rent croire ce noble Seigny Joan ? — Ouy, par le Sambreguoy, » respondit le faquin. Adonc Seigny Joan avoir leur discord entendu, commanda au faquin qu'il luy tirast de son baudrier quelque piece d'argent. Le faquin luy mit en main un tournoys philippus. Seigny Joan le print, et le mit sus son espaule gauche, comme explorant s'il estoit de poids, puis le timpoit (1) sus la paulme de sa main gauche, comme pour entendre s'il estoit de bon alloy ; puis le posa sur la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il estoit bien marqué. Tout ce, fut faict en grande silence de tout le badaut peuple, en ferme attente du roustisseur, et désespoir du faquin. En fin le fit sus l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis, en majesté présidentale, tenant sa marote on poing, comme si fust un sceptre, et affublant en teste son chaperon de martres singesses à oreilles de papier, fraizé à pointz d'orgues, toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, dist à haulte voix : « La court « vous dist que le faquin, qui a son pain mangé à la fumée « du roust, civilement a payé le roustisseur au son de son « argent. Ordonne la dicte court que chascun se retire en « sa chascuniere, sans despens, et pour cause. » Ceste sentence du fol Parisien tant a semblé equitable, voire admirable, aux docteurs susdicts, qu'ils font doubte, en cas que la matière eut esté au parlement dudict lieu, ou en la Rotte à Rome, voire certes entre les Aréopagites decidée, si plus juridicquement eust esté par eux sententié.

---

(1) Faire sonner.

LE QUART LIVRE

PROLOGUE

HISTOIRE DE COUILLATRIS

Il paraîtrait qu'un gentilhomme poitevin, étant venu à Paris avec sa femme qui était fort belle et dont François Ier devint amoureux, s'en retourna fort riche dans son pays. D'autres ayant voulu suivre son exemple ne réussirent qu'à se ruiner. D'où l'apologue de Rabelais.

De son temps estoit un pauvre villageois natif de Gravot, nommé Couillatris, abatteur et fendeur de bois, et, en cestuy bas etat, gaignant cahin caha sa pauvre vie. Advint qu'il perdit sa coingnée. Qui fut bien fasché et marry? Ce fut il: car de sa coingnée dependoit son bien et sa vie; par sa coingnée vivoit en honneur et reputation entre tous riches buscheteurs; sans coingnée mouroit de faim. La mort six jours aprés, le rencontrant sans coingnée, avec son dail (1) l'eust fauché et cerclé de ce monde. En cestuy estrif commença crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons moult disertes (comme vous sçavez que necessité fut inventrice d'eloquence), levant la face vers les cieulx, les genoilz (2) en terre, la teste nue, les bras hauts en l'air, les doigts des mains esquarquillés, disant à chascun refrain de ses suffrages, à haute voix infatigablement: « Ma coingnée, ma coingnée: rien plus, o Jupiter, que ma coingnée ou deniers pour en acheter une aultre. Helas! ma pauvre coingnée! » Jupiter tenoit conseil sus certains urgens affaires, et lors opinoit la vieille Cybele, ou bien le jeune et clair Phœbus, si vous voulez. Mais tant grande fut l'exclamation de Couillatris qu'elle fut en grand effroy ouye en plein conseil et consistoire des dieux.

(1) Faux.
(2) Genoux.

« Quel diable, demanda Jupiter, est là bas qui hurle si horrifiquement? Vertus de Styx, n'avons nous pas cy devant esté, presentement ne sommes nous assez icy à la decision empeschés de tant d'affaires controvers et d'importance?...

Mercure avec son chapeau pointu, sa capeline, talonnieres et caducée, se jette par la trappe des cieulx, fend le vide de l'air, descend legierement en terre, et jette es pieds de Couillatris trois coingnées, puis luy dist: « Tu as assez crié pour boire. Tes prieres sont exaucées de Jupiter. Regarde laquelle de ces trois est ta coingnée, et l'emporte. » Couillatris soulève la coingnée d'or, il la regarde et la trouve bien pesante, puis dit à Mercure: « M'armes (1), ceste cy n'est mie la mienne. Je n'en veulx grain. » Autant fait de la coingnée d'argent, et dit: « Non est ceste cy. Je la vous quitte. » Puis prend en main la coingnée de bois. il regarde au bout du manche, en iceluy recognoit sa marque, et tressaillant tout de joye, comme un renard qui rencontre poulles egarées, et souriant du bout du nez, dit: Merdigues, ceste cy estoit mienne. Si me la voulez laisser, je vous sacrifiray un bon et grand pot de laict, tout fin couvert de belles frayres, aux Ides (c'est le quinziesme jour) de may. — Bon homme, dist Mercure, je te la laisse, prends la. Et, pour ce que tu as opté et souhaité mediocrîté en matiere de coingnée, par le veu de Jupiter je te donne ces deux aultres. Tu as de quoy dorenavant te faire riche, sois homme de bien. »

Couillatris courtoisement remercie Mercure, révère le grand Jupiter, sa coingnée antique attache à sa ceinture de cuir, et s'en ceinct sus le cul, comme Martin de Cambray. Les deux aultres plus poisantes il charge à son cou. Ainsi s'en va prelassant par le pays, faisant bonne trogne parmy ses paroissiens et voisins, et leur disant le petit mot de Patelin: « En ay je? » Au lendemain, vestu d'une sequenie (2) blanche, charge sur son dos les deux precieuses coingnées, se transporte à Chinon, ville insigne, ville noble, ville antique, voire premiere du monde, selon le

(1) Sur mon âme.
(2) Souquenille.

jugement et assertion des plus doctes massoretz (1). En Chinon il change sa coingnée d'argent en beaux testons et aultre monnoye blanche; sa coingnée d'or, en beaux salutz (2), beaux moutons à la grande laine, belles riddes, beaux royaulz, beaux escuz au soleil. Il en achete force metairies, force granges, force censes, force mas, force bordes et bordieux, force cassines (3), prés, vignes, bois, terres labourables, pastis, estangs, moulins, jardins, saulsayes; bœufz, vaches, brebis, moutons, chevres, truies, pourceaux, asnes, chevaux, poulles, coqs, chappons, poullets, oies, jars, canes, canards, et du menu. Et, en peu de temps, fut le plus riche homme du pays: voire plus que Moulevrier le boiteux.

Les francs gontiers et Jacques Bonshoms du voisinage, voyans ceste heureuse rencontre de Couillatris, furent bien estonnés; et fut, en leurs esprits, la pitié et commiseration que auparavant avoient du pauvre Couillatris, en envie changée de ses richesses tant grandes et inopinées. Si commencerent ils courir, s'enquerir, guementer, informer par quel moyen, en quel lieu, en quel jour, à quelle heure, comment et à quel propos luy estoit ce grand thesaur advenu. Entendans que c'estoit par avoir perdu sa coingnée: « Hen, hen, dirent ilz, ne tenoit il qu'à la perte d'une coingnée que riches ne fussions? Le moyen est facile, et de coust bien petit. Et donc telle est au temps present la revolution des cieux, la constellation des astres et aspect des planettes que quiconque coingnée perdera soudain deviendra ainsi riche? Hen, hen, ha, par Dieu, coingnée, vous serez perdue, et ne vous en desplaise. » Adonc tous perdirent leurs coingnées. Au diable l'un à qui demoura coingnée. Il n'estoit fils de bonne mere qui ne perdist sa coingnée. Plus n'estoit abatu, plus n'estoit fendu bois au pays, en ce default de coingnées.

Encores, dit l'apologue Esopique que certains petits janspill'hommes de bas relief, qui à Couillatris avoient le petit pré et le petit moulin vendu pour soy guorgiaser à

---

(1) Glossateur.
(2) Monnaies de diverses valeurs.
(3) Maisonnettes.

la monstre (1), advertiz que ce thesor luy estoit ainsi et par ce moyen seul advenu, vendirent leurs espées pour acheter coingnées, afin de les perdre, comme faisoient les paysans, et par icelle perte recouvrir montjoie d'or et d'argent. Vous eussiez proprement dict que fussent petits Romipetes (2), vendans le leur, empruntans d'aultruy, pour acheter mandats à tas d'un pape nouvellement créé. Et de crier, et de prier, et de lamenter et invocquer Jupiter. « Ma coingnée, ma coingnée, Jupiter ! Ma coingnée deçà, ma coingée delà, ma coingnée, ho, ho, ho, ho ! Jupiter, ma coingnée ! » L'air tout autour retentissoit aux cris et hurlemens de ces perdeurs de coingnées.

Mercure fut prompt à leur apporter coingnées, à un chascun offrant la sienne perdue, une aultre d'or, et une tierce d'argent. Tous choisissoient celle qui estoit d'or, et l'amassoient, remercians le grand donateur Jupiter ; mais sus l'instant qu'ils la levoient de terre, courbés et enclins, Mercure leur tranchoit les testes, comme estoit l'edict de Jupiter. Et fust des testes coupées le nombre egal et correspondant aux coingnées perdues. Voilà que c'est. Voilà qu'advient à ceux qui en simplicité souhaitent et optent choses mediocres.

Panurge, n'ayant pu trouver de réponse satisfaisante à la question qu'il s'était posée, à savoir s'il se devait marier ou non, se résoud en compagnie de Pantagruel, de frère Jean et de quelques autres fidèles compagnons à aller consulter la Dive Bacbuc, la Dive Bouteille, au palais de Lanternois.

COMMENT PANTAGRUEL RENCONTRA UNE NAUF (3) DE VOYAGEURS RETOURNANS DU PAYS LANTERNOIS

Au cinquieme jour, ja commençans tournoyer le pole peu à peu, nous esloignans de l'equinoctial, descouvrismes une navire marchande faisant voile à horche (4) vers nous.

(1) Se rengorger et faire parade.
(2) Allant à Rome.
(3) Navire.
(4) A babord.

La joye ne fut petite, tant de nous comme des marchands : de nous, entendans nouvelle de la marine ; de eux, entendans nouvelles de terre ferme. Nous rallians avec eux, cogneusmes qu'ils estoient François Xantongeois. Devisant et raisonnant ensemble, Pantagruel entendit qu'ils venoient de Lanternois. Dont eut nouveau accroissement d'alaigresse, aussi eut toute l'assemblée mesmement, nous enquêtans de l'etat du pays et mœurs du peuple Lanternier.

Cependant que nous entendions ces nouvelles, Panurge prend debat avec un marchant de Taillebourg, nommé Dindenault. L'occasion du debat fut telle : ce Dindenault, voyant Panurge sans braguette, avec ses lunettes attachées au bonnet, dist de luy à ses compaignons : « Voyez là une belle médaille de coqu. » Panurge, à cause de ses lunettes, oyoit des oreilles beaucoup plus clair que de coustume. Donc, entendant ce propos, demanda au marchant : « Comment diable serois je coqu, qui ne suis encores marié, comme tu es, selon que juger je peus à ta troigne mal gracieuse ?

— Oui vrayement, respondit le marchant, je le suis : et ne vouldrois ne l'estre pour toutes les lunettes d'Europe, non pour toutes les besicles d'Afrique. Car j'ay une des plus belles, plus advenantes, plus honnestes, plus prudes femmes en mariage, qui soit en tout le pays de Xantonge ; et n'en desplaise aux autres. Je luy porte de mon voyage une belle et de onze pouces longue branche de corail rouge, pour ses etrenes. Qu'en as tu à faire ? De quoy te mesles tu ? Qui es tu ? O lunetier de l'antichrist, responds si tu es de Dieu.

— Je te demande, dist Panurge, si, par consentement et convenance de tous les elemens, j'avois sacsacbezevezinemassé ta tant belle, tant advenante, tant honneste, tant prude femme, de mode que le roide dieu des jardins Priapus, lequel icy habite en liberté, subjection forcluse de braguettes attachées, luy fut on corps demeuré, en tel desastre que jamais n'en sortiroit, eternellement y resteroit, sinon que tu le tirasses avec les dents, que ferois tu ? Le laisserois tu là simpiternellement ? ou bien le tirerois tu

à belles dents? Responds, o belinier (1) de Mahomet, puis que tu es de tous les diables. — Je te donerois, respondit le marchant, un coup d'espée sus ceste oreille lunetiere, et te tuerois comme un belier. » Ce disant desgainoit son espée. Mais elle tenoit au fourreau, comme vous sçavez que, sus mer, tous harnois facilement chargent rouille. à cause de l'humidité excessive et nitreuse. Panurge recourt vers Pantagruel à secours. Frere Jean mit la main à son bragmard (2) fraischement esmoulu, et eust felonnement (3) occis (4) le marchant, ne fut que le patron de la nauf, et autres passagers supplierent Pantagruel n'estre faict scandale en son vaisseau. Dont fut appoincté tout leur differend: et toucherent les mains ensemble Panurge et le marchant, et beurent d'autant l'un à l'autre de hait (5), en signe de perfaicte reconciliation.

COMMENT, LE DEBAT APPAISÉ, PANURGE MARCHANDE AVEC DINDENAULT UN DE SES MOUTONS

Ce débat du tout appaisé, Panurge dist secretement à Epistemon et à frere Jean: « Retirez vous icy un peu à l'escart, et joyeusement passez temps à ce que voirez. Il y aura bien beau jeu, si la corde ne rompt. » Puis s'adressant au marchant, et de rechef beut à luy plein hanap de bon vin Lanternois. Le marchant le pleigea gaillard (6), en toute courtoisie et honnesteté. Cela fait, Panurge devotement le prioit luy vouloir de grace vendre un de ses moutons. Le marchant luy respondit: « Halas, halas, mon amy, nostre voisin, comment vous sçavez bien trupher (7) des pauvres gens. Vrayement vous estes un gentil chalant. O le vaillant acheteur de moutons! Vraybis, vous portez le minois non mie d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses. Deu Colas, faillon (8), qu'il feroit

(1) Bélier (sens érotique).
(2) Courte épée.
(3) Cruellement.
(4) Tuer.
(5) De bon cœur.
(6) Répondit gaillardement.
(7) Railler.
(8) De par S. Nicolas, compagnon.

bon porter bourse pleine auprés de vous en la tripperie sus le degel ! Han, han, qui ne vous cognoistroit, vous feriez bien des vostres. Mais voyez, hau, bonnes gens, comment il taille de l'historiographe.

— Patience, dist Panurge. Mais, à propos, de grace speciale, vendez moy un de vos moutons. Combien ? — Comment, respondit le marchant, l'entendez vous, nostre amy, mon voisin ? Ce sont moutons à la grande laine. Jason y prit la toison d'or. L'ordre de la maison de Bourgoigne en fut extrait. Moutons de levant, moutons de haulte fustaye (1), moutons de haulte gresse. — Soit, dist Panurge, mais de grace vendez m'en un, et pour cause ; bien et promptement vous payant en monnoye de ponant, de taillis, et de basse gresse. Combien ?

— Nostre voisin, mon amy, respondit le marchant, escoutez ça un peu de l'aultre oreille.

Panurge. — A vostre commandement.

Le Marchant. — Vous allez en Lanternois ?

Panurge. — Voire (2).

Le Marchant. — Voir le monde ?

Panurge. — Voire.

Le Marchant. — Joyeusement.

Panurge. — Voire.

Le Marchant. — Vous avez, ce croy je, nom Robin mouton.

Panurge. — Il vous plaist à dire.

Le Marchant. — Sans vous fascher.

Panurge. — Je l'entends ainsi.

Le Marchant. — Vous estes, ce croy je, le joyeulx du roy.

Panurge. — Voire.

Le Marchant. — Fourchez là. Ha, ha, vous allez voir le monde, vous estes le joyeulx du roy, vous avez nom Robin mouton ; voyez ce mouton là, il a nom Robin comme vous. Robin, Robin, Robin. — Bês, bês, bês, bês. — O la belle voix !

Panurge. — Bien belle et harmonieuse.

Le Marchant. — Voicy un pact qui sera entre vous et

(1) Bois.
(2) Oui vraiment !

moy, nostre voisin et amy. Vous qui estes Robin mouton, serez en ceste couppe de balance, le mien mouton Robin sera en l'aultre : je gage un cent de huytres de Busch que, en poids, en valleur, en estimation, il vous emportera hault et court, en pareille forme que serez quelque jour suspendu et pendu.

— Patience, dist Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moy et pour votre posterité, si me le vouliez vendre, ou quelque autre du bas cœur. Je vous en prie, sire monsieur. — Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, de la toison de ces moutons seront faicts les fins draps de Rouen ; les louchetzs des balles de Limestre (1), au pris d'elle, ne sont que bourre. De la peau seront faicts les beaux marroquins, lesquels on vendra pour marroquins de Turquins, ou de Montelimart, ou de Espaigne pour le pire. Des boyaulx, on fera cordes de violons et harpes, lesquels tant cherement on vendra comme si fussent cordes de Munican ou Aquileie (2). Que pensez-vous ?— S'il vous plaist, dist Panurge, m'en vendrez un, j'en seray bien fort tenu au courrail (3) de vostre huys. Voyez cy argent content. Combien ? » Ce disoit, monstrant son esquarcelle pleine de nouveaux Henricus.

« Mon amy, respondit le marchant, nostre voisin, ce n'est viande que pour rois et princes. La chair en est tant delicate, tant savoureuse, et tant friande que c'est basme (4). Je les ameine d'un pays duquel les pourceaux (Dieu soit avec nous) ne mangent que myrobolans (5). Les truyes en leur gesine (saulve l'honneur de toute la compaignie) ne sont nourries que de fleurs d'orangiers. — Mais, dist Panurge, vendez m'en un, et je vous le payeray en roy, foy de pieton. Combien ? — Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, ce sont moutons extraicts de la propre race de celuy qui porta Phrixus et Hellé par la mer dicte Hellesponte. — Cancre, dist Panurge, vous êtes *clericus vel adiscens*. — *Ita* sont choux, respondit le mar-

(1) Les étoffes des ballots de Leicester.
(2) Monaco et Aquila.
(3) Verrou.
(4) Baume.
(5) Fruits secs.

chant, *vere* ce sont pourreaux. Mais rr. rrr. rrrr. rrrr. Ho Robin. rr. rrrr. rrrr. Vous n'entendez ce langage.

« A propos. Par tous les champs esquelz ils pissent, le bled y provient comme si Dieu y eust pissé. Il n'y faut autre marne ne fumier. Plus y a. De leur urine les quintessentiaux tirent le meilleur salpetre du monde. De leurs crottes (mais qu'il ne vous desplaise) les medecins de nos pays guerissent soixante et dixhuit especes de maladies. La moindre desquelles est le mal Sainct Eutrope de Xaintes, dont Dieu nous saulve et garde. Que pensez vous, nostre voisin, mon amy? Aussi me coutent ils bon.

— Couste et vaille, respondit Panurge. Seulement vendez m'en un, le payant bien — Nostre amy, dist le marchant, mon voisin, considérez un peu les merveilles de nature consistans en ces animaux que voyez, voire en un membre que estimeriez inutile. Prenez moy ces cornes là, et les concassez un peu avec un pillon de fer, ou avec un landier, ce m'est tout un. Puis les enterrez en vue du soleil la part que vouldrez, et souvent les arrosez. En peu de mois vous en voirez naistre les meilleures asperges du monde. Je n'en daignerois excepter ceux de Ravenne. Allez moy dire que les cornes de vous autres messieurs les coqus ayent vertu telle, et proprieté tant mirifique.

— Patience, respondit Panurge. — Je ne sçay, dist le marchant, si vous estes clerc. J'ay veu prou de clercs, je dis grands clers, coqus. Ouy dea. A propos, si vous estiez clerc, vous sçauriez que, les membres inferieurs de ces animaulx divins, ce sont les pieds, y a un os, c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, duquel, non d'aultre animal du monde, fors de l'asne Indian et des dorcades (1) de Lybie, l'on jouoit antiquement au royal jeu des tales (2), auquel l'empereur Octavian Auguste un soir guaingna plus de 50,000 escus. Vous aultres coqus n'avez garde d'en guaigner autant.

— Patience, respondit Panurge. Mais expedions. — Et quand, dist le marchant, vous auray je, nostre amy, mon voisin, dignement loué les membres internes; les espaules, les esclanges, les gigotz, le hault coté, la poictrine, le foie,

(1) Daims.
(2) Osselets.

la ratelle, les trippes, la guogue, la vessie, dont on joue à la balle; les coustelettes, dont on fait en Pygmion les beaux petits arcs pour tirer des noyaux de cerises contre les grues; la teste, dont, avec un peu de souphre, on fait une mirifique decoction pour faire viander les chiens constipés du ventre...

— Bren, bren, dist le patron de la nauf au marchant, c'est trop icy barguigné. Vends luy si tu veux; si tu ne veux, ne l'amuse plus. — Je le veulx, respondist le marchant, pour l'amour de vous. Mais il en payera trois livres tournois de la pièce en choisissant. — C'est beaucoup, dist Panurge. En nos pays j'en aurois bien cinq, voire six pour telle somme de deniers. Advisez que ne soit trop. Vous n'estes le premier de ma cognoissance qui, trop tost voulant riche devenir et parvenir, est à l'envers tombé en pauvreté, voire quelquefois s'est rompu le col. — Tes fortes fiebvres quartaines, dist le marchant, lourdault sot que tu es! Par le digne veu de Charrous, le moindre de ces moutons vault quatre fois plus que le meilleur de ceux que jadis les Coraxiens en Tuditanie, contrée d'Espaigne, vendoient un talent d'or la piece. Et que penses tu, ô sot à la grande paye, que valoit un talent d'or?

— Benoist monsieur, dist Panurge, vous vous eschauffez en votre harnois, à ce que je voy et congnoy. Bien tenez, voyez là vostre argent. » Panurge, ayant payé le marchant, choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emportoit criant et bellant, oyans tous les aultres et ensemblement bellans et regardans quelle part on menoit leur compaignon. Ce pendant le marchant disoit à ses moutonniers: « O qu'il a bien sceu choisir, le challant! Il s'y entend, le paillard! Vrayement, le bon vrayement, je le reservois pour le seigneur de Cancale, comme bien cognoissant son naturel. Car, de sa nature, il est tout joyeux et esbaudy quand il tient une espaule de mouton en main bien séante et advenante, comme une raquette gauschiere, et, avec un cousteau bien tranchant, Dieu sait comment il s'en escrime. »

Soubdain je ne sçay comment, le cas fut subit, je n'eus loisir le considerer, Panurge, sans aultre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bellant. Tous les aultres

moutons, crians et bellans en pareille intonation, commencerent soy jetter et sauter en mer aprés, à la file. La foulle estoit à qui premier y saulteroit aprés leur compaignon. Possible n'estoit les engarder, comme vous sçavez estre du mouton le naturel, tousjours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dit Aristoteles, *lib.* IX, *de Histor. anim.*, estre le plus sot et inepte animal du monde.

Le marchant, tout effrayé de ce que davant ses yeulx perir voyoit et noyer ses moutons, s'efforçoit les empescher et retenir de tout son pouvoir. Mais c'estoit en vain. Tous à la file sautoient dedans la mer, et perissoient. Finallement, il en print un grand et fort par la toison sus le tillac de la nauf, cuidant ainsi le retenir, et saulver le reste aussi consequemment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec soy le marchant, et fut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphemus le borgne cyclope emporterent hors la caverne Ulyxes et ses compaignons. Autant en firent les aultres bergiers et moutonniers, les prenant uns par les cornes, aultres par les jambes, aultres par la toison. Lesquels tous furent pareillement en mer portés et noyés misérablement.

Continuant leur voyage, Pantagruel et ses compagnons abordent au pays des Chicanons, passent les îles de Tohu et Bohu, sur quoi la nauf fut assaillie par une violente tempête. Tous y firent leur devoir, sauf Panurge naturellement peureux de nature; ce qui ne l'empêcha pas, la tempête apaisée, de faire « le joyeux compaignon ».

QUELLES CONTENANCES EURENT PANURGE ET FRERE JEAN DURANT LA TEMPETE

Pantagruel, préalablement avoir imploré l'aide du grand Dieu servateur, et faicte oraison publique en fervente devotion, par l'advis du pilot tenoit l'arbre fort et ferme; frere Jean s'estoit mis en pourpoinct pour secourir les nauchiers (1). Aussi estoient Epistemon, Ponocrates, et

---

(1) Matelots.

les aultres. Panurge restoit de cul sus le tillac, pleurant et lamentant. Frere Jean l'apperceut, passant sus la coursie (1), et luy dist : « Par Dieu, Panurge le veau, Panurge le pleurant, Panurge le criart, tu ferois beaucoup mieulx nous aidant ici que là pleurant comme une vache, assis sus tes couillons comme un magot. — Be be be bous, bous, bous, respondit Panurge, frere Jean mon amy, mon bon pere, je naye, je naye, mon amy, je naye. C'est faict de moy, mon pere spirituel, mon amy, c'en est faict. Vostre bragmart ne m'en sauroit saulver. Zalas, zalas ! nous sommes au dessus de Ela, hors toute la gamme. Be be be bous bous. Zalas ! à ceste heure sommes nous au dessous de Gamma ut. Je naye. Ha mon pere, mon oncle, mon tout. L'eau est entrée en mes souliers par le collet. Bous, bous, bous, paisch, hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, ha, je naye. Zalas, zalas, hu, hu, hu, hu, hu, hu, hu. Bebe bous, bous, bobous, ho, ho, ho, ho, ho. Zalas, zalas. A ceste heure fais bien à poinct l'arbre forchu, les pieds à mont, la teste en bas. Pleust à Dieu que presentement je fusse dedans la orque des bons et béatz pere concilipetes (2), lesquelz ce matin nous rencontrasmes, tant devots, tant gras, tant joyeux, tant douillets, et de bonne grace. Holos, holos, holos, zalas, zalas, ceste vague de tous les diables (*mea culpa, Deus*), je dis ceste vague de Dieu enfondrera notre nauf. Zalas ! frere Jean, mon pere, mon amy, confession ! Me voyez cy à genoulx. *Confiteor*, vostre saincte benediction.

— Viens, pendu au diable, dist frere Jean, icy nous aider, de par trente legions de diables, viens : viendra il ? — Ne jurons poinct, dist Panurge, mon pere, mon amy, pour ceste heure. Demain, tant que vouldrez. Holos, holos. Zalas ! nostre nauf prend eau, je naye, zalas, zalas ! Be be be be be bous, bous, bous, bous. Or sommes nous au fond. Zalas, zalas ! Je donne dix huit cens mille escuz de intrade (3) à qui me mettra en terre, tout foireux et tout breneux comme je suis, si onques hommes fut en ma patrie de bien. *Confiteor*. Zalas ! un petit mot de testament, ou codicille pour le moins.

(1) Passage qui va de la proue à la poupe.
(2) Allant au concile.
(3) D'emblée.

— Mille diables, dist frere Jean, saultent on corps de ce coqu. Vertus Dieu, parles tu de testament à ceste heure que sommes en dangier, et qu'il nous convient evertuer ou jamais plus? Viendras tu, ho diable? Comite, mon mignon, o le gentil algousan! (1) deça! Gymnaste, icy sus l'estanterol (2). Nous sommes par la vertus Dieu troussés à ce coup. Voilà nostre phanal extainct. Cecy s'en va à tous les millions de diables. — Zalas, zalas, dist Panurge, zalas! Bou, bou, bou, bou, bous. Zalas, zalas! estoit ce icy que de perir nous estoit predestiné? Holos, bonnes gens, je naye, je meurs. *Consummatum est.* C'est faict de moy.

— Magna, gna, gna, dist frere Jean. Fy qu'il est laid, le pleurart de merde. Mousse, ho, de par tous les diables, garde l'escantoula (3). T'es tu blessé? Vertus Dieu, attache à l'un des bitous (4). Icy, de là, de par le diable, hay! Ainsi, mon enfant.

— Ha frere Jean, dist Panurge, mon pere spirituel, mon amy, ne jurons poinct. Vous pechez. Zalas, zalas! Be, be, be, bous, bous, bous, je naye, je meurs, mes amis. Je pardonne à tout le monde. Adieu, *in manus.* Bous, bous, bouououous. Sainct Michel d'Aure, sainct Nicolas, à ceste fois et jamais plus! Je vous fais icy bon veu et à Nostre Seigneur que, si à ce coup m'estes aidans, j'entends que me mettez en terre hors ce dangier icy, je vous edifieray une belle grande petite chapelle ou deux

Entre Quande et Monssoreau,
Et n'y paistra vache ne veau.

« Zalas, zalas! il m'en est entré en la bouche plus de dix huit seilleaux ou deux. Bous, bous, bous, bous. Qu'elle est amere et salée!

— Par la vertus, dist frère Jean, du sang, de la chair, du ventre, de la teste, si encores je te oy pioller (5), coqu

(1) Argousin d'une galère.
(2) Pompe.
(3) Chambre de l'argousin à bord d'une galère.
(4) Pièces de bois pour fixer les cordes.
(5) Piailler.

au diable, je te gualleray en loup marin : vertus Dieu, que le jettons nous au fond de la mer ? Hespaillier (1), ho gentil compaignon, ainsi mon amy. Tenez bien lassus. Vrayement voicy bien esclairé, et bien tonné. Je croy que tous les diables sont deschainés aujourd'huy ou que Proserpine est en travail d'enfant. Tous les diables dansent aux sonnettes.»

COMMENT, LA TEMPESTE FINIE, PANURGE FAIT LE BON COMPAIGNON

« Ha, ha, s'escria Panurge, tout va bien. L'oraige est passée. Je vous prie, de grace, que je descende le premier. Je vouldrois fort aller un peu à mes affaires. Vous aideray je encores là. Baillez que je vrillonne ceste chorde. J'ai du couraige prou, voire. De peur bien peu. Baillez ça, mon amy. Non, non, pas maille de craincte. Vray est que cette vague decumane, laquelle donna de prore en pouppe, m'a un peu l'artere alteré. — Voile bas ! — C'est bien dict. Comment, vous ne faites rien, frère Jean ? Est il bien temps de boire à ceste heure ? Que sçavons nous si l'estaffier de sainct Martin nous brasse encores quelque nouvelle oraige ? Vous iray je encores aider de là ? Vertu guoy, je me repens bien, mais c'est à tard, que n'ay suivi la doctrine des bons philosophes, qui disent soy pourmener prés la mer, et naviguer prés la terre estre chose moult sceure et delectable, comme aller à pied quand l'on tient son cheval par la bride. Ha, ha, ha, par Dieu, tout va bien. Vous aideray je encores là ? Baillez ça, je feray bien cela, ou le diable y sera. »

COMMENT PANTAGRUEL PASSA L'ISLE DE TAPINOIS ED LAQUELLE REGNOIT QUARESMEPRENANT (2)

Les naufz du joyeux convoy refaictes et reparées, les victuailles refraichis, nos gens plus joyeux que de coustume, au jour subsequent fut voile faicte au serain et deli-

(1) Rameurs.
(2) Ce sont les catholiques.

cieux Aguyon, en grande alaigresse. Sus le hault du jour fut, par Xenomanes, monstré de loing l'isle de Tapinois, en laquelle regnoit Quaresmeprenant, duquel Pantagruel avoit autrefois ouy parler, et l'eut voluntiers veu en personne, ne fust que Xenomanes l'en descouragea, tant pour le grand destour du chemin que pour le maigre passetemps qu'il dist estre en toute l'isle et court du seigneur. « Vous y voirrez, disoit-il, pour tout potaige un grand avalleur de pois gris, un grand cacquerotier (1), un grand preneur de taulpes, un grand boteleur de foin, un demy géant à poil follet et double tonsure, extraict de Lanternois, bien grand lanternier, confalonnier des Icthyophages (2), dictateur de Moustardois, fouetteur de petits enfans, calcineur de cendres, pere et nourrisson des medecins, foisonnant en pardons, indulgences et stations : homme de bien, bon catholic et de grande devotion. Il pleure les trois pars du jour. Jamais ne se trouve aux noces. Vray est que c'est le plus industrieux faiseur de lardoueres et brochettes qui soit en quarante royaumes. Il y a environ six ans que, passant par Tapinois, j'en emportay une grosse, et la donnay aux bouchiers de Quande. Ilz les estimerent beaucoup, et non sans cause. Je vous en monstreray à nostre retour deux attachées sus le grand portail. Les alimens desquels il se paist sont aubers salés, casquets, morrions salés, et salades salées. Dont quelquefois patit une lourde pissechaulde. Ses habillemens sont joyeux, tant en façon comme en couleur, car il porte gris et froid : rien davant et rien darrière, et les manches de mesmes.

— Vous me ferez plaisir, dist Pantagruel, si, comme m'avez exposé ses vestements, ses alimens, sa maniere de faire, et ses passetemps, aussi m'exposez sa forme et corpulence en toutes ses parties. — Je t'en prie, couillette, dist frere Jean, car je l'ay trouvé dedans mon breviaire : et s'ensuit aprés les festes mobiles. — Voluntiers, respondit Xenomanes. Nous en oyrons par adventure plus amplement parler passans l'isle Farouche, en laquelle dominent les Andouilles farfelues, ses ennemies mortelles, contre lesquelles, il a guerre sempiternelle. Et ne fust l'aide du

(1) Enfonceur de caque de hareng (Moland).
(2) Mangeurs de poisson.

noble Mardigras, leur protecteur et bon voisin, ce grand lanternier Quaresmeprenant les eust ja piéça exterminées de leur manoir. — Sont elles, demandoit frere Jean, masles ou femelles, anges ou mortelles, femmes ou pucelles? — Elles sont, respondit Xenomanes, femelles en sexe, mortelles en condition: aucunes pucelles, autres non. — Je me donne au diable, dist frère Jean, si je ne suis pour elles. Quel desordre est ce en nature, faire guerre contre les femmes? Retournons. Sacmentons ce grand vilain. — Combattre Quaresmeprenant, dist Panurge, de par tous les diables, je ne suis pas si fol et hardy ensemble. *Quid juris*, si nous trouvions enveloppés entre Andouilles et Quaresmeprenant, entre l'enclume et les marteaulx? Cancre. Oustez vous de là. Tirons oultre. Adieu, vous dis, Quaresmeprenant. Je vous recommande les Andouilles, et n'oubliez pas les Boudins. »

« Cas estrange: Quaresmeprenant travailloit rien ne faisant, rien ne faisoit travaillant. Corybantioit (1) dormant, dormoit corybantiant, les œilz ouvers comme font les lievres de Champaigne, craignant quelque camisade d'Andouilles, ses antiques ennemies. Rioit en mordant, mordoit en riant. Rien ne mangeoit jeusnant, jeusnoit rien ne mangeant. Grignotoit par soubçon, beuvoit par imagination. Se baignoit dessus les haults clochers, se seichoit dedans les estangs et rivieres. Peschoit en l'air, et y prenoit escrevisses decumanes (2). Chassoit on profond de la mer, et y trouvoit ibices, stamboucqs (3) et chamois. De toutes corneilles prinses en tapinois, ordinairement poschoit les œilz. Rien ne craignoit que son ombre, et le cry des gras chevreaulx. Battoit certains jours le pavé. Se jouoit es cordes des ceincts (4). De son poing faisoit un maillet. Escrivoit sus parchemin velu, avec son gros gallimart, prognostications et almanachz.

— Voylà le gallant, dist frere Jean. C'est mon homme. C'est celuy que je cherche. Je luy vais mander un cartel.

— Voylà, dist Pantagruel, une estrange et monstrueuse

---

(1) Dormir les yeux ouverts.
(2) Grandes.
(3) Bouquetin.
(4) Cloches.

membreure d'homme, si homme le doibs nommer. Vous me reduisez en memoire la forme et contenance de Amodunt et Discordance.

— Quelle forme, demanda frere Jean, avoient ilz? Je n'en ouy jamais parler. Dieu me le pardoint.

— Je vous en diray, respondit Pantagruel, ce que j'en ay leu parmy les apologues antiques. Physis (c'est nature) en sa premiere portée enfanta Beaulté et Harmonie sans copulation charnelle, comme de soy mesmes est grandement feconde et fertile. Antiphysie, laquelle de tout temps est partie adverse de nature, incontinent eut envie sus cestuy tant beau et honorable enfantement: et au rebours, enfanta Amodunt et Discordance par copulation de Tellumon (1). Ilz avoient la teste spherique et ronde entierement, comme un ballon: non doucement comprimée des deux coustés, comme est la forme humaine. Les oreilles avoient hault enlevées, grandes comme oreilles d'asne; les œilz hors la teste, fichés sur des os semblables aux talons, sans soucilles (2), durs comme sont ceux des cancres (3); les pieds ronds comme pelottes; les bras et mains tournés en arriere vers les espaules. Et cheminoient sur leurs testes, continuellement faisant la roue, cul sus teste, les pieds contremont. Et (comme vous sçavez que es singesses semblent leurs petits singes plus beaux que chose du monde) Antiphysie louoit et s'efforçoit prouver que la forme de ses enfans plus belle estoit et advenante que des enfans de Physis: disant que ainsi avoir les pieds et teste spheriques, et ainsi cheminer circulairement en rouant, estoit la forme competante et perfaicte alleure retirante à quelque portion de divinité: par laquelle les cieulx et toutes choses eternelles sont ainsi contournées. Avoir les pieds en l'air, la teste en bas, estoit imitation du createur de l'univers: veu que les cheveulx sont en l'homme comme racines, les jambes comme rameaux. Car les arbres plus commodement sont en terre fichées sus leurs racines que ne seroient sus leurs rameaux. Par ceste demonstration alleguant que trop mieulx et plus apte-

(1) La terre.
(2) Sourcils.
(3) Ecrevisses.

ment estoient ses enfans comme une arbre droite, que ceux de Physis, lesquelz estoient comme une arbre renversée. Quant est des bras et des mains, prouvoit que plus raisonnablement estoient tournés vers les espaules, parce que ceste partie du corps ne devoit estre sans defenses : attendu que le devant estoit competentement muny par les dents, desquelles la personne peut, non seulement user en maschant, sans l'aide des mains, mais aussy soy defendre contre les choses nuisantes. Ainsi, par le tesmoignage et astipulation des bestes brutes, tiroit tous les folz et insensés en sa sentence, et estoit en admiration à toutes gens escervelés, et desguarniz de bon jugement et sens commun. Depuis elle engendra les matagotz, cagotz et papelars ; les miracles pistolets ; les demoniacles Calvins, imposteurs de Geneve ; les enraigés Putherbes (1), Briffaulx, Caphars, Chattemittes, Cannibales, et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de nature (2). »

Le voyage se continue par une visite au pays de Charnage habité par les Andouilles, par une descente en l'île de Ruach, c'est-à-dire la cour et celle des Papefigues protestants.

Rabelais a fait du Diable de Papefiguière un de ses contes les plus délicieux.

COMMENT UN PETIT DIABLE FUT TROMPÉ PAR UN LABOUREUR DE PAPEFIGUIÈRE

En la chapelle entrés, et prenans de l'eau beniste, apperceusmes dedans le benoistier un homme vestu d'estoles, et tout dedans l'eau caché, comme un canard au plonge, excepté un peu du nez pour respirer. Autour de luy estoient trois prebstres bien ras et tonsurés, lisans le gri-

(1) Puits-Herbaux, moine de Fontevrault, ennemi de Rabelais.

(2) Cette opposition de Physis, la Nature, avec Antiphysis, l'antinature, a fourni à Rabelais l'occasion d'une de ses plus violentes sorties contre tous les ordres religieux catholiques ou protestants, dont une des occupations est d'aller contre la nature.

moyre, et conjurans les diables. Pantagruel trouva le cas estrange, et, demandant quels jeus c'estoient qu'ils jouoient là, fut adverty que depuis trois ans passés avoit en l'isle regné une pestilence tant horrible que pour la moitié et plus le pays estoit resté desert, et les terres sans possesseurs. Passée la pestilence, cestuy homme caché dedans le benoistier aroit (1) un champ grand et restile (2), et le semoit de touzelle (3) en un jour et heure qu'un petit diable (lequel encores ne sçavoit ne tonner ne gresler, fors seulement le persil et les choux, encores aussi ne sçavoit lire ne escrire) avoit de Lucifer impetré (4) venir en ceste isle des Papefigues, se recréer et esbattre, en laquelle les diables avoient familiarité grande avec les hommes et femmes, et souvent y alloient passer temps.

Ce diable, arrivé au lieu, s'adressa au laboureur, et luy demanda qu'il faisoit. Le pauvre homme luy respondit qu'il semoit celuy champ de touzelle pour soy aider à vivre l'an suivant. « Voire mais, dist le diable, ce champ n'est pas tien, il est à moy, et m'appartient. Car depuis l'heure et le temps qu'au Pape vous fiste sla figue, tout ce pays nous fut adjugé, proscript et abandonné. Bled semer toutesfois n'est mon estat. Pourtant je te laisse le champ; mais c'est en condition que nous partirons le profit. — Je le veulx, respondit le laboureur. — J'entends, dist le diable, que du profit advenant nous ferons deux lots. L'un sera ce que croistra sus terre, l'autre ce qu'en terre sera couvert. Le choix m'appartient, car je suis diable extraict de noble et antique race : tu n'es qu'un villain. Je choisis ce que sera en terre, tu auras le dessus. En quel temps sera la cueillette? — A my juillet, respondit le laboureur. — Or, dist le diable, je ne fauldray m'y trouver. Fais au reste comme est le debvoir : travaille, villain, travaille. Je vais tenter du gaillard peché de luxure les nobles nonnains de Pettesec, les cagotz et briffaulx aussi De leurs vouloirs je suis plus qu'asceuré. Au joindre sera le combat. »

La my juillet venue, le diable se representa au lieu,

(1) Labourer.
(2) Qui rapporte tous les ans.
(3) Blé.
(4) Obtenir.

accompaigné d'un escadron de petits diableteaux de chœur. Là rencontrant le laboureur, luy dist : « Et puis, villain, comment t'es tu porté depuis ma departie ? Faire icy convient nos partages. — C'est, respondit le laboureur, raison. » Lors commença le laboureur avec ses gens seyer (1) le bled. Les petits diables de mesme tiroient le chaulme de terre. Le laboureur battit son bled en l'aire, le ventit, le mit en poches, le porta au marché pour vendre. Les diableteaux firent de mesmes, et au marché prés du laboureur, pour leur chaulme vendre, s'assirent. Le laboureur vendit trés bien son bled, et de l'argent emplit un vieulx demy brodequin, lequel il portoit à sa ceincture. Les diables ne vendirent rien : ains au contraire les païsans en plein marché se mocquoient d'eux.

Le marché clous, dist le diable au laboureur. « Villain, tu m'as à ceste fois trompé, à l'aultre ne me tromperas. — Monsieur le diable, respondit le laboureur, comment vous aurois je trompé, qui premier avez choisy ? Vray est qu'on cestuy choix me pensiez tromper, esperant rien hors de terre ne issir pour ma part, et dessous trouver tout entier le grain que j'avois semé, pour d'iceluy tenter les gens souffreteux, cagotz, ou avares, et par tentation les faire en vos lacs tresbucher. Mais vous estes bien jeune au mestier. Le grain que voyez en terre est mort et corrompu, la corruption d'iceluy a esté generation de l'aultre que m'avez veu vendre. Ainsi choisissiez vous le pire. C'est pourquoy estes maudict en l'Evangile. — Laissons, dist le diable, ce propos. De quoy ceste année sequente pourras tu nostre champ semer ? — Pour profit, respondit le laboureur, de bon mesnagier, il conviendroit le semer de raves. — Or, dist le diable, tu es villain de bien : seme raves à force, je les garderay de la tempeste, et ne gresleray poinct dessus. Mais, entends bien, je retiens pour mon partage ce que sera dessus terre, tu auras le dessous. Travaille, villain, travaille. Je vais tenter les heretiques, ce sont ames friandes en carbonnade (2) : monsieur Lucifer a sa cholicque, ce luy sera une guorge-chaude. »

---

(1) Couper.
(2) Viande grillée.

Venu le temps de la cueillette, le diable se trouva au lieu avec un esquadron de diableteaux de chambre. Là rencontrant le laboureur et ses gens, commença seyer et recueillir les feuilles des raves. Aprés luy le laboureur bechoit et tiroit les grosses raves, et les mettoit en poches. Ainsi s'en vont tous ensemble au marché. Le laboureur vendoit trés bien ses raves. Le diable ne vendit rien. Que pis est, on se mocquoit de luy publiquement. « Je voy bien, villain, dist adonc le diable, que par toy je suis trompé. Je veulx faire fin du champ entre toy et moy. Ce sera en tel pact que nous entregratterons l'un l'aultre, et qui de nous deux premier se rendra quittera sa part du champ. Je vais tenter les escoliers de Trebizonde laisser peres et meres, renoncer à la police commune, soy emanciper des edicts de leur roy, vivre en liberté soubterraine, mespriser un chascun, de tous se mocquer, et prenans le beau et joyeux petit bequin d'innocence poëtique soy tous rendre farfadets gentils. »

Le laboureur retournant en sa maison estoit triste et pensif. Sa femme, tel le voyant, cuidoit qu'on l'eust au marché desrobé. Mais entendant la cause de sa melancolie, voyant aussi sa bourse pleine d'argent, doulcement le reconforta et l'asceura que de ceste gratelle mal aucun ne luy adviendroit. Seulement que sus elle il eust à se poser et reposer. Elle avoit ja pourpensé bonne issue. « Pour le pis (disoit le laboureur) je n'en auray qu'une esrafflade : je me rendray au premier coup et luy quitteray le champ. — Rien, rien, dist la vieille ; posez vous sus moy et reposez : laissez moi faire. Vous m'avez dict que c'est un petit diable : je le vous feray soubdain rendre, et le champ nous demourera. Si c'eust esté un grand diable, il y auroit à penser. »

Le jour de l'assignation estoit lorsqu'en l'isle nous arrivasmes. A bonne heure du matin le laboureur s'estoit tres bien confessé, avoir communié, comme bon catholique, et par le conseil du curé s'estoit au plonge caché dedans le benoistier, en l'estat que l'avions trouvé.

Sus l'instant qu'on nous racontoit ceste histoire, eusmes advertissement que la vieille avoit trompé le diable et gagné le champ. La maniere fut telle. Le diable vint à la

porte du laboureur, et, sonnant, s'escria : « O villain, villain, ça, ça, à belles gryphes ! »

Puis entrant en la maison gallant et bien deliberé, et n'y trouvant le laboureur, advisa sa femme en terre pleurante et lamentable. « Qu'est cecy ? demandoit le diable. Où est il ? Que fait il ? — Ha, dist la vieille, où est il le meschant, le bourreau, le brigant ? Il m'a affollée, je suis perdue, je meurs du mal qu'il m'a faict. — Comment, dist le diable, qui a il ? Je le vous gualleray bien tantot. — Ha, dist la vieille, il m'a dict, le bourreau, le tyran, l'esgratigneur de diables, qu'il avoit huy assignation de se gratter avec vous : pour essayer ses ongles il m'a seulement gratté du petit doigt icy entre les jambes, et m'a du tout affolée. Je suis perdue, jamais je n'en gueriray, regardez. Encores est il allé chez le mareschal soy faire esguiser et apoincter les gryphes. Vous estes perdu, monsieur le diable, mon amy. Saulvez vous, il n'arrestera poinct. Retirez vous, je vous en prie. »

Lors se descouvrit jusques au menton en la forme que jadis les femmes Persides se presenterent à leurs enfans fuyans de la bataille, et luy monstra son comment a nom.

Le diable, voyant l'enorme solution de continuité en toutes dimensions, s'escria : « Mahon, Demiourgon, Megere, Alecto, Persephone, il ne me tient pas ! Je m'en vais bel erre. Cela ! Je luy quitte le champ. »

COMMENT PANTAGRUEL DESCENDIT EN L'ISLE DES PAPIMANES (1)

Laissans l'ise desolée des Papefigues, navigasmes par un jour en serenité et tout plaisir, quand à nostre veue s'offrit la benoiste isle des Papimanes. Soubdain que nos ancres furent au port jettées, avant que nous eussions encoché nos gumenes (2), vinrent vers nous en un esquif quatre personnes diversement vestus. L'un en moine enfrocqué, crotté, botté. L'aultre en faulconnier, avec un

(1) Ce sont ceux qui ont l'adoration du pape.
(2) Cordages.

leure gand (1) et d'oiseau. L'aultre en solliciteur de proces, ayant un grand sac plein d'informations, citations, chiquaneries et adjournemens en main. L'aultre en vigneron d'Orléans avec belles guestres de toile, une panouere (2) et une serpe à la ceincture. Incontinent qu'ils furent joincts à nostre nauf, s'escrierent à haulte voix tous ensemble demandans : « L'avez vous vu, gens passagiers? l'avez vous vu? — Qui? demandoit Pantagruel. — Celuy là, respondirent ilz. — Qui est il? demanda frere Jean. Par la mort bœuf, je l'assommeray de coups. » Pensant qu'ils se guementassent (3) de quelque larron, meurtrier ou sacrilège. « Comment, dirent ilz, gens peregrins, ne cognoissez vous l'Unique. — Seigneurs, dist Epistemon, nous n'entendons tels termes. Mais exposez nous, s'il vous plaist, de qui entendez, et nous vous en dirons la verité sans dissimulation. — C'est, dirent-ils, celuy qui est. L'avez vous jamais veu? — Celuy qui est, respondit Pantagruel, par notre théologique doctrine, est Dieu. Et en tel mot se declaira à Moses. Onques certes ne le vismes, et n'est visible à œils corporels. — Nous ne parlons mie, dirent ils, de celuy hault Dieu qui domine par les cieulx. Nous parlons du Dieu en terre. L'avez vous onques vu? — Ilz entendent, dist Carpalim, du pape, sus mon honneur. — Ouy, ouy, respondit Panurge, ouy dea, messieurs, j'en ay veu trois, à la vue desquelz je n'ay gueres profité. — Comment, dirent ilz, nos sacres decretales (4) chantent qu'il n'y en a jamais qu'un vivant. — J'entends, respondit Panurge, les uns successivement aprés les aultres. Aultrement n'en ay je vu qu'un à une fois. — O gens, dirent ils, trois et quatre fois heureux, vous soyez les bien et plus que tres bien venus ! »

Adonc s'agenouillerent devant nous, et nous vouloient baiser les pieds. Ce que ne leur voulusmes permettre, leur remontrans qu'au pape, si là de fortune en propre personne venoit, ils ne sçauroient faire davantage. « Si fe-

(1) Appât.
(2) Hotte.
(3) Se lamenter.
(4) Ce sont les six Constitutions pontificales, auxquelles il faut ajouter les Clémentines et les Extravagances.

rions, si, respondirent ilz. Cela est entre nous ja resolu. Nous luy baiserions le cul sans feuille, et les couilles pareillement. Car il a couilles le pere sainct, nous le trouvons par nos belles decretales, aultrement ne seroit il pape (1). De sorte qu'en subtile philosophie decretaline ceste consequence est necessaire: Il est pape, il a donc couilles. Et quand couilles fauldroient (2) au monde, le monde plus pape n'auroit. »

Pantagruel demandoit ce pendant à un mousse de leur esquif qui estoient ces personnages. Il luy fit response que c'estoient les quatre estats de l'isle: adjousta davantaige que serions bien recueillis et bien traictés, puis qu'avions vu le pape. Ce qu'il remonstra à Panurge, lequel luy dist secretement: « Je fais vœu à Dieu, c'est cela. Tout vient à poinct qui peult attendre. A la vue du pape jamais n'avions profité: à ceste heure de par tous les diables nous profitera comme je voy. » Alors descendismes en terre, et venoit au davant de nous comme en procession tout le peuple du pays, hommes, femmes, petits enfans. Nos quatre estats leur dirent à haulte voix: « Ilz l'ont vu. Ilz l'ont vu. Ilz l'ont vu. »

A ceste proclamation tout le peuple s'agenouilloit davant nous, levans les mains joinctes au ciel, et crians: « O gens heureux! O bien heureux! » Et dura ce cry plus d'un quart d'heure. Puis y accourut le maistre d'escole avec tous ses pedagogues, grimaulx et escoliers, et les fouettoit magistralement, comme on souloit fouetter les petits enfans en nos pays, quand on pendoit quelque malfaicteur, afin qu'il leur en souvint. Pantagruel en fut fasché, et leur dist: « Messieurs, si ne desistez fouetter ces enfans, je m'en retourne. » Le peuple s'estonna, entendant sa voix stentorée, et vis un petit bossu à longs doigts demandant au maistre d'escole: « Vertus de Extravagantes, ceux qui voyent le pape deviennent ils ainsi grands comme cestuy cy qui nous menasse? O qu'il me tarde merveilleusement que je ne le voy, afin de croistre et grand comme luy devenir. » Tant grandes furent leurs exclamations que

(1) *Quia testiculos habet*, dit une décrétale.
(2) Manquer.

Homenas y accourut (ainsi appellent ils leur evesque) sus une mule desbridée, caparassonnée de verd, accompaigné de ses appous (comme ils disoient), de ses suppos aussi, portans croix, banieres, confalons, baldachins, torches, benoistiers. Et nous vouloit pareillement les pieds baiser à toutes forces (comme fit au pape Clement le bon Christian Valfinier) disant qu'un de leurs hypophetes (1) desgresseur et glossateur de leurs sainctes decretales avoit par escrit laissé que ainsi comme le Messias, tant et si long temps les Juifz attendu, en fin leur estoit advenu, aussi en icelle isle quelque jour le pape viendroit. Attendant ceste heureuse journée, si là arrivoit personne qui l'eut veu à Rome ou aultre part, qu'ils eussent à bien le festoyer, et reverentement traicter. Toutesfois nous en excusasmes honnestement.

COMMENT HOMENAS, EVESQUE DES PAPIMANES, NOUS MONTRA LES URANOPETES (2) DECRETALES

Puis nous dist Homenas : « Par nos sainctes decretales nous est enjoinct et commandé visiter premier les eglises que les cabarets. Pourtant, ne declinans de ceste belle institution, allons à l'eglise, aprés irons banqueter. — Homme de bien, dist frere Jean, allez davant, nous vous suivrons. Vous avez parlé en bons termes et en bon christian. Ja long temps a que n'en avions veu. Je m'en trouve fort resjouy en mon esprit, et croy que je n'en repaistray que mieulx. C'est belle chose rencontrer gens de bien. » Approchans de la porte du temple, apperceusmes un gros livre doré, tout couvert de fines et precieuses pierres, balais, esmeraudes, diamans et unions, plus ou autant pour le moins excellentes que celles que Octavian consacra à Jupiter Capitolin. Et pendoit en l'air attaché à deux grosses chaines d'or au zoophore du portal. Nous le regardions en admiration. Pantagruel le manioit et tournoit à plaisir, car il y pouvoit aisement toucher. Et nous

(1) Celui qui parle des choses passées.
(2) Descendues du ciel.

affermoit qu'au touchement d'icelles, il sentoit un doux prurit des ongles et desgourdissement des bras : ensemble tentation vehemente en son esprit de battre un sergent ou deux, pourveu qu'ilz n'eussent tonsure. Adonc nous dist Homenas : « Jadis fut aux Juifs la loy par Moses baillée escrite des doigts propres de Dieu. En Delphes davant la face du temple d'Apollo fut trouvée ceste sentence divinement : ΓΝΟΤΙ ΣΕΑΥΤΟΝ (1). Et par certain laps de temps aprés fut veue EI, aussi divinement escrite et transmise des cieulx. Le simulacre de Cybele fut des cieulx en Phrygie transmis on champ nommé Pesinunt. Aussi fut en Tauris le simulacre de Diane, si croyez Euripides. L'oriflambe fut des cieulx transmise aux nobles et tres chrestians rois de France, pour combattre les Infideles. Regnant Numa Pompilius, roy second des Romains en Rome, fut du ciel veu descendre le tranchant bouclier, dict Ancile. En Acropolis d'Athenes jadis tomba du ciel empiré la statue de Minerve. Icy semblablement voyez les sacres decretales escrites de la main d'un ange Cherubin. Vous aultres gens Transpontins, ne le croirez pas. — Assez mal, respondit Panurge. — Et à nous icy miraculeusement du ciel des cieulx transmises, en façon pareille que par Homere, pere de toute philosophie (exceptez tousjours les dives decretales), le fleuve du Nile est appelé Diipetes (2). Et parce qu'avez veu le pape, evangeliste d'icelles et protecteur sempiternel, vous sera de par nous permis les voir et baiser au dedans, si bon vous semble. Mais il vous conviendra par avant trois jours jeuner, et regulierement confesser, curieusement espluchans et inventorizans vos pechés tant dru qu'en terre ne tombast une seule circonstance, comme divinement nous chantent les dives decretales que voyez. A cela fault du temps.

— Homme de bien, respondit Panurge, decrotoueres, voire, dis je, decretales avons prou veu en papier, en parchemin lanterné, en velin, escrites à la main, et imprimées en moulle. Ja n'est besoing que vous peinez à cestes cy nous monstrer. Nous contentons du bon vouloir et vous

(1) Connais-toi toi-même.
(2) Descendu de Jupiter.

remercions autant. — Vray bis, dist Homenas, vous n'avez mie veu cestes cy angelicquement escrites. Celles de vostres pays ne sont que transsumps (1) des nostres, comme trouvons escrit par un de nos antiques scholiastes decretalins. Au reste vous prie n'y espargner ma peine. Seulement advisez si voulez confesser et jeuner les trois beaulx petits jours de Dieu. — De confesser, respondit Panurge, tres bien nous consentons. Le jeune seulement ne nous vient à propos, car nous avons tant et trestant par la marine jeuné que les araignes (2) ont faict leurs toiles sus nos dents. Voyez icy ce bon frere Jean des Entommeures (à ce mot Homenas courtoisement luy bailla la petite accolade), la mousse luy est creue on gouzier par faulte de remuer et exercer les badigoinces et mandibules. — Il dit vray, respondit frere Jean. J'ay tant et trestant jeuné que j'en suis devenu tout bossu.

— Entrons, dist Homenas, donc en l'eglise, et nous pardonnez si presentement ne vous chantons la belle messe de Dieu. L'heure de myjour est passée, aprés laquelle nous defendent nos sacres decretales messe chanter, messe, dis-je, haulte et legitime. Mais je vous en diray une basse et seiche. — J'en aimerois mieulx, dist Panurge, une mouillée de quelque bon vin d'Anjou. Boutez donc, boutez bas et roide. — Verd et bleu, dist frere Jean, il me desplaist grandement qu'encores est mon estomac à jeun. Car ayant tres bien desjeuné et repeu à usage monachal, si d'adventure il nous chante de *requiem*, je y eusse porté pain et vin par les traicts passés. Patience. Sacquez, chocquez, boutez, mais troussez la court, de peur que ne se crotte, et pour aultre cause aussi, je vous en prie. »

COMMENT, PAR HOMENAS, NOUS FUT MONSTRÉ L'ARCHETYPE D'UN PAPE

La messe parachevée, Homenas tira d'un coffre prés le grand autel un gros faratz (3) de clefs, desquelles il ou-

(1) Copies.
(2) Araignées.
(3) Tas.

vrit, à trente et deux clavures et quatorze catenatz, une fenestre de fer bien barrée, au dessus dudict autel; puis, par grand mystere, se couvrit d'un sac mouillé, et, tirant un rideau de satin cramoisi, nous monstra une image peincte assez mal, selon mon advis, y toucha un baston longuet, et nous fist à tous baiser la touche. Puis nous demanda : « Que vous semble de ceste image? — C'est, respondit Pantagruel, la ressemblance d'un pape. Je le cognoy à la tiare, à l'aumusse, au rochet, à la pantoufle. — Vous dictes bien, dist Homenas. C'est l'idée de celluy Dieu de bien en terre, la venue duquel nous attendons devotement, et lequel esperons une fois voir en ce pays. O l'heureuse et desirée et tant attendue journée! Et vous, heureux et bienheureux, qui tant avez eu les astres favorables qu'avez vivement en face veu et réalement celuy bon Dieu en terre, duquel voyant seulement le portraict, pleine remission gagnons de tous nos pechés memorables : ensemble la tierce partie avec dix huit quarantaines de pechés oubliés! Aussi ne la voyons nous qu'aux grandes festes annuelles. »

Là disoit Pantagruel que c'estoit ouvraige tel que le faisoit Dædalus. Encores qu'elle fust contrefaicte et mal traicte, y estoit toutesfois latente et occulte quelque divine energie en matiere de pardons. « Comme, dist frere Jean, à Seuillé les coquins souppans un jour de bonne feste à l'hospital, et se vantans l'un avoir celuy jour gagné six blancs, l'aultre deux souls, l'aultre sept carolus, un gros gueux se vantoit avoir gagné trois bons testons. Aussi (luy respondirent ses compaignons) tu as une jambe de Dieu. Comme si quelque divinité fust absconse en une jambe toute sphacelée (1) et pourrie. — Quand, dist Pantagruel, tels contes vous nous ferez, soyez records d'apporter un bassin. Peu s'en fault que ne rende ma guorge. User ainsi du sacre nom de Dieu en choses tant ordes et abominables! Fy, j'en dis fy! Si dedans vostre moinerie est tel abus de paroles en usaige, laissez le là, ne le transportez hors les cloistres. — Ainsi, respondit Epistemon, disent les medecins estre en quelques maladies cer-

(1) Vermoulue.

taine participation de divinité. Pareillement Neron louoit les champeignons, et en proverbe grec les appeloit « viande des dieux », pource qu'en iceux il avoit empoisonné son predecesseur Claudius, empereur Romain.

— Il me semble, dist Panurge, que ce portraict fault en nos derniers papes : car je les ay veu non aumusse, ains armet en teste porter, thymbré (1) d'une tiare persicque, et tout l'empire christian estant en paix et silence, eux seuls guerre faire felonne et tres cruelle. — C'estoit, dist Homenas, donc contre les rebelles, hereticques, protestans desesperés, non obéissaans à la sainteté de ce bon Dieu en terre. Celuy luy est non seulement permis et licite, mais commandé par les sacres decretales, et doit à feu incontinent empereurs, rois, ducs, princes, republicques, et à sang mettre, qu'ils transgresseront un *iota* de ses mandemens ; les spolier de leurs biens, les deposseder de leurs royaumes, les proscrire, les anathematiser, et non seulement leurs corps, et de leurs enfans et parens aultres occire, mais aussi leurs ames damner au parfond de la plus ardente chauldiere qui soit en enfer. — Icy, dist Panurge, de par tous les diables, ne sont ils hereticques comme fut Raminagrobis, et comme ils sont parmy les Allemaignes et Angleterre. Vous estes christians triés sur le volet. — Ouy, vraybis, dist Homenas ; aussi serons nous tous saulvés. Allons prendre de l'eau beniste, puis dinerons. »

MENUS DEVIS DURANT LE DISNER, A LA LOUANGE DES DECRETALES

Or, notez, beuveurs, que durant la messe seche d'Homenas, trois manilliers (2) de l'eglise, chascun tenant un grand bassin en main, se pourmenoient parmy le peuple, disans à haulte voix : « N'oubliez les gens heureux qui l'ont veu en face. » Sortans du temple, ilz apporterent à Homenas leurs bassins tous pleins de monnoye papima-

(1) Ecussonné.
(2) Marguilliers.

nicque. Homenas nous dist que c'estoit pour faire bonne chere, et que de ceste contribution et taillon, l'une partie seroit employée à bien boire, l'aultre à bien manger, suivant une mirificque glosse cachée en un certain coin de leurs sainctes decretales. Ce que fut faict, et en beau cabaret assez retirant à celuy de Guillot en Amiens. Croyez que la repaissaille fut copieuse, et les beuvettes numereuses. En cestuy disner je notay deux choses memorables : l'une, que viande ne fust apportée, quelle que fust, fussent chevraulx, fussent chapons, fussent cochons (desquelz y a foison en Papimanie), fussent pigeons, connilz (1), levreaulx, cocqs d'Inde, ou aultres, en laquelle n'y eust abondance de farce magistrale ; l'aultre, que tous le sert et dessert fut porté par les filles pucelles mariables du lieu, belles, je vous affie (2), saffrettes, blondettes, doulcettes et de bonne grace : lesquelles vestues de longues, blanches et deliées aubes à doubles ceintures, le chef ouvert, les cheveulx instrophiés de petites bandelettes et rubans de soye violette, semés de roses, œilletz, marjolaine, aneth, aurande, et aultres fleurs odorantes, à chascune cadence nous invitoient à boire avec doctes et mignonnes reverences. Et estoient voluntiers veues de toute l'assistance. Frere Jean les regardoit de cousté, comme un chien qui emporte un plumail (3). Au dessert (4) du premier metz fut par elles melodieusement chanté un epode à la louange des sacrosainctes decretales. Sur l'apport du second service, Homenas, tout joyeux et esbaudy, adressa sa parole à un des maistres sommeliers, disant : « *Clerice*, esclaire icy. » A ces motz, une des filles promptement luy presenta un grand hanap plein de vin extravaguant. Il le tint en main, et, soupirant profondement, dist à Pantagruel : « Mon seigneur, et vous, beaux amis, je boy à vous tous de bien bon cœur. Vous soyez les tres bien venus. » Beu qu'il eut et rendu le hanap à la bachelette gentille, fit une lourde exclamation, disant : « O dives

(1) Lapins.
(2) Assure.
(3) Volaille.
(4) Desservir.

decretales ! tant par vous est le vin bon bon trouvé ! — Ce n'est, dist Panurge, pas le pis du panier. — Mieulx seroit, dist Pantagruel, si par elles le mauvais vin devenoit bon. — O seraphicque Sixiesme ! dist Homenas continuant, tant vous estes necessaire au sauvement des pauvres humains ! O cherubiques Clementines ! comment en vous est proprement contenue et descrite la perfaicte institution du vray christian ! O Extravagantes angelicques, comment sans vous periroient les pauvres ames, lesquelles, ici bas, errent par les corps mortelz en ceste vallée de misere ! Helas, quand sera ce don de grace particuliere faict es humains, qu'ilz desistent de toutes aultres estudes et negoces pour vous lire, vous entendre, vous sçavoir, vous user, pratiquer, incorporer, sanguifier, et incentricquer (1) es profonds ventricules de leurs cerveaulx, es internes moelles de leurs os, es perplex labyrintes de leurs arteres ? O lors et non plus tot, ne aultrement, heureux le monde ! »

A ces motz, se leva Epistemon, et dist tout bellement à Panurge : « Faulte de selle percée me contrainct d'icy partir. Ceste farce m'a desbondé le boyau cullier : je n'arresteray gueres. — O lors, dist Homenas continuant, nullité de gresle, gelée, frimats, vimeres ! (2) O lors, abondance de tous biens en terre ! O lors paix obstinées, infringible en l'univers : cessation de guerres, pilleries, anguaries, briguanderies, assassinemens, exceptez contre les heretiques et rebelles mauldicts ! O lors joyeuseté, alaigresse, liesse, soulas, deduicts, plaisirs, delices en toute nature humaine ! Mais, o grande doctrine, inestimable erudition, preceptions deificques, emmortaisées par les divins chapitres de ces eternes decretales ! O comment, lisant seulement un demy canon, un petit paragraphe, un seul notable de ces sacrosainctes decretales, vous sentez en vos cœurs enflammée la fournaise d'amour divin ; de charité envers vostre prochain, pourveu qu'il ne soit heretique ; contemnement asceuré de toutes choses fortuites et terrestres ; extatique elevation de vos esprits, voire jusques au troisième ciel ; contentement certain en toutes vos affections ! »

(1) Placer au centre des.
(2) Accidents imprévus.

COMMENT, PAR LA VERTU DES DECRETALES,
EST L'OR SUBTILEMENT TIRÉ DE FRANCE EN ROME

« Je vouldrois, dist Epistemon, avoir payé chopine de trippes à embourser, et qu'eussions à l'original collationné les terrifiques chapitres, *Execrabilis, De multa, Si plures, De Annatis per totum, Nisi essent, Cum ad Monasterium, Quod dilectio, Mandatum,* et certains aultres, lesquelz tirent par chascun an de France en Rome quatre cens mille ducats, et davantaige. — Est ce rien cela ? dist Homenas ; me semble toutesfois estre peu, veu que la France la tres christiane est unique nourrice de la court Romaine. Mais trouvez moy livres on monde, soyent de philosophie, de medecine, des loix, des mathematicques, des lettres humaines, voire (par le mien Dieu) de la saincte Escriture, qui en puissent autant tirer ? Poinct. Nargues, nargues. Vous n'en trouverez poinct de ceste auriflue (1) energie, je vous en asceure. Encore ces diables heretiques ne les veulent apprendre et sçavoir. Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empallez, espaultrez, demembrez, exenterez (2), descouppez, fricassez, grillez, transonnez, crucifiez, bouillez, escarbouillez, escartelez, debezillez, dehinguandez, carbonnadez ces meschans heretiques decretalifuges, decrelalicides, pires que homicides, pires que parricides, decretalictones du diable. Vous aultres gens de bien, si voulez estre dicts et reputés vrais christians, je vous supplie à joinctes mains ne croire aultre chose, aultre chose ne penser, ne dire, n'entreprendre, ne faire, fors seulement ce que contiennent nos sacres decretales et leurs corollaires : ce beau Sixieme, ces belles Clementines, ces belles Extravaguantes. O livres déifiques ! Ainsi serez en gloire, honneur, exaltatation, richesses, dignités, prelations en ce monde, de tous reverés, d'un chascun redoubtés, à tous preferés, sus tous eleuz et choisis. Car il n'est sous la chappe du ciel estat duquel trouviez gens plus idoines à tout faire et manier que ceux qui, par divine prescience et eterne predestination, adonnés se sont à l'estude des sainctes decretales. Voulez vous choisir un preux empereur, un bon capitaine, un digne chef et conducteur d'une

(1) Tirant l'or.
(2) Eventrez.

armée en temps de guerre, qui bien sçaiche tous inconveniens prevoir, tous dangiers eviter, bien mener ses gens à l'assault et au combat en alaigresse, rien ne hazarder, tousjours vaincre sans perte de ses soudars et bien user de la victoire? Prenez moi un decretiste. Non, non, je dis un decretaliste.

— O le gros rat! dist Epistemon.

— Voulez vous en temps de paix trouver homme apte et suffisant à bien gouverner l'estat d'une republicque, d'un royaume, d'un empire, d'une monarchie, entretenir l'eglise, la noblesse, le senat et le peuple en richesses, amitié, concorde, obéissance, vertus, honnesteté? Prenez moy un decretaliste. Voulez vous trouver homme qui par vie exemplaire, beau parler, sainctes admonitions, en peu de temps, sans effusion de sang humain, conqueste la terre saincte, et à la saincte foy convertisse les mescréans Turcs, Juifz, Tartares, Moscovites, Mammeluz et Sarrabovites? Prenez moy un decretaliste.

« Qui fait en plusieurs pays le peuple rebelle et depravé, les pages friands et mauvais, les escoliers badaulx et asniers? Leurs gouverneurs, leurs escuyers, leurs precepteurs, n'estoient decretalistes.

« Mais qui est ce (en conscience) qui a estably, confirmé, authorisé ces belles religions, desquelles en tous endroits voyez la christianté ornée, decorée, illustrée, comme est le firmament de ses claires estoiles? Dives decretales.

« Qui a fondé, pilotizé (1), talué (2), qui maintient, qui substante, qui nourrit les devots religieux par les couvens, monasteres et abbayes: sans les prieres diurnes, nocturnes, continuelles desquelz seroit le monde en dangier evident de retourner en son antique chaos? Sacrées decretales.

« Qui fait et journellement augmente en abondance de tous biens temporelz, corporelz et spirituelz le fameux et célèbre patrimoine de sainct Pierre? Sainctes decretales.

« Qui fait le sainct Siege apostolique en Rome de tout temps et aujourd'huy tant redoubtable en l'univers qu'il fault ribon ribaine que tous rois, empereurs, potentats et seigneurs (*dé*)pendent de luy, tiennent de luy, par luy soient couronnés, confirmés, authorisés, viennent là bouc-

(1) Fondu.
(2) Maintenu.

quer (1) et se prosterner à la mirificque pantoufle, de laquelle avez veu le portraict? Belles decretales de Dieu.

« Je vous veulx declarer un grand secret. Les universités de vostre monde, en leurs armoiries et devises ordinairement portent un livre aucunes (*les unes*) ouvert, aultres fermé. Quel livre pensez vous que soit?

— Je ne sçay certes, respondit Pantagruel. Je ne lus onques dedans.

— Ce sont, dist Homenas, les decretales, sans lesquelles periroient les privileges de toutes universités. Vous me debvez ceste là. Ha, ha, ha, ha. »

Icy commença Homenas rotter, petter, rire, baver et suer; et bailla son gros gras bonnet à quatre braguettes à une des filles, laquelle le posa sus son beau chef en grande alaigresse, aprés l'avoir amoureusement baisé, comme guaige et asceurance qu'elle seroit premiere mariée. « *Vivat!* s'escria Epistemon, *vivat, fifat, pipat, bibat!* O secret apocalyptique!

— *Clerice*, dist Homenas, *Clerice*, esclaire icy à doubles lanternes. Au fruict, pucelles. Je disois donc que ainsi vous adonnans à l'estude unique des sacres decretales, vous serez riches et honorés en ce monde. Je dis consequemment qu'en l'aultre vous serez infailliblement saulvés on benoict royaulme des cieulx, duquel sont les clefz baillées à nostre bon Dieu decretaliarche. O mon bon Dieu, lequel j'adore, et ne vis onques, de grace speciale ouvre nous en l'article de la mort pour le moins, ce tres sacré tresor de nostre mere saincte Eclise, duquel tu es protecteur, conservateur, promeconde (2), administrateur, dispensateur. Et donne ordre que ces precieux œuvres de supererogation (3), ces beaux pardons au besoing ne nous faillent. A ce que les diables ne trouvent que mordre sus nos pauvres ames, que la gueule horrifique d'enfer ne nous engloutisse. Si passer nous fault par purgatoire, patience! En ton pouvoir et arbitre est nous en delivrer, quand vouldras. » Icy commença Homenas jetter grosses et chauldes larmes, battre sa poictrine, et baiser ses poulces en croix.

(1) Baiser par force.
(2) Econome.
(3) Ce qui est donné par surcroît.

LE CINQUIÈME LIVRE (1)

Continuant leur traversée, les navigateurs arrivent à l'île sonnante, qui n'est autre que Rome. Elle est pleine d'oiseaux de toutes sortes que leur fait admirer Aeditue.

L'ISLE SONNANTE

Les oiseaux estoient grands, beaux et polis à l'advenant, bien ressemblans les hommes de ma patrie : beuvoient et mangeoient comme hommes, esmutissoient comme hommes, enduisoient (2) comme hommes, petoient, dormoient et roussinoient comme hommes : brief, à les voir de prime face, eussiez dit que fussent hommes; toutesfois ne l'estoient mie, selon l'instruction de maistre Aeditue, nous protestant qu'ils n'estoient ny seculiers, ny mondains. Aussi leur pennage (3) nous mettoit en rêverie, lequel aucuns avoient tout blanc, autres tout noir, autres tout gris, autres mi parti de blanc et noir, autres tout rouge, autres parti de blanc et bleu : c'estoit belles choses de les voir. Les masles il nommoit Clergaux, Monagaux, Prestregaux, Abbegaux, Evesgaux, Cardingaux et Papegaut, qui est unique en son espece. Les femelles il nommoit Clergesses, Monagesses, Prestregesses, Abbegesses, Evesgesses, Cardingesses, Papegesses. Tout ainsi toutesfois, nous dist il, comme entre les abeilles hantent les freslons, qui rien ne font fors tout manger et tout gaster, aussi depuis trois cens ans ne sçay comment, entre ces joyeux oiseaux, estoit par chascune quinte lune avolé grand nombre de cagots, lesquels avoient honny et conchié toute l'isle, tant hideux et monstrueux, que de tous estoient refuis. Car tous avoient le col tors, les pattes pelues, les gryphes et ventre de Harpies, et les culs de Stymphalides (4), et n'estoit

(1) On crut, il y a quelques années, avoir découvert à Munich une édition du cinquième livre antérieure à la mort de Rabelais. M. Lefranc a démontré que ce n'était là qu'une grossière imitation.

(2) Digérer.

(3) Plumage.

(4) Oiseaux exterminés par Hercule.

possible les exterminer: pour un mort en avoloit vingt quatre. J'y souhaitois quelque second Hercules, pour ce que frere Jean y perdit le sens par vehemente contemplation, et à Pantagruel advint ce qu'estoit advenu à messire Priapus contemplant les sacrifices de Ceres, par faute de peau.

COMMENT EN L'ISLE SONNANTE N'EST QU'UN PAPEGAUT

Lors demandasmes à maistre Aeditue, veu la multiplication de ces venerables oiseaux en toutes leurs especes, pourquoy là n'estoit qu'un Papegaut. Il nous respondit que telle estoit l'institution premiere, et fatale destinée des estoiles: que des Clergaux naissent les Prestregaux et Monagaux, sans compagnie charnelle, comme se fait entre les abeilles d'un jeune taureau accoustré selon l'art et pratique d'Aristeus. Des Prestregaux naissent les Evesgaux; d'iceux les beaux Cardingaux, et les Cardingaux, si par mort n'estoient prévenus, finissoient en Papegaut, et n'en est ordinairement qu'un, comme par les ruches des abeilles n'y a qu'un roy, et au monde n'est qu'un soleil. Iceluy decedé, en naist un aultre en son lieu, de toute la race des Cardingaux: entendez tousjours sans copulation charnelle. De sorte qu'il y a en ceste espece unité individuale, avec perpetuité de succession, ne plus ne moins qu'au phœnix d'Arabie. Vray est qu'il y a environ deux mille sept cens soixante lunes que furent en nature deux Papegaux produits; mais ce fut la plus grande calamité qu'on vist onques en ceste isle. « Car, disoit Aeditue, tous ces oiseaux icy se pillerent les uns les aultres, et s'entrepelauderent si bien ce temps durant que l'isle periclita d'estre spoliée de ses habitans. Part d'iceux adheroit à un, et le soutenoit; part à l'aultre, et le défendoit; demeurerent part d'iceux muts comme poissons, et onques ne chanterent, et part de ces cloches, comme interdicte, coup ne sonna. Ce seditieux temps durant, à leur secours evoquerent empereurs, roys, ducs, marquis, monarques, comtes, barons et communautés du monde qui habite en continent et terre ferme, et n'eut fin ce schisme

et ceste sedition qu'un d'iceux ne fust tollu de vie, et la pluralité reduicte en unité. »

Puis demandasmes qui mouvoit ces oiseaux ainsi sans cesse chanter. Aeditue nous respondit que c'estoient les cloches pendantes au dessus de leurs cages. Puis nous dist : « Voulez vous que presentement je fasse chanter ces Monagaux que voyez là bardocuculés d'une chausse d'hypocras, comme une alouette sauvage ? — De grace, » respondismes nous. Lors sonna une cloche six coups seulement, et Monagaux d'accourir, et Monagaux de chanter. « Et si, dist Panurge, je sonnois ceste cloche, ferois je pareillement chanter ceux icy qui ont le pennage à couleur de haran soret ? — Pareillement, » respondit Aeditue.

Panurge sonna, et soudain accoururent ces oiseaux enfumés, et chantoient ensemblement ; mais ils avoient les voix rauques et malplaisantes. Aussi nous remonstra Aeditue qu'ils ne vivoient que de poisson, comme les herons et cormorans du monde, et que c'estoit une quinte espece de cagaux imprimés nouvellement. Adjousta davantage qu'il avoit eu advertissement par Robert Valbringue, qui par là, nagueres, estoit passé en revenant du pays d'Afrique, que bientost y devoit avoler une sexte espece, lesquels il nommoit Capucingaux, plus tristes, plus maniaques et plus fascheux qu'espece qui fust en toute l'isle. « Afrique, dist Pantagruel, est coustumiere tousjours choses produire nouvelles et monstrueuses. »

COMMENT PANURGE RACONTE A MAISTRE AEDITUE L'APOLOGUE DU ROUSSIN ET DE L'ASNE

Au soir, Panurge dist à Aeditue : « Seigneur, ne vous desplaise, si je vous raconte une histoire joyeuse, laquelle advint au pays de Chastelleraudois depuis vingt et trois lunes. Le pallefrenier d'un gentilhomme au mois d'avril pourmenoit à un matin ses grands chevaux parmy les guerests : là rencontra une gaye bergere, laquelle

A l'ombre d'un buissonnet
Ses brebiettes gardoit,

ensemble un asne et quelques chevres. Devisant avec elle, luy persuada monter derriere luy en croupe, visiter son escurie, et là faire un tronçon de bonne chere à la rustique. Durant leur propos et demeure, le cheval s'adressa à l'asne et luy dist en l'oreille (car les bestes parlerent toute icelle année en divers lieux) : « Pauvre et chetif bau-
« det, j'ay de toy pitié et compassion. Tu travailles jour-
« nellement beaucoup, je l'apperçoy à l'usure de ton bas-
« cul : c'est bien faict, puisque Dieu t'a creé pour le ser-
« vice des humains. Tu es baudet de bien. Mais n'estre
« autrement torchonné, estrillé, phaleré et alimenté que je
« te voy, cela me semble un peu tyrannique, et hors les
« metes (1) de raison. Tu es tout herissoné, tout hallebrené
« (2), tout lanterné, et ne manges icy que joncs, espines
« et durs chardons. C'est pourquoy je te semonds, baudet,
« ton petit pas avec moy venir, et voir comment nous
« autres, que nature a produits pour la guerre, sommes
« traités et nourris. Ce ne sera sans toy ressentir de mon
« ordinaire. — Vrayement, respondit l'asne, j'iray bien vo-
« lontiers, monsieur le cheval. — Il y a, dist le roussin,
« bien monsieur le roussin pour toy, baudet. — Pardon-
« nez moy, respondit l'asne, monsieur le roussin ; ainsi
« sommes en nostre langage incorrects et mal apprins,
« nous autres villageois et rustiques. A propos, je vous
« obéiray volontiers et de loing vous suivray, de peur des
« coups (j'en ay la peau tout contrepointée), puisque vous
« plaist me faire tant de bien et d'honneur. »

« La bergere montée, l'asne suivoit le cheval, en ferme deliberation de bien repaistre advenant au logis. Le pallefrenier l'apperceut, et commanda aux garçons d'estable le traiter à la fourche, et l'esrener (3) à coups de baston. L'asne, entendant ce propos, se recommanda au Dieu Neptune, et commençoit à escamper du lieu à grande erre, pensant en soy mesme, et syllogisant : « Il dit bien : aussi
« n'est ce mon estat de suivre les cours des gros seigneurs ;
« nature ne m'a produit que pour l'aide des pauvres gens.
« Æsope m'en avoit bien adverty par un sien apologue ;

(1) Bornes.
(2) Echiné.
(3) Ereinter.

« ç'a esté outrecuidance à moy : remede n'y a que d'escam-
« per d'icy, je dis plus tost que ne sont cuictes asperges. » Et l'asne au trot, à pets, à bonds, à ruades, au gallot, à petarrades.

« La bergere, voyant l'asne desloger, dist au pallefrenier qu'il estoit sien, et pria qu'il fust bien traité, autrement elle vouloit partir, sans plus avant d'entrer. Lors commanda le pallefrenier que plus tost les chevaux n'eussent de huit jours avoine que l'asne n'en eust tout son saoul. Le pis fut de le revoquer, car les garçons l'avoient beau flatter, et l'appeler : « Truunc, truunc, baudet, ça. —
« Je n'y vais pas, disoit l'asne, je suis honteux. » Plus amiablement l'appeloient, plus rudement s'escarmouchoit il, et à saults et à petarrades. Ils y fussent encores, ne fust la bergere qui les advertit crier avoine hault en l'air en l'appelant ; ce qui fut fait. Soudain l'asne tourna visage, disant : « Avoine, bien, *adveniat;* non la fourche ;
« je ne dis : qui ne dit, passe sans flux. » Ainsi à eux se rendit, chantant melodieusement, comme vous sçavez que fait bon ouir la voix et musique de ces bestes Arcadiques.

« Arrivé qu'il fut, on le mena en l'estable prés du grand cheval, fut frotté, torchonné, estrillé, litiere fraiche jusqu'au ventre, plein ratelier de foin, pleine mangeoire d'avoine, laquelle, quand les garçons d'estable cribloient, il leur chauvoit (1) des oreilles, leur signifiant qu'il ne la mangeroit que trop sans cribler, et que tant d'honneur ne luy appartenoit..

« Quand ils eurent bien repeu, le cheval interrogeoit l'asne, disant : « Et puis, pauvre baudet, et comment
« t'en va ? Que te semble de ce traitement ? Encore n'y
« voulois tu pas venir. Qu'en dis tu ? — Par la figue,
« respondit l'asne, laquelle un de nos ancestres mangeant,
« mourut Philemon à force de rire, voicy basme, monsieur
« le roussin. Mais quoy, ce n'est que demie chere. Bau-
« douinez vous rien céans, vous autres messieurs les che-
« vaux ? — Quel baudouinage me dis tu, baudet ? deman-
« doit le cheval ; tes males avivres (2), baudet, me prends
« tu pour un asne ? — Ha, ha, respondit l'asne, je suis un

(1) Remuer.
(2) Par l'inflammation de tes glandes...

« peu dur pour apprendre le langage courtisan des che-
« vaux. Je demande : Roussinez vous point céans, vous
« autres, messieurs les roussins ? — Parle bas, baudet, dist
« le cheval, car si les garçons t'entendent, à grands coups
« de fourche ils te pelauderont si dru qu'il ne te prendra
« volonté de baudouiner. Nous n'osons céans seulement
« roidir le bout, voire fust ce pour uriner, de peur des
« coups : du reste aises comme roys. — Par l'aube du
« bas que je porte, dist l'asne, je te renonce, et dis fy de
« ta litière, fy de ton foin, et fy de ton avoine : vive les
« chardons des champs, puisqu'à plaisir on y roussine ;
« manger moins, et tousjours roussiner son coup est ma
« devise : de ce nous autres faisons foin et pitance. O
« monsieur le roussin, mon amy, si tu nous avois veu en
« foires quand nous tenons nostre chapitre provincial, com-
« ment nous baudouinons à gogo pendant que nos mais-
« tresses vendent leurs oisons et poussins ! » Telle fut leur
departie. J'ay dit. »

A tant se teut Panurge, et plus mot ne sonnoit. Pantagruel l'admonestoit conclure le propos. Mais Aeditue respondit : « A bon entendeur ne fault qu'une parole. J'entends tres bien ce que par cest apologue de l'asne et du cheval voudriez dire et inferer, mais vous estes honteux. Sachez qu'icy n'y a rien pour vous ; n'en parlez plus. — Si ay je, dist Panurge, n'agueres icy veu une abbegesse à blanc plumage, laquelle mieux vaudroit chevaucher que mener en main. Et si les autres sont dames oiseaux, elle me sembleroit dame oiselle. Je dis cointe et jolie, bien valant un peché ou deux. Dieu me le pardoint, partant je n'y pensois point en mal : le mal que j'y pense me puisse soudain advenir ! »

COMMENT NOUS FUST MONTRÉ PAPEGAUT EN GRANDE DIFFICULTÉ

Le tiers jour continua en festins et mesmes banquets que les deux precedents. Auquel jour Pantagruel requeroit instamment voir Papegaut ; mais Aeditue respondit qu'il ne se laissoit ainsi facilement voir. « Comment, dist Pantagruel, a-t-il l'armet de Pluton en teste, l'anneau de Gyges

es gryphe, ou un cameléon en sein, pour se rendre invisible au monde? Non, respondit Aeditue, mais il par nature est d'accès un peu difficile. Je donneray toutesfois ordre que le puissiez voir, si faire se peut. » Ce mot achevé, nous laissa au lieu grignotans. Un quart d'heure aprés retourné, nous dist Papegaut estre pour ceste heure visible : et nous mena en tapinois et silence droit à la cage en laquelle il estoit acroué, accompagné de deux petits Cardingaux, et de six gros et gras Evesgaux. Panurge curieusement considera sa forme, ses gestes, son maintien. Puis s'escria à haute voix, disant : « En mal an soit la beste ! il semble une duppe (1). — Parlez bas, dist Aeditue, de par Dieu, il a oreilles, comme sagement nota Michael de Masticones. — Si a bien une duppe, dist Panurge. — Si une fois il vous entend ainsi blasphemans, vous estes perdus, bonnes gens : voyez vous là dedans sa cage un bassin? D'iceluy sortira foudre tonnoire, esclairs, diables et tempeste, par lesquels en un moment serez cent pieds sous terre abismés. — Mieux seroit, dist frere Jean, boire et banqueter. » Panurge restoit en contemplation vehemente de Papegaut et de sa compagnie, quand il apperceut au dessous de sa cage une cheveche; adons s'escria, disant : « Par la vertu Dieu, nous sommes icy bien pippés à pleines pippes, et mal equippés. Il y a, par Dieu, de la pipperie, fripperie et ripperie tant et plus en ce manoir. Regardez là ceste cheveche, nous sommes par Dieu assassinés. Parlez bas de par Dieu, dist Aeditue; ce n'est mie une cheveche : il est masle, c'est un noble chevechier. — Mais, dist Pantagruel, faites nous icy quelque peu Papegaut chanter, afin qu'oyons son harmonie. — Il ne chante, respondit Aeditue, qu'à ses jours, et ne mange qu'à ses heures. — Non fais je, dist Panurge, mais toutes les heures sont miennes. Allons donc boire d'autant. — Vous, dist Aeditue, parlez à ceste heure correct : ainsi parlant jamais ne serez heretique. Allons, j'en suis d'opinion. » Retournans à la beuverie, apperceusmes un vieil Evesgaut à teste verde, lequel estoit acroué (2), accompagné d'un soufflegan et trois onocrotales (3), oiseaux

(1) Huppe.
(2) Accroupi.
(3) Un suffragant et trois protonotaires.

joyeux, et ronfloit sous une feuillade. Prés luy estoit une jolie abbegesse, laquelle joyeusement chantoit et y prenions plaisir si grand que desirions tous nos membres en oreilles convertis pour rien ne perdre de son chant, et du tout, sans ailleurs estre distraicts, y vaquer. Panurge dist: « Ceste belle abbegesse se rompt la teste à force de chanter, et ce gros villain Evesgaut ronfle ce pendant. Je le feray bien tantost chanter de par le diable. » Lors sonna une cloche pendante sus sa cage; mais quelque sonnerie qu'il fist, plus fort ronfloit Evesgaut, point ne chantoit. « Par Dieu, dist Panurge, vieille buze, par moyen autre bien chanter je vous feray. »

Adonc print une grosse pierre, le voulant ferir par la moitié. Mais Aeditue s'escria, disant: « Homme de bien, frappe, feris, tue et meurtris tous roys et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement. quand tu voudras; deniches des cieulx les anges, de tout auras pardon du Papegaut: à ces sacrez oiseaux ne touches, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toy que de tes parents et amis vifs et trepassés; encores ceux qui d'eux aprés naitroient en sentiroient infortune. Considere bien ce bassin. — Mieux donc vault, dist Panurge, boire d'autant et banqueter. — Il dit bien, monsieur Antitus, dist frere Jean: cy voyans ces diables d'oiseaux, ne faisons que blasphemer; vuidant vos bouteilles et potz, ne faisons que Dieu louer. Allons donc boire d'autant. O le beau mot! »

COMMENT NOUS PASSASMES LE GUICHET HABITÉ PAR GRIPPEMINAUD, ARCHIDUC DES CHATS FOURRÉS (1)

Quelques jours aprés, ayant failli plusieurs fois à faire naufrage, passasmes Candemnation, qui est une aultre isle toute deserte; passasmes aussi le Guichet, auquel lieu Pantagruel ne voulut descendre, et fit tres bien, car nous y fusmes faits prisonniers, et arrestés de faict par le commandement de Grippeminaud, archiduc des Chats fourrés, parce que quelqu'un de nostre bande voulut vendre à un serrargent des chapeaux de Cassade. Les Chats fourrés

(1) Les gens de justice.

sont bestes moult horribles et espouvantables : ils mangent les petits enfans et paissent sus des pierres de marbre. Advisez, beuveurs, s'ils ne devroient bien estre camus. Ils ont le poil de la peau non hors sortant, mais au dedans caché, et portent pour leur symbole et devise tous et chascun d'eux une gibbeciere ouverte, mais non tous en une maniere : car aucuns la portent attachée au col, en escharpe, aultres sus le cul, aultres sus le costé, et le tout par raison et mystere. Ont aussi les griphes tant fortes, longues et acerées, que rien ne leur eschappe, depuis qu'une fois l'ont mis entre leurs serres. Et se couvrent les testes, aucuns de bonnets à quatre goutieres ou braguettes ; aultres, de bonnets à revers ; aultres, de mortiers ; aultres, de caparassons mortifiés.

Entrans en leur Tapinaudiere,
Nous dist un gueux de l'hostiere,

auquel avions donné demy teston : « Gens de bien, Dieu vous doint de leans (1) bien tost en saulveté sortir : considerez bien le minois de ces vaillans piliers, arboutans de justice grippeminaudiere. Et notez que si vivez encore six olympiades et l'aage de deux chiens, vous verrez ces Chats fourrés seigneurs de toute l'Europe, et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui est en icelle, si en leurs hoirs, par divine punition, soubdain ne deperissoit le bien et revenu par eux injustement acquis ; tenez le d'un gueux de bien. Parmy eux regne la sexte essence, moyennant laquelle ils grippent tout, devorent tout, et conchient tout. Ils bruslent, escartelent, decapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans discretion de bien et de mal. Car parmy eux vice est vertu appellé ; meschanceté est bonté surnommée ; trahison a nom de feaulté ; larrecin est dit liberalité ; pillerie est leur devise, et par eux faicte est trouvée bonne de tous humains, exceptez moy les heretiques ; et le tout font avec souveraine et irrefragable autorité. Pour signe de mon pronostic, adviserez que leans sont les mangeoires au dessus des rateliers. De ce quelque jour vous souvienne. Et si jamais

(1) Là-dedans.

peste au monde, famine, ou guerre, vorages (1), cateclismes, conflagrations, malheur adviennent, ne les attribuez ne les referez aux conjonctions des planettes malefiques, aux abus de la cour Romaine, aux tyrannies des roys et princes terriens, à l'imposture des caphars, heretiques, faux prophetes, à la malignité des usuriers, faux monnoyeurs, rogneurs de testons, ne à l'ignorance, impudence, imprudence des medecins, chirurgiens, apothycaires, ny à la perversité des femmes adulteres, venefiques (2), infanticides: attribuez le tout à l'enorme, indicible, incroyable, inestimable meschanceté, laquelle est continuellement forgée et exercée en l'officine des Chats fourrés.

COMMENT LES CHATS FOURRÉS VIVENT DE CORRUPTION

Ces paroles n'estoient achevées, quand frere Jean appercent soixante huit galeres et fregates arrivantes au port. Là, soudain courut demander nouvelles: ensemble, de quelle marchandise estoient les vaisseaux chargés, et vit que tous chargés estoient de venaison, levreaux, chappons, palombes, cochons, chevreaux, vanneaux, poullets, canards, alebrans, oisons, et aultres sortes de gibier. Parmy aussi apperceut quelques pièces de velours, de satin et damas. Adonc, interrogea les voyagiers où et à qui ils portoient ces frians morceaux. Ils respondirent que c'estoit à Grippeminaud, aux Chats fourrés et Chattes fourrées.

« Comment, dist frere Jean, appelez vous ces drogues là? — Corruption, respondirent les voyagiers. — Ils donc, dist frere Jean, de corruption vivent, en génération periront. Par la vertu Dieu, c'est cela: leurs peres mangerent les bons gentilshommes, qui, par raison de leur estat, s'exerçcient à la volerie et à la chasse pour plus estre en temps de guerre escors et ja endurcis au travail. Les ames d'iceux, selon l'opinion de Grippeminaud, aprés leur mort entrent en sangliers, cerfs, chevreuils, herons, perdrix, et aultres tels animaux, lesquels avoient, leur premiere vie durante,

(1) Gouffres.
(2) Empoisonneuses.

tousjours aimés et cherchés. Ores ces Chats fourrés, avoir leurs chasteaux, terres, domaines, possessions, rentes et revenus destruit et dévoré, encores leur cherchent ils le sang et l'ame en l'aultre vie. O le gueux de bien qui nous en donna l'advertissement à l'enseigne de la mangeoire installée au dessus du ratelier ! — Voire mais, dist Panurge aux voyagiers, on a faict crier, de par le grand Roy, que personne n'eust, sur peine de la hart, prendre cerfs ne biches, sangliers ne chevreuils. — Il est vray, respondit un pour tous. Mais le grand Roy est tant bon et tant benin : ces Chats fourrés sont tant enragés et affamés de sang chestien que moins de peur avons nous offensans le grand Roy que d'espoir n'entretenans ces Chats fourrés par telles corruptions ; mesmement que demain le Grippeminaud marie une sienne Chatte fourrée avec un gros Mitouard, chat bien fourré. Au temps passé on les appelloit Machefois ; mais las ! ils n'en maschent plus. Nous, de present, les nommons maches levreux, mache perdrix, mache becasses, mache faisans, mache poullets, mache chevreaux, mache connils, mache cochons : d'aultres viandes ne sont alimentés. — Bren, bren, dist frere Jean : l'année prochaine on les nommera mache estrons, mache foires, mache merdes. Me voulez vous croire ? — Ouy dea, respondit la brigade. — Faisons, dit il, deux choses : premierement, saisissons nous de tout ce gibier que voyez cy ; aussi bien suis je fasché de saleures : elles m'eschauffent les hypocondres. J'entends le bien payant. Secondement, retournons au guichet, et mettons à sac tous ces diables de Chats fourrés. — Sans faute, dist Panurge, je n'y vais pas : je suis un peu couard de ma nature. »

COMMENT PANTAGRUEL ARRIVA EN L'ISLE DES APEDEFTES A LONGS DOIGTS ET MAINS CROCHUES, ET DES TERRIBLES ADVENTURES ET MONSTRES QU'IL Y VIT (1)

Si tost que les ancres furent jettées, et le vaisseau asceuré, l'on descendit l'esquif. Aprés que le bon Pantagruel

(1) C'est la Cour des Comptes. Les pressoirs figurent, les différents bureaux et les grappes les comptables.

eut fait les prieres et remercié le Seigneur de l'avoir sauvé et gardé de si grand et périlleux danger, il entra et toute sa compagnie dedans l'esquif, pour prendre terre: ce qui leur fut fort aisé, car la mer estant calme et les vents baissés, en peu de temps ils furent aux roches. Comme ils eurent pris terre, Epistemon, qui admiroit l'assiette du lieu et l'estrangeté des rochers, advisa quelques habitans dudict pays. Le premier à qui il s'adressa estoit vestu d'une robe gocourte (1), de couleur de roy, avoit le pourpoinct de demy ostade à bas de manches de satin, et le haut estoit de chamois, le bonnet à la coquarde: homme d'assez bonne façon, et, comme depuis nous sceusmes, il avoit nom Guaignebeaucoup. Epistemon luy demanda comme s'appeloient ces rochers et vallées si estranges. Guaignebeaucoup luy dist que c'estoit une colonie tirée du pays de Procuration, et l'appelloient les Cahiers; et qu'au delà des rochers, ayans passé un petit gué, nous trouverions l'isle des Apedeftes. « Vertus d'Extravagantes, dist frere Jean! Et vous aultres gens de bien, de quoy vivez vous icy? Sçaurions nous boire en vostre verre? car je ne vous voy aucuns outils que parchemins, cornets et plumes.

— Nous ne vivons, respondit Guaignebeaucoup, que de cela aussi: car il faut que tous ceux qui ont affaire en l'isle passent par mes mains. — Pourquoy? dist Panurge, estes vous barbier, qu'il faut qu'ils soient testonnés? — Ouy, dist Guaignebeaucoup, quant aux testons de la bourse. — Par Dieu, dist Panurge, vous n'aurez de moy denier ny maille; mais je vous prie, beau sire, menez nous à ces Apedeftes, car nous venons du pays des sçavans, où je n'ay gueres gaigné. » Et comme ils devisoient, ils arriverent en l'isle des Apedeftes: car l'eau fut tantost passée. Pantagruel fut en grande admiration de la structure, de la demeure et habitation des gens du pays: car ils demourent en un grand pressouer, auquel on monte prés de cinquante degrés; et avant que d'entrer au maistre pressouer (car leans y en a des petits, grands, secrets, moyens, et de toutes sortes) vous passez par un grand peristyle, où

(1) Sens mal défini : ou courte, ou longue, ou mal faite.

vous voyez en paysage les ruines presque de tout le monde, tant de potences de grands larrons, tant de gibets, de questions, que cela nous fit peur. Voyant Guaignebeaucoup que Pantagruel s'amusoit à cela : « Monsieur, dist il allons plus avant : cecy n'est rien. — Comment, dist frere Jean, ce n'est rien. Par l'ame de ma braguette eschauffée, Panurge et moy tremblons de belle faim. J'aimeroys mieux boire que voir ces ruines icy. — Venez, » dist Guaignebeaucoup.

Lors nous mena en un petit pressouer qui estoit caché sus le derriere, que l'on appelloit en langage de l'isle, *Pithies*. Là ne demandez pas si maistre Jean se traicta, et Panurge : car saulcissons de Milan, coqs d'Indes, chappons, autardes, malvoisie, et toutes bonnes viandes estoient prestes et fort bien accoustrées. Un petit bouteiller voyant que frere Jean avoit donné une œillade amoureuse sur une bouteille qui estoit prés d'un buffet, separée de la troupe bouteillique, dist à Pantagruel : « Monsieur, je voy que l'un de vos gens fait l'amour à ceste bouteille : je vous supplie bien fort qu'il n'y soit touché, car c'est pour Messieurs. — Comment, dist Panurge, il y a donc des messieurs ceans ? L'on y vendange, à ce que je voy. » Alors Guaignebeaucoup nous fit monter, par un petit degré caché, en une chambre par laquelle il nous monstra les Messieurs qui estoient dans le grand pressouer, auquel il nous dist qu'il n'estoit licite à homme d'y entrer sans congé, mais que nous les voirions bien par ce petit goulet de fenestre, sans qu'ils nous vissent.

Quand nous y fusmes, nous advisasmes dans un grand pressouer vingt ou vingt cinq gros pendars à l'entour d'un grand bourreau tout habillé de verd, qui s'entreregardoient, ayans les mains longues comme jambes de grue, et les angles de deux pieds pour le moins : car il leur est defendu de les roigner jamais, de sorte qu'ils leur deviennent croches comme rancons ou rivereaux (1), et sus l'heure fut amenée une grosse grappe de vigne qu'on vendange en ce pays là, du plant de l'Extraordinaire, qui souvent pend à eschalats. Sitost que la grappe fut là, ils la mirent au

(1) Comme crochets ou grappins.

pressouer et n'y eut grain dont pas un ne pressurast de l'huile d'or; tant que la pauvre grappe fut rapportée si seiche et espluchée qu'il n'y avoit plus ne jus ne liqueur du monde. Or, nous contoit Guaignebeaucoup, qu'ils n'ont pas souvent ces grosses là; mais qu'ils en ont toujours d'aultres sus le pressouer. « Mais, mon compere, dist Panurge, en ont ils de beaucoup de plants? — Ouy, dist Guaignebeaucoup. Voyez vous bien ceste là petite que voyez qu'on s'en va remettre au pressouer? c'est celle du plant des Decimes : ils en tirerent desja l'aultre jour jusques au pressurage; mais l'huile sentoit le coffre au prebstre, et Messieurs n'y trouverent pas grands appigrets (1). — Pourquoy donc, dist Pantagruel, la remettent ils au pressouer? — Pour voir, dist Guaignebeaucoup, s'il y a poinct quelque omission de jus ou recepte dedans le marc, — Et digne vertu Dieu, dist frere Jean, appellez vous ces gens là ignorans? Comment diable! ils tireroient de l'huile d'un mur. — Aussi font ils, dist Guaignebeaucoup; car souvent ils mettent au pressouer des chasteaux, des parcs, des forests, et de tout en tirent l'or potable. — Vous voulez dire portable, dist Epistemon. — Je dis potable, dist Guaignebeaucoup : car l'on en boit ceans maintes bouteilles que l'on ne devroit pas. Il y en a de tant de plants que l'on n'en sçait le nombre. Passez jusques icy, et voyez dans ce courtil (2) : en voyla plus de mille qui n'attendent que l'heure d'estre presseurés. En voyla du plant general; voyla du particulier, des fortifications, des emprunts, des dons, des casuels, des domaines, des menus plaisirs, des postes, des offrandes, de la Maison. — Et qui est ceste grosse là, à qui toutes ces petites sont à l'environ? — C'est, dist Guaignebeaucoup, de l'Espargne, qui est le meilleur plant de tout ce pays. Quand on en pressure de ce plant, six mois aprés il n'y a pas un des Messieurs qui ne s'en sente. »

Quand ces messieurs furent levés, Pantagruel pria Guaignebeaucoup qu'il nous menast en ce grand pressouer : ce qu'il fit volontiers.

(1) Jus.
(2) Petit jardin.

De ce grand pressouer nous passasmes par infinis petits pressouers, tous pleins de vendangeurs qui espluchent les grains avec des ferremens qu'ils appellent *articles de comptes*: et finalement arrivasmes en une basse salle où nous vismes un grand dogue à deux testes de chien, ventre de loup, griphé comme un diable de Lamballe, qui estoit là nourry de laict d'amendes, et estoit ainsi delicatement par l'ordonnance de Messieurs traicté, par ce qu'il n'y avoit celuy à qui il ne valust bien la rente d'une bonne metairie. Ils l'appeloient en langue d'Ignorance, *Duple*. Sa mere estoit auprés, qui estoit de pareil poil et forme, hormis qu'elle avoit quatre testes, deux masles et deux femelles, et elle avoit nom *Quadruple*, laquelle estoit la plus furieuse beste de leans, et la plus dangereuse aprés sa grand mere, que nous vismes enfermée en un cachot qu'ils appeloyent *Omission de recepte*.

Frere Jean, qui avoit tousjours vingt aunes de boyaulx vuides pour avaller une saugrenée d'advocats, se commençant à fascher, pria Pantagruel de penser du disner, et de mener avec luy Guaignebeaucoup: de sorte qu'en sortant de leans par la porte de derriere, nous rencontrasmes un vieil homme enchaisné, demy ignorant et demy sçavant, comme un Androgyne de diable, qui estoit de lunettes caparassonné comme une tortue d'écailles, et ne vivoit que d'une viande qu'ils appellent en leur patois *Appellations*. Le voyant, Pantagruel demanda à Guaignebeaucoup de quelle race estoit ce protonotaire, et comment il s'appeloit. Guaignebeaucoup nous conta comme de tout temps et ancienneté il estoit leans, à grand regret et desplaisir de Messieurs enchaisné, qui le faisoient mourir presque de faim, et s'appelloit *Revisit*. « Par les saincts couillons du pape, dist frère Jean, je ne m'esbahis pas si tous Messieurs les ignorans d'icy font grand cas de ce papelard là. Par Dieu, il m'est advis, amy Panurge, si tu y regardes bien, qu'il a le minois de Grippeminaud: ceux cy, tout ignorans qu'ils sont, en savent autant que les aultres. Je le renvoyerois bien d'où il est venu, à grands coups d'anguillade. — Par mes lunettes orientales, dist Panurge, frere Jean, mon amy, tu as raison: car à voir la trogne de ce faux villain *Revisit*, il est encores plus ignorant et

meschant que ces pauvres ignorans icy, qui grappent au moins mal qu'ils peuvent, sans long proces, et qui, en trois petits mots, vendangent le clos sans tant d'interlocutoires ny decrotoires, dont ces Chats fourrés en sont bien taschés. »

Les voyageurs arrivent enfin au pays de Lanternois dans le royaume d'Entéléchie, où règne dame Quinte Essence, l'esprit de Vie. Mais avant de consulter la Dive Bacbuc, ils assistent aux merveilleuses guérisons qu'accomplissaient la reine et ses officiers. Ce qui donne lieu à une satire de toutes les sottises de la scolastique qui prenaient leur fondement dans cet esprit surnaturel sorti de la tête des alchimistes du moyen âge.

COMMENT LA QUINTE ESSENCE GUARISSOIT LES MALADIES PAR CHANSONS

En la seconde gallerie nous fut par le capitaine monstré la dame jeune, et si avoit dix huit cens ans pour le moins, belle, delicate, vestue gorgiasement, au milieu de ses damoiselles et gentils hommes. Le capitaine nous dist : «Heure n'est de parler à elle, soyez seulement spectateurs attentifs de ce qu'elle fait. Vous en vostre royaume avez quelques roys, lesquels fantastiquement guarissent d'aucunes maladies, comme scrophule, mal sacré, fiebvres quartes, par seule apposition des mains. Ceste nostre royne de toutes maladies guarit sans y toucher, seulement leur sonnant une chanson selon la competence du mal .» Puis nous monstra les orgues, desquelles sonnant, faisoit ses admirables guarisons. Icelles estoient de façon bien estrange : car les tuyaux estoient de casse en canon, le sommier de gajac, les marchettes de rubarbe, le suppied de turbith, le clavier de scammonie.

Lors que considerions ceste admirable et nouvelle structure d'orgues, par ses abstracteurs et aultres siens officiers, furent les lepreux introduits : elle leur sonna une chanson, je ne sçay quelle ; furent soudain et parfaictement guaris. Puis furent introduits les empoisonnés : elle leur sonna une au-

tre chanson, et gens debout. Puis les aveugles, les sourds, les muets, les gens apoplectiques de mesme. Ce que nous espouvanta, non à tort, et tombasmes en terre, nous prosternans comme gens ecstatiques et ravis en contemplation excessive et admiration des vertus qu'avions veu proceder de la dame, et ne fut en nostre pouvoir aucun mot dire.....

Depuis, par son commandement, visitasmes le palais, et vismes choses tant nouvelles, admirables et estranges, qu'y pensant suis encores tout ravy en mon esprit. Rien toutesfois plus, par admiration, ne subvertit nos sens que l'exercice des gentilshommes de sa maison, abstracteurs, parazons, nedibins, spodizateurs et aultres, lesquels nous dirent franchement, sans dissimulation, que la dame royne faisoit tout impossible, et guarissoit les incurables seulement: eux, ses officiers, faisoient et guarissoient le reste.

Là, je vis une jeune Parazon guarir les verolés, je dis de la bien fine, comme vous diriez de Rouen, seulement leur touchant le vertebre dentiforme d'un morceau de sabot par trois fois.

Un autre je vis hydropiques parfaitement guarir, timpanistes, ascites et hyposargues (1), leur frappant par neuf fois sus le ventre d'une besagüe Tenedie, sans solution de continuité.

Un guarissoit de toutes fiebvres sus l'heure, seulement à la ceinture des quarterains sus le costé gauche attachant une queue de renard.

Un, du mal des dents, seulement lavant, par trois fois, la racine de la dent affligée avec du vinaigre suzat, et au soleil par demie heure la laissant desseicher

Un autre, toute espece de goutte, fust chaulde, fust froide, fust pareillement naturelle, fust accidentale: seulement faisant es goutteux clorre la bouche et ouvrir les yeux.

Un autre je vis qui, en peu d'heures, guarit neuf bons gentilshommes du mal sainct François, les ostant de toutes debtes, et à chascun d'eux mettant une corde au col, à laquelle pendoit une bourse pleine de dix mille escus au soleil.

---

(1) Hydropiques.

Un autre, par engin mirifique, jettoit les maisons par les fenestres : ainsi restoient emundées d'air pestilent.

Un autre guarissoit toutes les trois manieres d'hetiques, atrophes, emaciés, sans bains, sans laict Tabian, sans dropace, pication, n'autre medicament : seulement les rendant moines par trois mois. Et nous affermoit que, si en l'estat monachal ils n'engressoient, ne par art, ne par nature, jamais n'engraisseroient.

Un autre vis accompagné de femmes en grand nombre, par deux bandes. L'une estoit de jeunes fillettes saffrettes, tendrettes, blondelettes, gracieuses, et de bonne volonté, ce me sembloit. L'autre, de vieilles edentées, chassieuses, ridées, bazanées, cadavereuses. Là, fut dit à Pantagruel qu'il refondoit les vieilles, les faisant ainsi rajeunir, et telles, par son art, devenir qu'estoient les fillettes là presentes, lesquelles il avoit cestuy jour refondues, et entierement remises en pareille beauté, forme, elegance, grandeur et composition des membres, comme estoient en l'aage de quinze à seize ans, excepté seulement les talons, lesquels leur restoient trop plus courts que n'estoient en leur premiere jeunesse.

Cela estoit la cause pourquoy elles, dorenavant, à toutes rencontres d'hommes, seront moult subjettes et faciles à tomber à la renverse. La bande des vieilles attendoit l'autre fournée en tres grande devotion, et l'importunoient en toute instance, alleguans que chose est en nature intolerable quand beauté faut à cul de bonne volonté. Et avoit en son art pratique continuelle, et guain plus que mediocre. Pantagruel interroguoit, si par fonte pareillement faisoit les hommes vieux rajeunir : respondu luy fut que non.

COMMENT LES OFFICIERS DE LA QUINTE DIVERSEMENT S'EXERCENT ET COMMENT LA DAME NOUS RETINT EN ESTAT D'ABSTRACTEURS

Encore une parodie de ces questions oiseuses à la solution desquelles la scolastique passait son temps.

Je vis, aprés, grand nombre de ces officiers susdits, lesquels blanchissoient les Æthiopiens en peu d'heures, du fond d'un panier leur frottant seulement le ventre.

Autres à trois couples de renards sous un joug aroient (1) le rivage areneux, et ne perdoient leur semence.

Autres lavoient les tuiles, et leur faisoient perdre couleur.

Autres tiroient eau des pumices, que vous appelez pierre ponce, la pilant long temps en un mortier de marbre, et luy changeoient sa substance.

Autres tondoient les asnes, et y trouvoient toison de laine bien bonne.

Autres cueilloient des espines raisins, et figues des chardons.

Autres tiroient laict des boucs, et dedans un crible le recevoient, à grand profit de mesnage.

Autres lavoient les têtes des asnes, et n'y perdoient la lexive.

Autres chassoient au vent avec des rets, et y prenoient escrevices decumanes.

Je vis un jeune spodizateur, lequel artificiellement tiroit des pets d'un asne mort, et en vendoit l'aune cinq sols.

Un autre putrefioit des sechabots (2). O la belle viande !

Autres rompoient les andouilles au genouil.

Autres escorchoient les anguilles par la queue, et ne crioient lesdictes anguilles avant que d'estre escorchées, comme font celles de Melun.

Autres de néant faisoient choses grandes, et grandes choses faisoient à néant retourner.

Autres coupoient le feu avec un cousteau, et puisoient l'eau avec un rets (3).

Autres faisoient de vessies lanternes, et de nues poisles d'arain. Nous en vismes douze autres banquetans sous une feuillade, et beuvans en belles et amples retumbes vins de quatre sortes, frais et delicieux, à tous, et à toute reste, et nous fut dit qu'ils haulsoient le temps (4) selon la maniere du lieu, et qu'en ceste maniere Hercules jadis haulsa le temps avec Atlas.

---

(1) Labourer.
(2) Escarbots.
(3) Filet.
(4) Aider à passer le temps.

Autres faisoient de necessité vertu, et me sembloit l'ouvrage bien beau et à propos.

Autres faisoient alchymie avec les dents; en ce faisant emplissoient avec mal les selles percées.

Autres dedans un long parterre soigneusement mesuroient les sauts de pulces: et cestuy acte m'affermoient estre plus que necessaire au gouvernement des royaumes, conduictes des guerres, administrations des republiques, alleguans que Socrates, lequel premier avoit des cieux en terre tiré la philosophie, et d'oisive et curieuse, l'avoit rendue utile et profitable, employoit la moitié de son estude à mesurer le saut des pulces, comme atteste Aristophanes le Quintessential.

Je vis deux giborins à part sus le haut d'une tour, lesquels faisoient sentinelle, et nous fut dit qu'ils gardoient la lune des loups.

J'en rencontray quatre autres en un coing de jardin amerement disputans, et prest à se prendre au poil l'un l'autre; demandant d'où sourdoit leur différend, entendis que jà quatre jours estoient passés depuis qu'ils avoient commencé disputer de trois hautes et plus que physicales propositions, à la resolution desquelles ils se promettoient montagnes d'or. La premiere estoit de l'ombre d'un asne couillard; l'autre, de la fumée d'une lanterne; la tierce, de poil de chevre, sçavoir si c'estoit laine. Puis nous fut dit que chose estrange ne leur sembloit estre deux contradictoires vrayes en mode, en forme, en figure, et en temps. Chose pour laquelle les sophistes de Paris plus tost se feroient desbaptiser que la confesser.

Nous curieusement considerans les admirables operations de ces gens, survint la dame avec sa noble compagnie, jà reluisant le clair Hesperus. A sa venue fusmes de rechef en nos sens espouvantés, et esblouis en nostre vue.

COMMENT NOUS DESCENDISMES SOUS TERRE POUR ENTRER AU TEMPLE DE LA BOUTEILLE ET COMMENT CHINON EST LA PREMIERE VILLE DU MONDE

Nous descendimes sous terres par un arceau incrusté de plastre, peint au dehors rudement d'une danse de femmes

et satyres, accompagnans le vieil Silenus riant sus son asne. Là je disois à Pantagruel : « Ceste entrée me revoque en souvenir la Cave peinte de la premiere ville du monde : car là sont peintures pareilles en pareille fraicheur, comme icy. — Où est ? demanda Pantagruel ; qui est ceste premiere ville que dictes ? — Chinon, dis je, ou Caynon en Touraine. — Je sçay, respondit Pantagruel, où est Chinon, et la Cave peinte aussi, j'y ay bu beau maints verres de vin frais, et ne fais doute aucune que Chinon ne soit ville antique, son blason l'atteste, auquel est dit :

Chinon (deux ou trois fois), Chinon,
Petite ville, grand renom,
Assise sus pierre ancienne,
Au haut le bois, au pied la Vienne.

« Mais comment seroit elle ville premiere du monde ? Où le trouvez vous par escrit ? Quelle conjecture en avez ! — J'ay, dis je, trouvé en l'Escriture sacrée que Cayn fut le premier bastisseur de villes : vray donc semblable est que la premiere il de son nom nomma Caynon, comme depuis ont à son imitation tous autres fondateurs et instaurateurs de villes imposé leurs noms à icelles : Athene (c'est en grec Minerve), à Athenes ; Alexandre, à Alexandrie ; Constantin, à Constantinople ; Pompée, à Pompéiopolis en Cilicie ; Adrian, à Adrianople ; Cana, aux Cananéens ; Saba, aux Sabéians ; Assur, aux Assyriens ; Ptolomaïs, Cesarée, Tiberium, Herodium, en Judée. »

Nous tenans ces menus propos, sortit le grand flasque (nostre lanterne l'appelloit philosophe) gouverneur de la dive Bouteille, accompagné de la garde du temple, et estoient tous bouteillons françois. Iceluy nous voyant tyrsigeres (1), comme j'ay dit, et couronnés de lierre, recognoissant aussi nostre insigne lanterne, nous fit entrer en sceureté, et commanda que droit on nous menast à la princesse Bacbuc, dame d'honneur de la Bouteille, et pontife de tous les mysteres. Ce que fut faict.

---

(1) Armées de thyrses.

COMMENT LES PORTES DU TEMPLE PAR SOY MESME ADMIRABLEMENT S'ENTROUVRIRENT

En fin des degrés rencontrasmes un portail de fin jaspe, tout compassé et basty à ouvrage et forme Dorique, en la face duquel estoit en lettres Ioniques, d'or tres pur, escrite cette sentence, Εν οἴνῳ ἀλήθεια, c'est à dire : *en vin verité.* Les deux portes estoient d'airain, comme Corinthien, massives, faites à petites vignettes, enlevées et esmaillées mignonnement, selon l'exigence de la sculpture, et estoient ensemble jointes et refermées esgalement en leur mortaise, sans clavure, sans cadenat, sans liaison aucune : seulement y pendoit un diamant Indique, de la grosseur d'une febvre Ægyptiatique, enchassé en or odrizé à deux pointes, en figure exagone et en ligne directe ; à chascun costé vers le mur pendoit une poignée de scordion (1).

Là nous dist nostre noble Lanterne qu'eussions son excuse pour legitime si elle desistoit plus avant nous conduire. Seulement qu'eussions à obtemperer es instructions de la pontife Bacbuc : car entrer dedans ne luy estoit permis, pour certaines causes, lesquelles taire meilleur estoit à gens vivans vie mortelle qu'exposer. Mais, en tout evenement, nous commanda estre en cerveau, n'avoir frayeur ne peur aucune, et d'elle se confier pour la retraite : puis tira le diamant pendant à la commissure des deux portes, et à dextre le jetta dedans une capse (2) d'argent, à ce expressement ordonnée, tira aussi de l'esseuil de chascune porte un cordon de soye cramoisine longue d'une toise et demie, auquel pendoit le scordion ; l'attacha à deux boucles d'or, expressement pour ce pendantes aux costés, et se retira à part.

Soubdainement les deux portes, sans que personne y touschat, de soy mesme s'ouvrirent, et, s'ouvrant, firent non bruit strident, non fremissement horrible, comme font ordinairement portes de bronze rudes et pesantes, mais doux et gracieux murmur, retentissant par la voulte du temple, duquel soudain Pantagruel entendit la cause,

(1) Ail.
(2) Coffret.

voyant sous l'extremité de l'une et l'autre porte un petit cylindre, lequel par sus l'esseuil joignoit la porte, et se tournant selon qu'elle se tiroit vers le mur, dessus une dure pierre d'Ophites, bien terse, et esgalement polie par son frottement, faisoit ce doux et harmonieux murmur.

Bien je m'esbahissois comment les deux portes, chascune par soy, sans l'oppression de personne, estoient ainsi ouvertes : pour cestuy cas merveilleux entendre, aprés que tous fusmes dedans entrés, je projettay ma veue entre les portes et le mur, convoiteux de savoir par quelle force et par quel instrument estoient ainsi refermées, doutant que nostre amiable lanterne eust, à la conclusion d'icelles apposé l'herbe dite ethiopis, moyennant laquelle on ouvre toutes choses fermées ; mais j'apperceu que la part en laquelle les deux portes se fermoient en la mortaise interieure estoit une lame de fin acier, enclavée sur le bronze Corinthien.

J'apperceu davantage deux tables d'aimant Indique, amples et espoisses de demi paume, à couleur cerulée, bien licées et bien polies ; d'icelles toutes l'espoisseur estoit dedans le mur du temple engravée, à l'endroit auquel les portes, entierement ouvertes, avoient le mur pour fin d'ouverture.

Par donc la rapacité et violence de l'aimant les lames d'acier par occulte et admirable institution de nature, patissoient cestuy mouvement. Consequemment les portes y estoient lentement ravies et portées, non tousjours toutesfois, mais seulement l'aimant susdit osté, par la prochaine cession duquel l'acier estoit de l'obéissance qu'il a naturellement à l'aimant absout et dispensé, ostées aussi les deux poignées de scordion, lesquelles nostre joyeuse Lanterne avoir, par le cordon cramoisi, esloignées et suspendues, parce qu'il mortifie l'aimant et despouille de ceste vertu attractive.

En l'une des tables susdites, à dextre, estoit exquisitement insculpé, en lettres latines antiquaires, ce vers iambique senaire :

Ducunt volentem fata, nolentum trahunt.

Les destinées menent celuy qui consent, tirent celuy qui refuse. En l'autre je vis à senestre, en majuscules lettres, elegantement insculpé ceste sentence :

TOUTES CHOSES SE MEUVENT A LEUR FIN

COMMENT BACBUC ACCOUSTRA PANURGE POUR AVOIR LE MOT DE LA BOUTEILLE

Bacbuc demanda : « Qui est celuy de vous qui veut avoir le mot de la dive Bouteille ? — Je, dist Panurge, vostre humble et petit entonnoir. — Mon amy, dist elle, je n'ay à vous faire instruction qu'une : c'est que venant à l'oracle, ayez soin n'escouter le mot, sinon d'une oreille. — C'est, dist frere Jean, du vin à une oreille. »

Puis le vestit d'une galleverdine (1), l'encapitonna d'un beau et blanc beguin, l'affeubla d'une chausse d'hypocras, au bout de laquelle, en lieu de floc, mit trois obelisques, l'enguantela de deux braguettes antiques, le ceignit de trois cornemuses liées ensemble, luy baigna la face trois fois dedans la fontaine susdite, enfin luy jetta au visage une poignée de farine, mit trois plumes de coq sus le costé droit de la chausse hypocratique, le fit cheminer neuf fois autour de la fontaine, luy fit faire trois beaux petits sauts, luy fit donner sept fois du cul contre terre, tousjours disant ne sçay quelles conjurations en langue Etrusque, et quelquefois lisant en un livre ritual, lequel, prés elle, portoit une de ses mystagogues.

Somme, je pense que Numa Ponpilius, roy second des Romains, les Cerites de Tuscie, et le saint capitaine Juif, n'instituerent onques tant de ceremonies que lors je vis, ny aussi les vaticinateurs Memphitiques à Apis en Ægypte, ny les Euboiens en la cité de Rhamnes à Rhamnusie, ny a Jupiter Ammon, ny à Feronia, n'userent les anciens d'observances tant religieuses comme là considerois.

Ainsi accoustré le separa de nostre compagnie, et mena à main dextre par une porte d'or. hors le temple, en une

(1) Jaquette.

chapelle ronde, faite de pierres phengites (1) et speculaires: par la solide speculance desquelles, sans fenestre ne autre ouverture, estoit receue lumiere du soleil, là luisant par le precipice de la roche, couvrante le temple major, tant facilement et en telle abondance que la lumiere sembloit dedans naistre, non de hors venir. L'ouvrage n'estoit moins admirable que fut jadis le sacré temple de Ravenne, ou en Ægypte celuy de l'isle Chemnis: et n'est à passer en silence que l'ouvrage d'icelle chapelle ronde estoit en telle symmetrie compassé que le diametre du project estoit la hauteur de la voute.

Au milieu d'icelle estoit une fontaine de fin alabastre, en figure heptagone, à ouvrage et infoliature singuliere, pleine d'eau tant claire que pourroit estre un element en sa simplicite, dedans laquelle estoit à demy posée la sacrée Bouteille, toute revestue de pur et beau cristalin, en forme ovale, excepté que le limbe (2) estoit quelque peu patent plus qu'icelle forme ne porteroit.

COMMENT LA PONTIFE BACBUC PRESENTA PANURGE DEVANT LA DIVE BOUTEILLE

Là fit Bacbuc, la noble pontife, Panurge baisser et baiser la marge de la fontaine, puis le fit lever, et autour danser trois ithymbons (3). Cela fait, luy commanda s'asseoir entre deux selles, le cul à terre, là preparées. Puis desploya son livre ritual, et, luy soufflant en l'oreille gauche, le fit chanter une epilenie, comme s'ensuit:

O Bouteille | Pleine toute | De mystères, | D'une oreille | Je t'escoute : | Ne differes, | Et le mot proferes | Auquel pend mon cœur. | En la tant divine liqueur. | Qui est dedans tes flancs reclose | Bacchus, qui fut d'Inde vainqueur. | Tient toute vérité enclose. | Vin tant divin, oing de toy est forclose. | Toute mensonge et toute tromperie. En joye soit l'aire de Noach close. | Lequel qui me doit oster de misere. | Ainsi ne se perde une goutte. | De toy, soit blanche, ou soit vermeille. | O Bouteille | Pleine toute | De mysteres, | D'une oreille. | Je t'escoute : Ne differes.

---

(1) Pierres blanches et transparentes.
(2) Bordure.
(3) Danse.

Ceste chanson parachevée, Bacbuc jetta je ne sçay quoy dedans la fontaine, et soudain commença l'eau bouillir à force, comme fait la grande marmite de Bourgeuil quand y est feste à bastons (1). Panurge escoutoit d'une oreille en silence; Bacbuc se tenoit prés de luy agenouillée, quand de la sacrée Bouteille issit un bruit tel que font les abeilles naissantes de la chair d'un jeune taureau occis et accoustré selon l'art et invention d'Aristeus, ou tel que fait un garot desbandant l'arbaleste, ou en esté une forte pluye soudainement tombant. Lors fut ouy ce mot: *Trinc.* « Elle est, s'escria Panurge, par la vertu Dieu, rompue, ou feslée, que je ne mente: ainsi parlent les bouteilles crystalines de nos pays, quand elles prés du feu esclatent. »

Lors Bacbuc se leva et print Panurge sous le bras doucettement, luy disant: « Amy, rendez graces es cieux, la raison vous y oblige: vous avez eu promptement le mot de la dive bouteille. Je dis le mot plus joyeux, plus divin, plus certain, qu'encores d'elle aye entendu depuis le temps qu'icy je ministre à son tres sacré oracle. Levez-vous, allons au chapitre, en la glose duquel est le beau mot interprété. — Allons, dist Panurge, de par Dieu. Je suis aussi sage qu'entan. Esclairez: où est ce livre? Tournez: où est ce chapitre? Voyons ceste joyeuse glose. »

COMMENT BACBUC INTERPRETE LE MOT DE LA BOUTEILLE

Bacbuc jettant ne sçay quoy dans le timbre, dont soudain fut l'ebullition de l'eau restreincte, mena Panurge au lieu central auquel estoit la vivifique fontaine. Là tirant un gros livre d'argent en forme d'un demy muy ou d'un quart de Sentences, le puisa dedans la fontaine, et luy dist: « Les philosophes, prescheurs et docteurs de vostre monde vous paissent de bonnes paroles par les oreilles; icy, nous réalement incorporons nos preceptions par la bouche. Pourtant je ne vous dis: Lisez ce chapitre, entendez ceste glose; je vous dis: Tastez ce chapitre, avallez ceste belle glose. Jadis un antique prophete de la nation

(1) Fêtes à doubles bâtons, c'est-à-dire où les croix et les bannières sont déployées (Moland).

Judaïque mangea un livre, et fut clerc jusques aux dents; presentement vous en boirez un, et serez clerc jusques au foye. Tenez, ouvrez les mandibules. »

Panurge ayant la gueule bée, Bacbuc print le livre d'argent, et pensions que fust veritablement un livre, à cause de sa forme, qui estoit comme d'un breviaire; mais c'estoit un vray et naturel flaccon, plein de vin Falerne, lequel elle fit tout avaller à Panurge.

« Voicy, dist Panurge, un notable chapitre, et glose fort authentique: est ce tout ce que vouloit pretendre le mot de la Bouteille trimegiste? J'en suis bien, vrayement. — Rien plus, respondit Bacbuc, car *Trinc* est un mot panomphée (1), celebré et entendu de toutes nations, et nous signifie: Beuvez. Vous dictes en vostre monde que sac est vocable commun en toute langue, et à bon droit, et justement de toutes nations receu. Car comme est l'apologue d'Esope, tous humains naissent un sac au col, souffreteux par nature, et mendiants l'un de l'autre. Roy sous le ciel tant puissant n'est qui passer se puisse d'aultruy: pauvre n'est tant arrogant, qui passer se puisse du riche, voire fust ce Hippias le philosophe, qui faisoit tout. Encores moins se passe l'on de boire qu'on ne fait de sac. Et icy maintenons que non rire, ains boire est le propre de l'homme; je ne dis boire simplement et absolument, car aussi bien boivent les bestes: je dis boire vin bon et frais. Notez, amis, que de vin divin on devient, et n'y a argument tant sceur, ny art de divination moins fallace. Vos Academiques l'afferment, rendant l'etymologie de vin, lequel ils disent en Grec ΘΙΝΟΣ estre comme *vis*, force, puissance. Car pouvoir il a d'emplir l'ame de toute verité, tout savoir et philosophie. Si avez noté ce qui est en lettres Ioniques escrit dessus la porte du temple, vous avez peu entendre qu'en vin est verité cachée. La dive Bouteille vous y envoye, soyez vous mesmes interpretes de vostre entreprinse. — Possible n'est, dist Pantagruel, mieux dire que faist ceste venerable pontife. Autant vous en dis-je, lorsque premierement m'en parlastes. *Trinc* donc. Que vous en dit le cœur, eslevé par enthousiasme bacchique? — Trinquons, dist Panurge.

(1) Propre à tous les pays.

TABLE DES MATIÈRES

GARGANTUA

DEUXIEME LIVRE. — PANTAGRUEL

LE TIERS LIVRE

LE QUART LIVRE

CINQUIÈME LIVRE

Imp. Art. C.-A. Rocoffort et Cie, Schmitt, gérant,
6, Chaussée d'Antin, Paris.

Imp. Art. C.-A. Rocoffort et Cie, Schmitt, gérant, 6, Chaussée d'Antin, Paris.